



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Turner 56



CHARLES EYRES



UNS. 158 j. 28



10mer 56



CHARLES EYRES



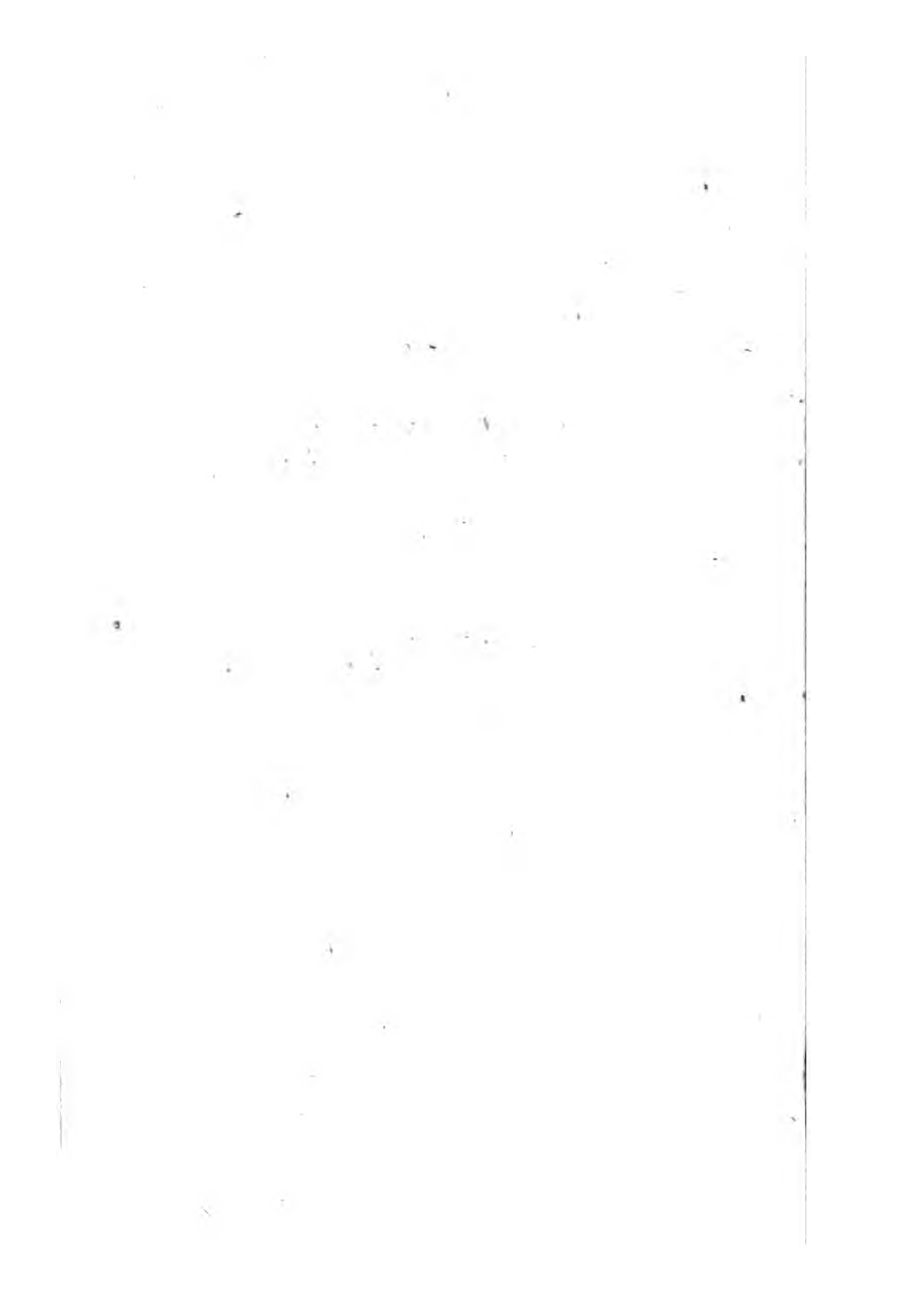
UNS. 158 j. 28



7/6 ✓

Charles Lyell
Janvier 1818

P A U L
E T
V I R G I N I E.







PAUL & VIRGINIE (Voyez Page 21 et 22)

P A U L
E T
V I R G I N I E.

Par JACQUES-BERNARDIN-HENRY
DE SAINT-PIERRE.

... Miseris succurrere disco. ÆNEID, lib. 1.

A P A R I S,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

1 7 8 9.

(1)



P A U L
E T
V I R G I N I E.

SUR le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île de France, on voit, sur un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit sur la gauche, la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; sur la droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplémousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine; et plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tom-

beau, un peu sur la droite, le cap Malheureux, est au-delà la pleine mer, où paroissent à fleur d'eau quelques flotes inhabitées, entr'autres le coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les rescifs; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusques sur leurs cimes où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore

ses rayons en frappent le couronnement , dont les pics s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paroissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimois à me rendre dans ce lieu où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour, que j'étois assis au pied de ces cabanes et que j'en considérois les ruines, un homme déjà sur l'âge, vint à passer aux environs. Il étoit, suivant la coutume des anciens habitans, en petite veste et en long caleçon. Il marchoit nud pieds, et s'appuyoit sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étoient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut, et m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre sur lequel j'étois assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole : « Mon père, lui dis-je, pour- » riez-vous m'apprendre à qui ont appar- » tenu ces deux cabanes » ? Il me répondit : « Mon fils, ces mâsures et ce terrain in- » culte, étoient habités, il y a environ vingt » ans, par deux familles qui y avoient trouvé » le bonheur. Leur histoire est touchante ; » mais dans cette île, située sur la route des » Indes, quel Européen peut s'intéresser au

» sort de quelques particuliers obscurs ? Qui
» voudroit même y vivre heureux , mais pau-
» vre et ignoré ? Les hommes ne veulent
» connoître que l'histoire des grands et des
» rois , qui ne sert à personne. Mon père ,
» repris-je , il est aisé de juger à votre air et
» à votre discours , que vous avez acquis une
» grande expérience. Si vous en avez le tems ,
» racontez-moi , je vous prie , ce que vous
» savez des anciens habitans de ce désert ,
» et croyez que l'homme , même le plus dé-
» pravé par les préjugés du monde , aime à
» entendre parler du bonheur que donnent
» la nature et la vertu ». Alors , comme
quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses
circonstances , après avoir appuyé quelque
temps ses mains sur son front , voici ce que ce
vieillard me raconta :

En 1735 , un jeune homme de Normandie ,
appelé M de la Tour , après avoir sollicité
en vain du service en France et des secours
dans sa famille , se déterminâ à venir dans
cette île pour y chercher fortune. Il avoit
avec lui une jeune femme qu'il aimoit beau-
coup , et dont il étoit également aimé. Elle
étoit d'une ancienne et riche maison de sa
province , mais il l'avoit épousée en secret et
sans dot , parce que les parens de sa femme
s'étoient opposés à son mariage , attendu

qu'il n'étoit pas gentilhomme. / Il la laissa au Port - Louis de cette île , et il s'embarqua pour Madagascar , dans l'espérance d'y acheter quelques noirs , et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar , vers la mauvaise saison , qui commence à la mi-octobre ; et peu de tems après son arrivée , il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année , et qui empêcheront toujours les nations Européennes d'y faire des établissemens fixes. Les effets qu'il avoit emportés avec lui furent dispersés après sa mort , comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme , restée à l'île de France , se trouva veuve . enceinte , et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse , dans un pays où elle n'avoit ni crédit , ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme , après la mort de celui qu'elle avoit uniquement aimé , son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave , un petit coin de terre afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte , dont le terrain étoit à discrétion , elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce ; mais cherchant

quelque gorge de montagne, quelque asyle caché, où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrans de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts; comme si des rochers étoient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvoit appaiser les troubles malheureux de l'ame. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservoir un à madame de la Tour, que ne donnent ni les richesses ni la grandeur; c'étoit une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeuroit une femme vive, bonne et sensible; elle s'appeloit Marguerite. Elle étoit née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle étoit chérie, et qui l'auroit rendue heureuse, si elle n'avoit eu la foiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage qui lui avoit promis de l'épouser. Mais celui-ci ayant satisfait sa passion, s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avoit laissée enceinte. Elle s'étoit déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née, et d'aller cacher sa faute aux colonies,

loin de son pays , où elle avoit perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête , la réputation. Un vieux noir qu'elle avoit acquis de quelques deniers empruntés , cultivoit avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour , suivie de sa négresse , trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitoit son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots , de sa condition passée et de ses besoins présens. Marguerite , au récit de madame de la Tour , fut émue de pitié , et voulant mériter sa confiance , plutôt que son estime , elle lui avoua , sans lui rien déguiser , l'imprudence dont elle s'étoit rendue coupable. « Pour moi , dit-elle , j'ai » mérité mon sort. Mais vous , madame ,.... » vous sage et malheureuse » ! Et elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Madame de la Tour , touchée d'un accueil si tendre , lui dit , en la serrant dans ses bras : « Ah ! Dieu veut finir mes peines , » puisqu'il vous inspire plus de bonté envers » moi , qui vous suis étrangère , que jamais » je n'en ai trouvé dans mes parens ».

Je connoissois Marguerite , et quoique je demeure à une lieue et demie d'ici dans les bois , derrière la montagne longue , je me

regardois comme son voisin. Dans les villes de l'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières ; mais dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce temps-là sur-tout, où cette île faisoit peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y étoit un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers, un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avoit une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de la Tour, une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle étoit alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames, qu'il convenoit pour l'intérêt de leurs enfans, et sur-tout pour empêcher l'établissement de quelqu'autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpens. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage ; j'en formai deux portions à-peu-près égales. L'une renfermoit la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée
que

que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins, qu'à peine on y peut marcher. Cependant, il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers, jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre; car, dans la saison des pluies, il est marécageux, et dans les sécheresses, il est dur comme du plomb. Quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de la Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contente de leur lot; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, que nous » puissions toujours nous voir, nous parler » et nous entr'aider ». Il falloit cependant à chacune d'elles une retraite particulière,

La case de Marguerite se trouvoit au milieu du bassin , précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès , sur celui de madame de la Tour , une autre case , en sorte que ces deux amies étoient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre , et sur la propriété de leurs familles. Moi-même , j'ai coupé des palissades dans la montagne , j'ai apporté des feuilles de lataniers des bords de la mer , pour construire ces deux cabanes , où vous ne voyez plus maintenant , ni porte , ni couverture. Hélas ! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir ! Le tems qui détruit si rapidement les monumens des empires , semble respecter dans ces déserts , ceux de l'amitié , pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes étoit achevée , que madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parain de l'enfant de Marguerite , qui s'appeloit Paul. Madame de la Tour me pria aussi de nommer sa fille conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. « Elle sera » vertueuse , dit-elle , et elle sera heu- » reuse. Je n'ai connu le malheur , qu'en » m'écartant de la vertu. »

Lorsque madame de la Tour fut relevée de ses couches , ces deux petites habitations

commencèrent à être de quelque rapport , à l'aide des soins que j'y donnois de temps en temps , mais sur-tout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite , appelé Domingue , étoit un noir lolof , encore robuste , quoique déjà sur l'âge. Il avoit de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivoit indifféremment sur les deux habitations , les terrains qui lui sembloient les plus fertiles , et il y mettoit les semences qui leur convenoient le mieux. Il semoit du petit mil et du maïs , dans les endroits médiocres , un peu de froment dans les bonnes terres , du riz dans les fonds marécageux , et au pied des roches , des giraumots , des courges et des concombres qui se plaisent à y grimper. Il plantoit dans les lieux secs , des patâtes qui y viennent très-sucrées , des cotonniers sur les hauteurs , des cannes à sucre dans les terres fortes , des pieds de café sur les collines où leur grain est petit , mais excellent ; le long de la rivière et autour des cases des bannaniers qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits , avec un bel ombrage ; et enfin , quelques plantes de tabac pour charmer ses soucis , et ceux de ses bonnes maîtresses. Il alloit couper du bois à brûler dans la montagne , et casser des

roches çà et là dans les habitations, pour en applanir les chemins. Il faisoit tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisoit avec zèle. Il étoit fort attaché à Marguerite, et il ne l'étoit guère moins à madame de la Tour, à la négresse de laquelle il s'étoit marié à la naissance de Virginie. Il aimoit passionnément sa femme qui s'appelloit Marie. Elle étoit née à Madagascar, d'où elle avoit apporté quelque industrie, entre autre celles de faire des paniers et des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle étoit adroite, propre, et sur-tout très-fidelle. Elle avoit soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui étoit bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfans, et un gros chien qui veilloit la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filoient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisoit à leur entretien et à celui de leurs familles; mais d'ailleurs elles étoient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles mar-

choient nud-pieds dans leur habitation , et ne portoient de souliers que pour aller le dimanche de grand matin , à la messe , à l'église des Pamplemousses que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis ; mais elles se rendoient rarement à la ville , de peur d'y être méprisées , parce qu'elles étoient vêtues de grosse toile bleue du Bengale , comme des esclaves. Après tout , la considération publique vaut-elle le bonheur domestique ? Si ces dames avoient un peu à souffrir au-dehors , elles rentroient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les appercevoient de cette hauteur , sur le chemin des Pamplemousses , qu'ils accouroient jusqu'au bas de la montagne , pour les aider à la remonter. Elles lisoient dans les yeux de leurs esclaves , la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles , la propreté , la liberté , des biens qu'elles ne devoient qu'à leurs propres travaux , et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes , unies par les mêmes besoins , ayant éprouvé des maux presque semblables , se donnant les doux noms d'amie , de compagne et de sœur , n'avoient qu'une volonté , qu'un intérêt , qu'une table. Tout entr'elles étoit

commun. Seulement, si d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié, se réveilloient dans leur ame, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeoit vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel, lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutaient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoubloit à la vue de leurs enfans, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenoient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeoient de lait. « Mon » amie, disoit madame de la Tour, chacune de nous aura deux enfans, et chacun de nos enfans aura deux mères ». Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin ; ainsi, ces deux petits enfans, privés de tous leurs parens, se remplissoient de sentimens plus tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de sœur, quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur

avoient donné le jour. Déjà leurs mères parloient de leur mariage, sur leurs berceaux, et cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmoient leurs propres peines, finissoit bien souvent par les faire pleurer; l'une se rappelant que ses maux étoient venus d'avoir négligé l'hymen; et l'autre, d'en avoir subi les loix; l'une, de s'être élevée au-dessus de sa condition, et l'autre, d'en être descendue; mais elles se consoloient, en pensant qu'un jour leurs enfans, plus heureux, jouiroient à-la-fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour et du bonheur de l'égalité.

Rien, en effet, n'étoit comparable à l'attachement qu'ils se témoignoit déjà. Si Paul venoit à se plaindre, on lui montrait Virginie; à sa vue, il sourioit et s'appaisoit. Si Virginie souffroit, on en étoit averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille dissimuloit aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrit pas de sa douleur. Je n'arrivois point de fois ici que je ne les visse tous deux, tous nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvoit les séparer; elle les surprenoit souvent couchés dans le même

berceau , joue contre joue , poitrine contre poitrine , les mains passées mutuellement autour de leurs cous , et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler , les premiers noms qu'ils apprirent à se donner , furent ceux de frère et de sœur. L'enfance qui connoît des caresses plus tendres , ne connoît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié , en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt , tout ce qui regarde l'économie , la propreté , le soin de préparer un repas champêtre , fut du ressort de Virginie , et ses travaux étoient toujours suivis des louanges et des baisers de son frère. Pour lui , toujours en action , il bêchoit le jardin avec Domingue , ou une petite hache à la main , il le suivoit dans les bois ; et si dans ces courses , une belle fleur , un bon fruit , ou un nid d'oiseaux se présentoient à lui , eussent-ils été au haut d'un arbre , il l'escaladoit pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontroit un quelque part , on étoit sûr que l'autre n'étoit pas loin. Un jour , que je descendois du sommet de cette montagne , j'apperçus , à l'extrémité du jardin , Virginie , qui accouroit vers la maison , la tête couverte de son jupon

qu'elle avoit relevé par derrière , pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin , je la crus seule , et m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher , je vis qu'elle tenoit Paul par le bras , enveloppé presque en entier de la même couverture , riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri , sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes , renfermées sous ce jupon bouffant , me rappellèrent les enfans de Léda , enclos dans la même coquille.

Toute leur étude étoit de se complaire et de s'entr'aider. Au reste , ils étoient ignorans comme des créoles , et ne savoient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétoient pas de ce qui s'étoit passé dans des temps reculés et loin d'eux ; leur curiosité ne s'étendoit pas au-delà de cette montagne. Ils croyoient que le monde finissoit où finissoit leur île , et ils n'imaginoient rien d'aimable où ils n'étoient pas. Leur affection mutuelle , et celle de leurs mères , occupoient toute l'activité de leurs ames. Jamais des sciences inutiles n'avoient fait couler leurs larmes. Jamais les leçons d'une triste morale ne les avoient remplis d'ennui. Ils ne savoient pas qu'il ne faut pas dérober , tout chez eux étant commun ; ni être intempérant , ayant à discrétion des mets sim-

bles ; ni menteur , n'ayant aucunes vérités à dissimuler. On ne les avoit jamais effrayés , en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfans ingrats ; chez eux , l'amitié filiale étoit née de l'amitié maternelle. On ne leur avoit appris de la religion que ce qui la fait aimer , et s'ils n'offroient pas à l'église de longues prières , par-tout où ils étoient , dans la maison , dans les champs , dans les bois , ils levoient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainsi se passa leur première enfance , comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageoient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçoit le retour de l'aurore , Virginie se levoit , alloit puiser de l'eau à la source voisine , et rentroit dans la maison pour préparer le déjeuner : bientôt après , quand le soleil doroit les pitons de cette enceinte , Marguerite et son fils se rendoient chez madame de la Tour : alors ils commençoient tous ensemble une prière suivie du premier repas ; souvent ils le prenoient devant la porte , assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers , qui leur fournissoient à la fois , des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels , et du linge de table

dans leurs feuilles longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développoit rapidement les corps de ces deux jeunes gens , et une éducation douce peignoit dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur ame. Virginie n'avoit que douze ans : déjà sa taille étoit plus qu'à demi-formée ; de grands cheveux blonds ombrageoient sa tête ; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brilloient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage. Ils sourioient toujours de concert quand elle parloit ; mais quand elle gardoit le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnoit une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul on voyoit déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étoient noirs, auroient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnoient autour comme des pinceaux, ne leur avoient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paroissoit, il devenoit tranquille et alloit s'asseoir auprès d'elle ; souvent leur repas se passoit sans qu'ils se disent un mot. A leur silence, à

la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus ; on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfans de Niobé. Mais à leurs regards qui cherchoient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfans du ciel, pour ces esprits bienheureux, dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, et l'amitié par des paroles.

Cependant, madame de la Tour voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentoit augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disoit quelquefois : « Si je » venois à mourir, que deviendrait Virginie » sans fortune »?

Elle avoit en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et dévote, qui lui avoit refusé si durement des secours, lorsqu'elle se fût mariée à M. de la Tour, qu'elle s'étoit bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvoit, loin de son pays, dénuée de support, et chargée d'un enfant. Elle n'en
reçut

reçut point de réponse. Elle, qui étoit d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier, et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avoit jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étoient écoulées, sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de la Bourdonnaye, dans cette île, madame de la Tour apprit que ce gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier, cette fois, d'y paroître mal-vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. Monsieur de la Bourdonnaye lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à sa nièce, qu'elle avoit mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portoient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari étoit un juste châtement de Dieu; qu'elle avoit bien fait de passer aux îles, plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle étoit après tout, dans un bon pays, où tout le monde faisoit fortune, excepté les pares-

seux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissoit par se louer elle-même. Pour éviter, disoit-elle, les suites presque toujours funestes du mariage, elle avoit toujours refusé de se marier. La vérité est, qu'étant ambitieuse, elle n'avoit voulu épouser qu'un homme de grande qualité; mais, quoiqu'elle fût très-riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'étoit trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutoit, par post-scriptum, que toute considération faite, elle l'avoit fortement recommandée à M. de la Bourdonnaye. Elle l'avoit en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré: afin de justifier auprès du gouverneur, sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonnaye, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes. « Je verrai,..... » nous verrons;..... avec le temps..... Il y » a bien des malheureux..... Pourquoi in-

» disposer une tante respectable?..... C'est
» vous qui avez tort ».

Madame de la Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie : « Voilà le fruit de onze ans de patience ». Mais comme il n'y avoit que madame de la Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine étoit-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : « Qu'avons-nous besoin de tes
» parens ? Dieu nous a-t-il abandonnées ?
» C'est lui seul qui est notre père. N'avons-
» nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour ?
» Pourquoi donc te chagriner ? Tu n'as point
» de courage ». Et voyant madame de la Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et la serrant dans ses bras : « Chère amie, s'é-
» cria-t-elle, chère amie » ! Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle, Virginie fondant en larmes, pressoit alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur ; et Paul, les yeux enflammés de colère, crioit, serroit les poings, frappoit du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue et Marie accoururent,

et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleurs : « Ah, madame !..... ma » bonne maîtresse !... ma mère !... ne pleurez pas ». De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de la Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content : « Mes enfans, » vous êtes cause de ma peine, mais vous » faites toute ma joie. Oh ! mes chers enfans, le malheur ne m'est venu que de » loin ; le bonheur est autour de moi ». Paul et Virginie ne la comprirent pas ; mais quand ils la virent tranquille, ils sourirent et se mirent à la caresser. Ainsi, ils continuèrent tous à être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfans se développoit de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse maronne se présenta sous les bananiers qui entouroient leur habitation. Elle étoit décharnée comme un squelette, et n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie qui préparoit le déjeuner de la famille, et lui dit : « Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre » esclave fugitive ; il y a un mois que

» j'erre dans ces montagnes demi-morte de
» faim , souvent poursuivie par des chas-
» seurs et par leurs chiens. Je suis mon
» maître qui est un riche habitant de la ri-
» vière Noire. Il m'a traitée comme vous le
» voyez ». En même-temps elle lui montra
son corps sillonné de cicatrices profondes ,
par les coups de fouet qu'elle en avoit reçus.
Elle ajouta : « Je voulois aller me noyer ,
» mais sachant que vous demeuriez ici , j'ai
» dit : puisqu'il y a encore des bons blancs
» dans ce pays , il ne faut pas encore mou-
» rir ». Virginie , toute émue , lui répondit :
« Rassurez-vous , infortunée créature ! Man-
» gez , mangez ; et elle lui donna le déjeuner
» de la maison qu'elle avoit aprêté ». L'es-
clave , en peu de momens , le dévora tout
entier. Virginie la voyant rassasiée , lui dit :
« Pauvre misérable ! j'ai envie d'aller de-
» mander votre grâce à votre maître ; en
» vous voyant , il sera touché de pitié. Vou-
» lez-vous me conduire chez lui ? — Ange
» de Dieu , répartit la négresse , je vous
» suivrai par-tout où vous voudrez ». Vir-
ginie appella son frère , et le pria de l'ac-
compagner. L'esclave maronne les condui-
sit par des sentiers , au milieu des bois , à
travers de hautes montagnes qu'ils grim-
pèrent avec bien de la peine , et de larges

rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la rivière Noire. Ils apperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenoit au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'étoit un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, toute émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui étoit à quelques pas delà derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas un grand compte de ces deux enfans pauvrement vêtus, mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eût entendu le doux son de sa voix qui trembloit, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et levant son rotin vers le ciel, il jura par un affreux serment qu'il pardonnoit à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étoient descendus, et parvenus à son sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avoient fait à jeûn plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : « Ma sœur, il est plus de midi, tu as faim et » soif ; nous ne trouverons point ici à dîner, » redescendons le morne, et allons deman- » der à manger au maître de l'esclave ». « Oh non, mon ami, reprit Virginie, il m'a » fait trop de peur. Souviens-toi de ce que » dit quelquefois maman : Le pain du mé- » chant remplit la bouche de gravier ». « Comment ferons-nous donc, dit Paul ? » Ces arbres ne produisent que de mauvais » fruits. Il n'y a pas seulement ici un tamarin » ou un citron pour te rafraîchir ». « Dieu » aura pitié de nous, reprit Virginie ; il » exauce la voix des petits oiseaux qui lui » demandent de la nourriture ». A peine avoit-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tomboit d'un rocher voisin. Ils y coururent, et après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le crystal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissoit sur ses bords. Comme ils regardoient de côté et d'autre s'ils ne trouveroient pas quelque nourriture

plus solide, Virginie aperçut parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger; mais quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avoit plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filamens; mais son aubier est si dur, qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avoit pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste: autre embarras; il n'avoit point de briquet, et d'ailleurs dans cette île, si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche qu'il assujettit sous ses pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit sous ses pieds, et le faisant rouler rapidement entre ses

mains comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat; en peu de momens, il vit sortir du point de contact de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le souvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin; mais cette joie étoit troublée par l'inquiétude où ils se doutoient bien que leur longue absence de la maison jetteroit leurs mères. Virginie revenoit souvent sur cet objet; cependant, Paul qui sentoit ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliser leurs parens.

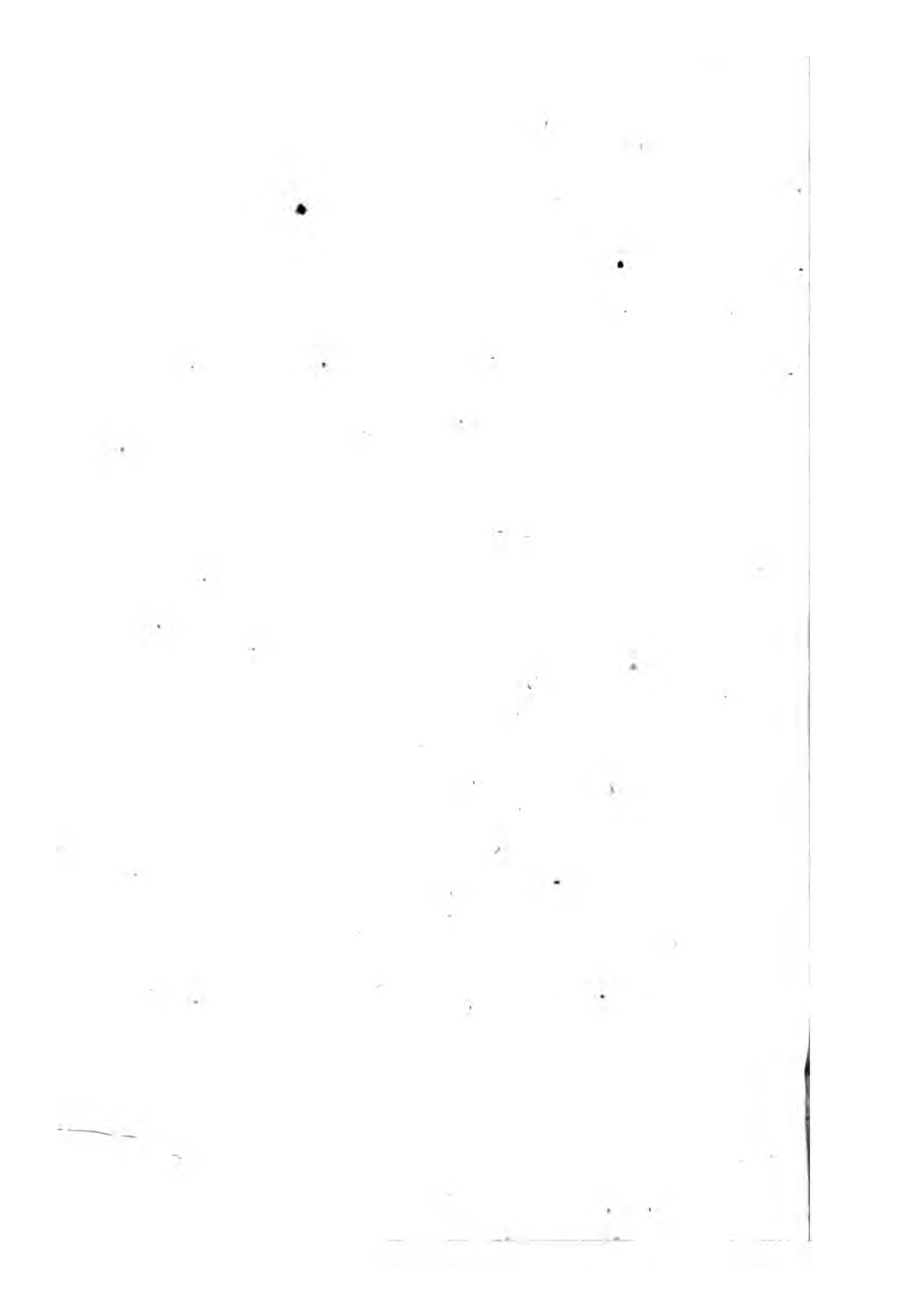
Après dîné, ils se trouvèrent bien embarrassés; car ils n'avoient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnoit de rien, dit à Virginie; « Notre case est » vers le soleil du milieu du jour; il faut » que nous passions, comme ce matin, » par-dessus cette montagne que tu vois là-

» bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon amie ». Cette montagne étoit celle des Trois-Mamelles (1), ainsi nommée, parce que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étoient, coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur

(1) Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en formes de mamelles, et qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles; car ce sont d'elles que découlent beaucoup de rivières et de ruisseaux qui répandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l'arrosent, et elles fournissent constamment à leurs eaux, en attirant sans cesse les nuages autour du piton du rocher qui les surmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos études précédentes.



Paul et Virginie demandent à un habitant la grace de son esclave.



les roches glissantes de la rivière malgré le tumulte de ses eaux. « N'aie pas peur, lui » disoit-il ; je me sens bien fort avec toi. Si » l'habitant de la rivière - Noire t'avoit re- » fusé la grace de son esclave, je me serois » battu avec lui. — Comment, dit Virginie, » avec cet homme si grand et si méchant ? » A quoi t'ai-je exposé ? Mon Dieu ! qu'il » est difficile de faire le bien ! il n'y a que » le mal de facile à faire ». Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route chargé de sa sœur, et il se flattoit de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles, qu'il voyoit devant lui à une demi-lieue de là ; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors : « Mon frère le jour baisse ; tu as en- » core des forces, et les miennes me man- » quent ; laisse-moi ici, et retourne seul à » notre case, pour tranquilliser nos mères. » Oh ! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. » Si la nuit nous surprend dans ces bois, » j'allumerai du feu, j'abattrai un palmiste, » tu en mangeras le chou, et je ferai avec » ses feuilles un ajoupa pour te mettre à » l'abri ». Cependant, Virginie s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre, penché sur le bord de la rivière, de

longues feuilles de scolopendre qui pendoient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avoient mis en sang ; car dans l'empressement d'être utile, elle avoit oublié de se chauffer. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminoient ainsi doucement à travers les bois ; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages, leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles sur laquelle ils se dirigeoient, et même le soleil qui étoit déjà près de se coucher. Au bout de quelque tems, ils quittèrent, sans s'en appercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avoient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avoit plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin, hors de ce fourré épais ; mais il se fatigua envain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des Trois-Mamelles ; mais il n'apperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étoient éclairées
par

par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallons, le vent se calmoit, comme il arrive au coucher du soleil ; un profond silence régnoit dans ces solitudes, et l'on n'y entendoit d'autre bruit que le brame des cerfs, qui venoient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourroit l'entendre, cria alors de toute sa force : « Venez, venez au secours de Virginie ! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : « Virginie..... Virginie »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais il n'y avoit ni fontaine ni palmiste, ni même de branche de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la foiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : « Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parens. Oh ! j'ai été bien imprudente ! » et elle se mit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : « Prions

» Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous. »
 A peine avoient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit » Paul, le chien de quelque chasseur qui » vient le soir tuer des cerfs à l'affût. » Peu après, les aboiemens du chien redoublèrent. « Il me semble, dit Virginie, que c'est » Fidèle, le chien de notre case. Oui, je » reconnois sa voix : serions-nous si près » d'arriver, et au pied de notre montagne » ? En effet, un moment après, Fidèle étoit à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvoient revenir de leur surprise, ils apperçurent Domingue qui accouroit à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens : « O mes jeunes maîtres, » leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétudes ! comme elles ont été étonnées, » quand elles ne vous ont plus trouvés au » retour de la messe où je les accompagnois ! » Marie, qui travailloit dans un coin de » l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez » allés. J'allois, je venois autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel » côté vous chercher. Enfin j'ai pris vos vieux » habits à l'un et à l'autre (1), je les ai

(1) Ce trait de sagacité du noir Domingue et de

» fait flairer à Fidèle , et sur-le-champ ,
» comme si ce pauvre animal m'eût en-
» tendu , il s'est mis à quêter sur vos pas.
» Il m'a conduit , toujours en remuant la
» queue , jusqu'à la Rivière-Noire. C'est-là
» que j'ai appris d'un habitant , que vous lui
» aviez ramené une négresse maronne , et
» qu'il vous avoit accordé sa grace. Mais
» quelle grace ! il me l'a montrée attachée ,
» avec une chaîne au pied , à un billot de
» bois , et avec un collier de fer à trois cro-
» chets autour du cou. De-là Fidèle , tou-
» jours quêtant , m'a mené sur le morne de
» la Rivière-Noire , où il s'est arrêté encore ,
» en aboyant de toute sa force : c'étoit sur
» le bord d'une source auprès d'un palmiste
» abattu , et près d'un feu qui fumoit en-
» core. Enfin il m'a conduit ici : nous som-
» mes au pied de la montagne des Trois-
» Mamelles , et il y a encore quatre bonnes
» lieues jusque chez nous. Allons , mangez
» et prenez des forces » Il leur présenta
aussitôt un gâteau , des fruits et une grande
alebasse remplie d'une liqueur composée
d'eau , de vin , de jus de citron , de sucre et de
muscade , que leurs mères avoient préparée

son chien Fidèle , ressemble beaucoup à celui du sau-
vage Téwénissa et son chien Ouiah , rapporté par
M. de Crevecoeur , dans un ouvrage plein d'humani-
té , intitulé : *Lettres d'un cultivateur Américain.*

pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave, et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : « Oh, qu'il est difficile de » faire le bien » ! Pendant que Paul et elle se rafraîchissoient, Domingue alluma du feu, et ayant cherché dans les rochers un bois tortu, qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert, en jettant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma ; car il étoit déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand, quand il fallut se mettre en route. Paul et Virginie ne pouvoient plus marcher ; leurs pieds étoient enflés et tout rouges. Domingue ne savoit s'il devoit aller bien loin delà leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux « Où est » le temps, leur disoit-il, où je vous por- » tois tous deux à-la-fois dans mes bras ? » mais maintenant vous êtes grands, et je » suis vieux ». Comme il étoit dans cette perplexité, une troupe de noirs marons se fit voir à vingt pas delà. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : « Bons petits blancs, n'ayez pas » peur ; nous vous avons vu passer ce matin » avec une négresse de la Rivière-Noire ; » vous alliez demander sa grace à son mau- » vais maître. En reconnoissance, nous vous » reporterons chez vous sur nos épaules ».

Alors il fit un signe , et quatre noirs marons des plus robustes , firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes , y placèrent Paul et Virginie , les mirent sur leurs épaules ; et Domingue marchant devant eux avec son flambeau , ils se mirent en route , aux cris de joie de toute la troupe qui les combloit de bénédictions. Virginie attendrie , disoit à Paul : « Oh mon ami ! » jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense ».

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne , dont les croupes étoient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montoient , qu'ils entendirent des voix qui criaient : « Est-ce vous , mes enfans ? » » Ils répondirent avec les noirs : Oui , c'est nous » ! et bientôt ils apperçurent leurs mères et Marie qui venoient au-devant d'eux avec des tisons flambans. « Malheureux enfans , dit madame de la Tour , d'où venez-vous ? dans quelles angoisses vous nous avez jettés ! — Nous venons , dit Virginie , de la Rivière-Noire , demander la grace d'une pauvre esclave maronne , à qui j'ai donné ce matin le déjeuner de la maison , parce qu'elle mouroit de faim ; et voilà que les noirs marons nous ont ramenés ».

Madame de la Tour embrassa sa fille , sans pouvoir parler ; et Virginie , qui sentit son

visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit : « Vous me payez de tout le mal que » j'ai souffert » ! Marguerite, ravie de joie, serroit Paul dans ses bras, et lui disoit : « Et » toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne » action » Quand elles furent arrivées dans leur case avec leurs enfans, elles donnèrent bien à manger aux noirs marons, qui s'en retournèrent dans leurs bois, en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

Chaque jour étoit pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie, ni l'ambition ne les tourmentoient. Elles ne désiroient point au-dehors une vaine réputation que donne l'intrigue, et qu'ôte la calomnie ; il leur suffisoit d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île, où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étoient ignorés. Seulement, quand un passant demandoit sur le chemin des Pamplémousses, à quelques habitans de la plaine : « Qui est-ce » qui demeure là-haut dans ces petites cases ? » Ceux-ci répondoient, sans les connoître : « Ce sont de bonnes gens ». Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs conversa-

tions , la médisance , qui , sous une apparence de justice , dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté ; car il est impossible de ne pas haïr les hommes , si on les croit méchans , et de vivre avec les méchans , si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais , sans juger des hommes en particulier , elles ne s'entretenoient que des moyens de faire du bien à tous en général , et quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir , elles en avoient une volonté perpétuelle , qui les remplissoit d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au-dehors. En vivant donc dans la solitude , loin d'être sauvages , elles étoient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissoit point de matière à leurs conversations , celle de la nature les remplissoit de ravissement et de joie. Elles admiroient avec transport le pouvoir d'une providence qui , par leurs mains , avoit répandu au milieu de ces arides rochers , l'abondance , les graces , les plaisirs purs , simples et toujours renaissans.

Paul , à l'âge de douze ans , plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze , avoit embelli ce que le noir Domingue ne faisoit que cultiver. Il alloit avec

lui dans les bois voisins, déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, et de attiers, dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantoit ces arbres, déjà grands, autour de cette enceinte. Il y avoit semé des graines d'arbres, qui, dès la seconde année, portent des fleurs et des fruits, tels que l'agatis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; de lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin; le papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de large feuilles semblables à celles du figuier.

Il y avoit planté encore des pepins et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs et de jam-roses. La plupart de ces arbres donnoient déjà à leur jeune maître, de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avoit répandu la fécondité jusques dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevoient sur les têtes noires des roches, et sembloient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pen-

doient çà et là , le long des escarpemens de la montagne.

Il avoit disposé ces végétaux de manière qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un seul coup-d'œil. Il avoit planté au milieu de ce bassin , les herbes qui s'élèvent peu , ensuite les arbrisseaux , puis les arbres moyens , et enfin les grands arbres , qui en bordoient la circonférence ; de sorte que ce vaste enclos paroissoit de son centre , comme un amphithéâtre de verdure , de fruits et de fleurs renfermant des plantes potagères , des li-sières de prairies , et des champs de riz et de blé. Mais en assujettissant ces vaisseaux à son plan , il ne s'étoit pas écarté de celui de la nature. Guidé par ses indications , il avoit mis dans les lieux élevés , ceux dont les semences sont volatiles , et sur le bord des eaux , ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi , chaque végétal croissoit dans son site propre , et chaque site recevoit de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces rochers , formoient au fond du vallon , ici des fontaines , là de larges miroirs qui répétoient au milieu de la verdure , les arbres en fleurs , les rochers et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain , toutes ces plantations étoient , pour la plupart , aussi accessibles au toucher qu'à

la vue. A la vérité, nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours, pour en venir à bout. Il avoit pratiqué un sentier qui tournoit autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venoient se rendre de la circonférence au centre. Il avoit tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrassent maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avoit formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avoit mêlé de la terre et des racines de rosiers, de poinçillades et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les rochers. En peu de temps, ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins bordés de vieux arbres inclinés sur les bords, formoient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où l'on alloit prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisoit dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissoit, à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là étoit une moisson, ici un verger. Par cette avenue, on appercevoit les maisons ; par

cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatar-maques entrelacés de lianes, on ne distinguoit en plein midi aucun objet; sur la pointe de ce grand rocher voisin, qui sort de la montagne, on découvroit tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparoissoit quelquefois un vaisseau qui venoit de l'Europe, ou qui y retournoit. C'étoit sur ce rocher que ces familles se rassembloient le soir, et jouissoient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum, des fleurs, du murmure des fontaines, et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyoit venir de bien loin, s'appeloit la *Découverte de l'Amitié*. Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avoient planté un bambou, au haut duquel ils élevoient un petit mouchoir blanc, pour signaler mon arrivée, dès qu'ils m'appercevoient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages, à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore da-

vantage à lire une inscription bien faite. Il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, et s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont senti, pensé et souffert comme lui. Que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre ame dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de pavillon de Paul et de Virginie, ces vers d'Horace :

...., Fratres Helencæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter iapyga.

« Que les frères d'Hélène, astres char-
» mans comme vous, et que le père des
» vents vous dirigent, et ne fassent souffler
» que le zéphire. »

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tatamaque, à l'ombre duquel Paul s'asseyoit quelquefois pour regarder au loin la mer agitée.

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes !

« Heureux, mon fils, de ne connoître
» que les divinités champêtres ! »

Et cet autre, au-dessus de la porte de la cabane de madame de la Tour, qui étoit leur lieu d'assemblée :

At *secura quies, et nescia fallere vita.*

« Ici est une bonne conscience, et une vie qui ne sait pas tromper. »

Mais Virginie n'approuvoit point mon latin : elle disoit que ce que j'avois mis au pied de sa girouette, étoit trop long et trop savant. « J'eusse mieux aimé, ajoutoit-elle : « *Toujours agitée, mais constante.* — Cette devise, lui répondis-je, conviendrait encore mieux à la vertu. Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendoient leurs ames sensibles à tout ce qui les environnoit. Elles avoient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Un cercle d'orangers, de bananiers et de jam-roses, plantés autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie et Paul alloient quelquefois danser, se nommoit *la concorde*. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de la Tour et Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs, s'appeloit *les pleurs essuyés*. Elles faisoient porter les noms de *Bretagne* et de *Normandie*, à de petites portions de terre où elles avoient semé du blé, des fraises et des poids. Domingue et Marie désirant,

à l'imitation de leurs maîtresses , se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique ; appelloient *Angola* et *Foulepointe* , deux endroits où croissoit l'herbe dont ils faisoient des paniers , et où ils avoient planté un calebassier. Ainsi , par ces productions de leurs climats , ces familles expatriées entretenoient les douces illusions de leur pays , et en calmoient les regrets dans une terre étrangère. Hélas ! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes , les arbres , les fontaines , les rochers de ce lieu , maintenant si bouleversé , et qui , semblable à un champ de la Grèce , n'offre plus que des ruines et des noms touchans.

Mais de tout ce que renfermoit cette enceinte , rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appeloit le *Repos de Virginie*. Au pied du rocher la *Découverte de l'Amitié* , est un enfoncement d'où sort une fontaine , qui forme , dès sa source , une petite flaque d'eau , au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde , je lui fis présent d'un coco des Indes , qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau , afin que l'arbre qu'il produiroit , servit un jour d'époque à la naissance de son fils ; Madame de la Tour , à son exemple , y en planta un autre , dans une sem-

blable intention, dès qu'elle eut accouché de Virginie. / Il nâquit de ces deux fruits, deux cocotiers qui formoient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommoit l'arbre de Paul; et l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassoit, au bout de douze ans, celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçoient leurs palmes, et laissoient pendre leurs jeunes grappes de cocos, au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avait laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avoit orné. Sur ces flancs bruns et humides, rayonnoient en étoiles vertes et noires, de larges capillaires, et flottoient au gré des vents des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près delà croissoient des lisières de pervânche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des pimens, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics, odeur de girofle, exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne, pendoient des lianes semblables à des draperies flottantes,

qui formoient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venoient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voyoit voler le long des rivages de la mer, le corbigeau et l'alouette marine; et au haut des airs, la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnoient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan indien. Virginie aimoit à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venoit laver le linge de la famille, à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisoit à leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches, comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virgine, y apporta, de la forêt voisine, des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux, suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuoit de temps en temps des grains de riz, de maïs et de millet. Dès qu'elle paroissoit, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les

cardinaux dont le plumage est couleur de feu, quittoient leurs buissons : des perruches vertes comme des émeraudes, descendoient des lataniers voisins ; des perdrix accouroient sous l'herbe ; tous s'avançoient pêle-mêle jusqu'à ses pieds, comme des poules. Paul et elle s'amusoient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Aimables enfans, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits ! Combien de fois, dans ce lieu, vos mères vous serrant dans leurs bras, bénissoient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux hospices ! combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avoient coûté la vie à aucun animal ! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patâtes, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, dattes, d'ananas, offroient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies, et les sucres les plus agréables.

La conversation étoit aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parloit souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditoit toujours quelque chose

d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étoient pas commodes ; là, on étoit mal assis ; ces jeunes berceaux ne donnoient pas assez d'ombrage ; Virginie seroit mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passoient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers de bambous. On voyoit rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des rateaux, des haches, des bêches, et auprès de ces instrumens de l'agriculture, les productions qui en étoient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé, et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignoit toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparoit des sorbets et des cordiaux, avec le jus des cannes, des citrons et des cédras.

La nuit venue, ils soupoient à la lueur d'une lampe ; ensuite, madame de la Tour ou Marguerite racontoit quelques histoires de voyageurs égarés la nuit, dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les âmes sensibles de leurs enfans s'enflammoient ; ils prioient le ciel de leur faire la grace d'exercer quelque jour l'hospitalité envers des semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparoiént pour aller

prendre du repos , dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormoient au bruit de la pluie qui tomboit par torrens sur la couverture de leurs cases , ou à celui des vents , qui leur apportoit le murmure lointain des flots qui se brisoient sur le rivage. Elles bénissoient Dieu de leur sécurité personnelle , dont le sentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De temps en temps , madame de la Tour lisoit publiquement quelque histoire touchante de l'ancien ou du nouveau testament. Ils raisonnoient peu sur ces livres sacrés ; car leur théologie étoit toute en sentiment , comme celle de la nature , et leur morale toute en action , comme celle de l'évangile. Ils n'avoient point de jours destinés aux plaisirs ni à la tristesse. Chaque jour étoit pour eux un jour de fête , et tout ce qui les environnoit , un temple divin , où ils admiroient sans cesse une intelligence infinie , toute-puissante , et amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême , les remplissoit de consolation , pour le passé , de courage pour le présent , et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes , forcées par le malheur de rentrer dans la nature , avoient développé en elles-mêmes , et dans leurs enfans , ces sentimens que donne la nature , pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'élève quelquefois dans l'ame la mieux réglée des nuages qui la troublent ; quand quelque membre de leur société paroissoit triste , tous les autres se réunissoient autour de lui , et l'enlevoient aux pensées amères , plus par des sentimens que par des réflexions. Chacun y employoit son caractère particulier : Marguerite , une gaîté vive ; madame de la Tour , une théologie douce ; Virginie , des caresses tendres ; Paul , de la franchise et de la cordialité. Marie et Domingue même venoient à son secours. Ils s'affligoient , s'ils le voyoient affligé , et ils pleuroient , s'ils le voyoient pleurer. Ainsi des plantes foibles s'entrelacent ensemble , pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison , ils alloient tous les dimanches à la messe à l'église de Pamplemousses , dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venoit des habitans riches en palanquin , qui s'empressèrent plusieurs fois de faire la connoissance de ces familles si unies , et de les inviter à des parties de plaisirs. Mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté et respect , persuadées que les gens puissans ne recherchent les foibles que pour avoir des complaisans , et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui , bonnes et mauvaises. D'un autre côté , elles n'évitoient pas avec

moins de soin l'accointance des petits habitans , pour l'ordinaire jaloux , médisans et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides , et auprès des autres pour fières ; mais leur conduite réservée étoit accompagnée de marques de politesse si obligantes , sur-tout envers les misérables , qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.

Après la messe , on venoit souvent les requérir de quelque bon office. C'étoit une personne affligée qui leur demandoit des conseils , ou un enfant qui les prioit de passer chez sa mère malade dans un des quartiers voisins. Elles portoient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitans , et elles y joignoient la bonne grâce qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissoient sur-tout à bannir les peines de l'esprit si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de la Tour parloit avec tant de confiance de la divinité , que le malade , en l'écoutant , la croyoit présente. Virginie revenoit bien souvent delà les yeux humides de larmes , mais le cœur rempli de joie ; car elle avoit eu l'occasion de faire du bien. C'étoit elle qui préparoit d'avance des remèdes nécessaires aux malades , et qui les leur présentoit avec une grâce ineffable. Après ces visites d'hu-

manité, elles prolongeoient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-Longue jusques chez moi, où je les attendois à dîner, sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurois, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaîté de nos repas indiens, par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions de l'habitation des provisions végétales que nous joignons à celles que la mer nous fournissoit en abondance. Nous péchions sur ces rivages des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursains, des huîtres et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuroient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poisson, s'avançoit quelquefois sur les récifs au devant des lames; puis à leur approche, il fuyoit sur le rivage devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes, qui le poursuivoient bien avant

sur la grève. Mais Virginie à cette vue jetoit des cris perçans , et disoit que ces jeux là lui faisoit grand peur.

Nos repas étoient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre , et le malheur des gens de mer , que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux , plutôt que de cultiver la terre qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois , à la manière des noirs , elle exécutoit avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme ; elle est connue de toutes les nations : elle est si naturelle et si expressive que les enfans des blancs ne tardent pas à l'apprendre , dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie se rappelant , dans les lectures que lui faisoit sa mère , les histoires qui l'avoient le plus touchée , en rendoit les principaux événemens avec beaucoup de naïveté. Tantôt , au son du tamtam de Domingue , elle se présentoit sur la pelouse , portant une cruche sur sa tête ; elle s'avançoit avec timidité à la source d'une fontaine voisine pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie , représentant les bergers de Madian , lui en défendoit l'approche et feignoient de la repousser. Paul accouroit à son secours , battoit les bergers , remplissoit la cruche de Virginie , et en la lui posant

sur la tête , il lui mettoit en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche qui relevoit la blancheur de son teint. Alors , me prêtant à leurs jeux , je me chargeois du personnage de Raguel , et j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois , elle représentoit l'infortunée Ruth , qui retourne veuve et pauvre dans son pays , où elle se trouve étrangère après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisoient les moissonneurs , Virginie feignoit de glaner çà et là sur leurs pas quelques épis de blé. Paul imitant la gravité d'un patriarche l'interrogeoit ; elle répondoit en tremblant à ses questions. Bientôt ému de pitié , il accordoit un asyle à l'innocence , et l'hospitalité à l'infortune. Il remplissoit le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions , et l'amenoit devant nous comme devant les anciens de la ville en déclarant qu'il la prenoit en mariage malgré son indigence. Madame de la Tour à cette scène , venant à se rappeler l'abandon où l'avoient laissée ses propres parens , son veuvage , la bonne réception que lui avoit faite Marguerite , suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfans , ne pouvoit s'empêcher de pleurer ; et ce souvenir confus de maux et de biens , nous faisoit verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité qu'on se croyoit transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestre, convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène étoit pour l'ordinaire au carrefour d'une forêt, dont les percés formoient autour de nous plusieurs arcades de feuillages. Nous étions à leur centre abrités de la chaleur pendant toute la journée ; mais quand le conseil étoit descendu à l'horison, ses rayons brisés par les troncs des arbres, divergeoient dans les ombres de la forêt, en longues gerbes lumineuses, qui produisoient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout entier paroissoit à l'extrémité d'une avenue, et la rendoit toute étincelante de lumière. Le feuillage des arbres éclairés en dessous de ses rayons safranés brilloit des feux de la topaze et de l'émeraude. Leurs troncs mousseux et bruns paroissoient changés en colonnes de bronze antique, et les oiseaux déjà retirés en silence sous la sombre feuillée, pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluoient tout à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenoit bien souvent dans ces fêtes champêtres ; mais la pureté de l'air, et de la douceur du climat, nous

permettoit de dormir sous un ajoupa , au milieu des bois , sans craindre d'ailleurs les voleurs , ni de près ni de loin. Chacun , le lendemain , retournoit dans sa case , et la retrouvoit dans l'état où il l'avoit laissée. Il y avoit alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette île sans commerce , que les portes de beaucoup de maisons ne fermoient point à la clef , et qu'une serrure étoit un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient , pour Paul et Virginie , des jours de plus grande réjouissance ; c'étoient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquoit pas la veille de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment , qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs nées dans l'île , qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe , et qui , sans aucun secours de noirs , réduites à vivre de manioc au milieu des bois , n'avoient , pour supporter la pauvreté , ni la stupidité qui accompagne l'esclavage , ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les seuls présens que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation ; mais elle y joignoit une bonne grâce qui leur donnoit un grand prix. D'abord c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles , et elles s'engageoient , en les recevant , de venir le lendemain passer la

ournée chez madame de la Tour et Marguerite. On voyoit alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres, et si timides qu'elles n'osoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aise; elle leur servoit des rafraîchissemens dont elle relevoit la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentoit selon elle l'agrément: cette liqueur avoit été préparée par Marguerite, cette autre par sa mère; son frère avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danser. Elle ne les quittoit point qu'elles ne les vît contentes et satisfaites. Elle vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joye de sa famille. « On ne fait » son bonheur, disoit-elle, qu'en s'occupant » de celui des autres. » Quand elles s'en retournoient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroissoit leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présens, du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissoit, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et elle chargeoit Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi elle faisoit le bien à l'exemple de la divinité, cachant la bienfaitrice, et montrant le bienfait.

Vous autres Européennes, dont l'esprit se remplit dès l'enfance, de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumière et de plaisirs. Votre âme circonscrite dans une petite sphère de connaissances humaines, atteint bientôt le terme de ces jouissances artificielles; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour par l'ombre des arbres; les saisons, par le temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits, et les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est » temps de dîner, disoit Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs » pieds »; ou bien: « La nuit s'approche, » les tamarins ferment leurs feuilles. — Quand » viendrez-vous nous voir? lui disoient quelques amies du voisinage. — Aux cannes » de sucre, répondoit Virginie. — Votre » visite nous sera encore plus douce et plus » agréable, reprenoit ces jeunes filles. » Quand on l'interrogeoit sur son âge et sur celui de Paul: « Mon frère, disoit-elle, est

» de l'âge du grand cocotier de la fontaine ,
 » et moi de celui du plus petit. Les man-
 » guiers ont donné douze fois leurs fruits, et
 » les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs ,
 » depuis que je suis au monde ». Leur vie
 sembloit attachée à celle des arbres , comme
 celle des faunes et des dryades. Ils ne con-
 noissoient d'autres époques historiques que
 celle de la vie de leurs mères , d'autre
 chronologie que celle de leurs vergers , et
 d'autre philosophie que de faire du bien à
 tout le monde , et de se résigner à la volonté
 de Dieu.

Après tout , qu'avoient besoin ces jeunes
 gens d'être riches et savans à notre manière ?
 leurs besoins et leur ignorance ajoutaient en-
 core à leur félicité. Il n'y avoit point de jour
 qu'ils ne se communiquassent quelques se-
 cours ou quelques lumières ; oui , des lumières ;
 et quand il s'y seroit mêlé quelques er-
 reurs , l'homme pur n'en a point de dange-
 reuse à craindre. Ainsi croissoient ces deux
 enfans de la nature. Aucun souci n'avoit
 ridé leur front , aucune intempérance n'avoit
 corrompu leur sang , aucune passion malheu-
 reuse n'avoit dépravé leur cœur : l'amour ,
 l'innocence , la piété , développoient chaque jour
 la beauté de leur ame en grace ineffable , dans
 les traits , leurs attitudes et leurs mouvemens.
 Au matin de la vie , ils en avoient toute la frai-

cheur : tels dans le jardin d'Eden parurent nos premiers parens , lorsque sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur ; Virginie , douce, modeste , confiante comme Eve, et Paul, semblable à Adam , ayant la taille d'un homme avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disoit au retour de ses travaux : « Lorsque je suis fatigué ta vue » me délasse. Quand du haut de la montagne , je t'apperçois au fond de ce vallon , » tu me parois , au milieu de nos vergers , » comme un bouton de rose. Si tu marches » vers la maison de nos mères, la perdrix » qui court vers ses petits, a un corsage » moins beau et une démarche moins légère. » Quoique je te perde de vue à travers les » arbres , je n'ai pas besoin de te voir pour » te retrouver ; quelque chose de toi que je » ne puis dire, reste pour moi dans l'air où » tu passes , sur l'herbe où tu t'assieds. Lors- » que je t'approche , tu ravis tous mes sens. » L'azur du Ciel est moins beau que le bleu » de tes yeux ; le chant des bengalis, moins » doux que le son de ta voix. Si je te touche » seulement du bout du doigt, tout mon corps » frémit de plaisir. Souviens-toi du jour où » nous passâmes à travers les cailloux rou-

lans de la rivière des Trois-Mamelles. En
» arrivant sur ses bords , j'étois déjà bien
» fatigué ; mais quand je t'eus pris sur mon
» dos , il me sembloit que j'avois des ailes
» comme un oiseau. Dis-moi par quel charme
» tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton es-
» prit ? mais nos mères en ont plus que nous
» deux. Est-ce par tes caresses ? mais elles
» m'embrassent plus souvent que toi. Je crois
» que c'est par ta bonté. Je n'oublierai ja-
» mais que tu as marché nu-pieds jusqu'à
» la Rivière-Noire , pour demander la grace
» d'une pauvre esclave fugitive. Tiens , ma
» bien-aimée, prends cette branche fleurie de
» citronnier , que j'ai cueillie dans la forêt.
» Tu la mettras la nuit près de ton lit. Mange
» ce rayon de miel ; je l'ai pris pour toi au
» haut d'un rocher. Mais auparavant , repose-
» toi sur mon sein , et je serai délassé ».

Virginie lui répondoit : « O mon frère !
» les rayons du soleil au matin , au haut de
» ces rochers , me donnent moins de joie
» que ta présence. J'aime bien ma mère , j'aime
» bien la tienne ; mais quand elles t'appellent
» mon fils , je les aime encore davantage. Les
» caresses qu'elles te font , me sont plus sen-
» sibles que celles que j'en reçois. Tu me
» demandes pourquoi tu m'aimes. Mais tout
» ce qui a été élevé ensemble s'aime. Vois
» nos oiseaux ; élevés dans les mêmes nids ,

» ils s'aiment comme nous ; ils sont toujours
» ensemble comme nous. Écoute comme ils
» s'appellent et se répondent d'un arbre à
» l'autre. De même , quand l'écho me fait
» entendre les airs que tu joues sur ta flûte ,
» au haut de la montagne , j'en répète les
» paroles au fond de ce vallon. Tu m'es cher,
» sur tout depuis le jour où tu voulois te battre
» pour moi contre le maître de l'esclave. De-
» puis ce temps-là , je me suis dit bien des
» fois : Ah ! mon frère a un bon cœur ; sans
» lui , je serois morte d'effroi. Je prie Dieu
» tous les jours , pour ma mère , pour la
» tienne , pour toi , pour nos pauvres ser-
» viteurs ; mais quand je prononce ton nom ,
» il me semble que ma dévotion augmente.
» Je demande si instamment à Dieu qu'il
» ne t'arrive aucun mal ! Pourquoi vas-tu
» si loin et si haut me chercher des fruits
» et des fleurs ? n'en avons-nous pas assez
» dans le jardin ? Comme te voilà fatigué !
» tu es tout en nage ». Et avec son petit mou-
choir blanc , elle lui essuyoit le front et les
joues , et elle lui donnoient plusieurs baisers.

Cependant ; depuis quelque temps , Vir-
ginie se sentoit agitée d'un mal inconnu.
Ses beaux yeux bleus se marbroient de
noir ; son teint jaunissoit ; une langueur uni-
verselle abattoit son corps. La sérénité n'é-
toit plus sur son front , ni le sourire sur ses

lèvres. On la voyoit tout-à-coup gaie sans joie , et triste sans chagrin. Elle fuyoit ses jeux innocens , ses doux travaux , et la société de sa famille bien-aimée. Elle erroit ça et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation , cherchant par-tout du repos , et ne le trouvant nulle part. Quelquefois , à la vue de Paul , elle alloit vers lui en solâtrant ; puis tout-à-coup , près de l'aborder , un embarras subit la saisissoit ; un rouge vif coloroit ses joues pâles , et ses yeux n'osoient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disoit : « La verdure couvre ces rochers , » nos oiseaux chantent quand ils te voient ; » tout est gai autour de toi , toi seule et triste » te ». Et il cherchoit à la ranimer en l'embrassant ; mais elle détournoit la tête , et fuyoit tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentoit troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenoit rien à des caprices si nouveaux et si étranges. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés qui désolent de temps à autres les terres situées entre les tropiques , vint étendre ici ses ravages. C'étoit vers la fin de décembre , lorsque le soleil au capricorne échauffe pendant trois semaines l'île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est qui y règne presque toute l'année , n'y souffloit plus. De long tourbillons de

poussière s'élevoit sur les chemins, et restoient suspendus en l'air. La terre se fendoit de toutes parts ; l'herbe étoit brûlée ; des exhalaisons chaudes sortoient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étoient desséchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer. Seulement pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevoient de dessus ses plaines, et paroissoient au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoit aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune toute rouge, se levoit, dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisoient retentir les vallons de tristes mugissemens. Le cafre même qui les conduisoit, se couchoit sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur ; mais par-tout, le sol étoit brûlant, et l'air étouffant retentissoit du bourdonnement des insectes qui cherchoient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levoit, elle s'asseyoit, elle se recouchoit, et ne trouvoit dans aucune attitude, ni le sommeil, ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa

fontaine; elle en apperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, couloit encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusoient à la baigner avec Paul dans ce même lieu; que Paul ensuite réservant ce bain pour elle seule, en avoit creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçoient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis, et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude, et un feu dévorant la saisit. Aussitôt, elle sort, effrayée, de ses dangereux ombrages, et de ces eaux plus brûlantes que le soleil de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes; plusieurs fois, elle fut près de

prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression, et posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de la Tour pénétrait bien la cause du mal de sa fille, mais elle n'osoit elle-même lui en parler. « Mon enfant, » lui disoit-elle, adresse-toi à Dieu, qui » dispose à son gré de la santé et de la » vie. Il t'éprouve aujourd'hui pour te ré- » compenser demain. Songe que nous ne » sommes sur la terre, que pour exercer » la vertu. »

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassembloient autour d'eux, et de longs sillons de feu, sortoient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leur éclats, les bois, les plaines et les valons, des pluies épouvantables semblables à des caaractes, tombèrent du ciel. Des torrens écumeux se précipitoient le long des flancs de cette montagne : le fond de ce bassin étoit devenu une mer ; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île ; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortoient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers. Toute

Toute la famille tremblante, prioit Dieu dans la case de madame de la Tour, dont le toit craquoit horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs et fréquens. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, alloit d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une parois avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu : il ne rentroit que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir la pluie cessa ; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire ; les nuages orageux furent jetés vers le nord-est et le soleil couchant parut à l'horison.

Le premier desir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air étoit frais et sonore. Des fumées blanches s'élevoient sur les croupes de la montagne sillonnée ça et là de l'écume des torrens, qui tarissoient de tous côtés. Pour le jardin, il étoit tout bouleversé par d'affreux ravins ; la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut ; de grands

amas de sable couvroient les lisières des prairies, et avoient comblés le bain de Virginie. Cependant, les deux cocotiers étoient debout et bien verdoyans ; mais il n'y avoit plus aux environs, ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins déploroient par des chants plaintifs la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : « Vous aviez apporté ici des » oiseaux, l'ouragan les a tués. Vous aviez » planté ce jardin, il est détruit. Tout périt » sur la terre ; il n'y a que le ciel qui ne » change point. » Paul lui répondit : « Que » ne puis-je vous donner quelque chose du » ciel ! mais je ne possède rien, même sur » la terre. » Virginie reprit, en rougissant : » Vous avez à vous le portrait de saint » Paul. » A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait étoit une petite miniature, représentant l'hermite Paul. Marguerite y avoit une grande dévotion : elle l'avoit porté long-temps suspendu à son cou, étant fille ; ensuite devenue mère, elle l'avoit mis à celui de son enfant. Il étoit même arrivé qu'étant enceinte de lui, et délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en

avoit contracté quelque ressemblance, ce qui l'avoit décidée à lui en faire porter le nom, et à lui donner pour patron un saint qui avoit passé sa vie loin des hommes, qui l'avoient abusée, puis abandonnée. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému : « Mon frère, il ne me sera jamais enlevé, » tant que je vivrai, et je n'oublierai jamais » que tu m'as donné la seule chose que tu » possèdes au monde. » A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser, mais aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa, et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disoit à madame de la Tour ; « Pourquoi ne marions-nous pas » nos enfans ? Ils ont l'un pour l'autre une » passion extrême dont mon fils ne s'apper- » çoit pas encore. Lorsque la nature lui aura » parlé, envain nous veillons sur eux, tout » est à craindre ». Madame de la Tour lui répondit : « Ils sont trop jeunes et trop » pauvres. Quel chagrin pour nous si Vir- » ginie mettoit au monde des enfans mal- » heureux, qu'elle n'auroit peut-être pas la » force d'élever ? Ton noir Domingue est » bien cassé ; Marie est infirme. Moi-même, » chère amie, depuis quinze ans je me sens

» fort affoiblie. On vieillit promptement dans
 » les pays chauds , et encore plus vite dans
 » le chagrin. Paul est notre unique espé-
 » rance. Attendons que l'âge ait formé son
 » tempéramment , et qu'il puisse nous soute-
 » nir par son travail. A présent , tu le sais ,
 » nous n'avons guère que le nécessaire de
 » chaque jour. Mais en faisant passer Paul
 » dans l'Inde pour un peu de temps , le
 » commerce lui fournira de quoi acheter
 » quelque esclave ; et à son retour ici , nous
 » le marierons à Virginie , car je crois que
 » personne ne peut rendre ma chère fille
 » aussi heureuse que ton fils Paul. Nous en
 » parlerons à notre voisin ».

En effet , ces dames me consultèrent , et
 je fus de leur avis. « Les mers de l'Inde sont
 » belles , leur dis-je En prenant une saison
 » favorable pour passer d'ici aux Indes , c'est
 » un voyage de six semaines au plus , et d'au-
 » tant de temps pour en revenir. Nous ferons
 » dans notre quartier une pacotille à Paul ,
 » car j'ai des voisins qui l'aiment beaucoup.
 » Quand nous ne lui donnerions que du co-
 » ton brut , dont nous ne faisons aucun usage ,
 » fante de moulins pour l'éplucher ; du bois
 » d'ébène , si commun ici qu'il sert au chauf-
 » fage , et quelques résines qui se perdent
 » dans nos bois : tout cela se vend assez bien
 » aux Indes , et nous est fort inutile ici ».

Je me chargeai de demander à M. de la Bourdonnais une permission d'embarquement pour ce voyage , et avant tout , je voulus en prévenir Paul ; mais quel fut mon étonnement , lorsque ce jeune homme me dit , avec un bon sens fort au-dessus de son âge ! « Pourquoi voulez-vous que je quitte » ma famille , pour je ne sais quel projet de » fortune ? Y a-t-il un commerce au monde » plus avantageux que la culture d'un champ , » qui rend quelquefois cinquante et cent » pour un ? Si nous voulons faire le com- » merce , ne pouvons-nous pas le faire en » portant notre superflu d'ici à la ville , sans » que j'aie courir aux Indes ? Nos mères » me disent que Domingue est vieux et cassé ; » mais moi je suis jeune , et je me renforce » chaque jour. Il n'a qu'à leur arriver pen- » dant mon absence , quelque accident , sur- » tout à Virginie , qui est déjà souffrante. » Oh non , non ! je ne saurois me résoudre » à les quitter ».

Sa réponse me jeta dans un grand embarras ; car madame de la Tour ne m'avoit pas caché l'état de Virginie , et le desir qu'elle avoit de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens , en les éloignant l'un de l'autre C'étoient des motifs que je n'osois même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites , un vaisseau arrivé de

France apporta à madame de la Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seroient jamais sensibles, l'avoit frappée. Elle sortoit d'une grande maladie dégénérée en langueur, et que l'âge rendoit incurable. Elle mandoit à sa nièce de repasser en France; où si sa santé ne lui permettoit pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignoit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinoit une bonne éducation, un parti à la cour et la donation de tous ses biens. Elle attachoit, disoit-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paroissoit prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osoit proférer un mot? « Pourriez-vous nous quitter maintenant, dit Marguerite à madame de la Tour. » — Non, mon amie; non, mes enfans, » prit madame de la Tour: je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous, et c'est avec vous que je veux mourir. Je n'ai connu le bonheur que dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, d'anciens chagrins en sont la cause. J'ai été blessée au cœur par la dureté de mes parens et par la perte de

» mon cher époux. Mais depuis j'ai goûté
» plus de consolation et de félicité avec vous,
» sous ces pauvres cabanes que jamais les
» richesses de ma famille ne m'en ont fait
» même espérer dans ma patrie ».

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul serrant madame de la Tour dans ses bras, lui dit : « Je ne vous
» quitterai pas non plus ; je n'irai point aux
» Indes. Nous travaillerons tous pour vous,
» chère maman, rien ne vous manquera ja-
» mais avec nous ». Mais de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie, et qui y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle fut le reste du jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venoient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin qui précédoit le déjeûné, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançoit vers l'habitation. C'étoit M. de la Bourdonnais. Il entra dans la case où toute la famille étoit à table. Virginie venoit de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avoit joint des patâtes chaudes et des banannes fraîches. Il y avoit pour toute vaisselle des moitiés de callebasses, et pour linge, des

feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de la Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchoient quelquefois de songer aux particulières, mais qu'elle avoit bien des droits sur lui. « Vous avez, » ajouta-t-il, madame, une tante de qualité et fort riche à Paris, qui vous réserve sa fortune, et vous attend auprès d'elle ». Madame de la Tour répondit au gouverneur, que sa santé altérée ne lui permettoit pas d'entreprendre un si long voyage. « Au moins, reprit M. de la Bourdonnais, pour mademoiselle votre fille, si jeune et si aimable, vous ne sauriez sans injustice, la priver d'une si grande succession. Je ne vous cache pas que votre tante a employé l'autorité pour la faire venir auprès d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce sujet, d'user, s'il le falloit, de mon pouvoir ; mais ne l'exerçant que pour rendre heureux les habitans de cette colonie, j'attends de votre volonté seule un sacrifice de quelques années, d'où dépend l'établissement de votre fille, et le bien être de toute votre vie. Pourquoi vient-on aux îles ? N'est-ce pas pour y faire fortune ? N'est-il pas bien plus agréable de l'aller retrouver dans sa patrie » ?

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portoit un de ses noirs. « Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné » aux préparatifs de voyage de mademoiselle » votre fille, de la part de votre tante. » Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de la Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur : « monsieur, ma mère s'est adressée à vous, et » vous l'avez mal reçue. — Avez-vous un » autre enfant madame, dit M. de la Bourdonnais à madame de la Tour. — Non, » monsieur, reprit-elle, celui-ci est le fils de » mon amie ; mais lui et Virginie nous sont » communs, et également chers. — Jeune » homme dit le gouverneur à Paul, quand » vous aurez acquis l'expérience du monde, » vous connoîtrez le malheur des gens en » place ; vous saurez combien il est facile de » les prévenir, combien aisément ils donnent » au vice intrigant, ce qui appartient au » mérite qui se cache ».

M. de la Bourdonnais, invité par madame de la Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeûna, à la manière des Créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles

charmantes , et du zèle même de leurs vieux domestiques. « Il n'y a , dit-il , ici , que des » meubles de bois ; mais on y trouve des » visages sereins et des cœurs d'or ». Paul , charmé de la popularité du gouverneur , lui dit : « Je desire être votre ami , car vous » êtes un honnête homme ». M. de la Bourdonnais reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main , et l'assura qu'il pouvoit compter sur son amitié.

Après déjeûné , il prit madame de la Tour en particulier , et lui dit qu'il se présentoit une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France , sur un vaisseau prêt à partir ; qu'il la recommanderoit à une dame de ses parentes qui y étoit passagère , qu'il falloit bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. « Votre tante , ajouta-t-il en s'en » allant , ne peut pas traîner plus de deux » ans. Ses amis me l'ont mandé. Songez-y » bien. La fortune ne vient pas tous les jours. » Consultez-vous. Tous les gens de bon sens » seront de mon avis ». Elle lui répondit » que ne desirant désormais d'autre bonheur » dans le monde que celui de sa fille , elle » laisseroit son départ pour la France en- » tièrement à sa disposition ».

Madame de la Tour n'étoit pas fâchée de

trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul , en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part , et lui dit : « Mon enfant , nos domestiques sont vieux ; Paul est bien jeune , Marguerite vient sur l'âge ; je suis déjà infirme : si j'allois mourir , que devriez-vous , sans fortune , au milieu de ces déserts ? Vous resteriez donc seule , n'ayant personne qui puisse vous être d'un grand secours , et obligée , pour vivre , de travailler sans cesse à la terre comme un mercenaire. Cette idée me pénètre de douleur ».

Virginie lui répondit : « Dieu nous a condamnés au travail. Vous m'avez appris à travailler , et à le bénir chaque jour. Jusqu'à présent il ne nous a pas abandonnés , il ne nous abandonnera point encore. Sa providence veille particulièrement sur les malheureux. Vous me l'avez dit tant de fois , ma mère ? Je ne saurois me résoudre à vous quitter ». Madame de la Tour émue , reprit : « Je n'ai d'autres projets que de te rendre heureuse , et de te marier un jour avec Paul , qui n'est point ton frère. Songe maintenant que sa fortune dépend de toi ».

Une jeune fille qui aime croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur son cœur ; mais quand il est soulevé par une main amie , alors les pei-

nes secrètes de son amour s'échappent comme par une barrière ouverte ; et les doux épanchemens de la confiance succèdent aux réserves et aux mystères dont elle s'environnoit. Virginie , sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mère , lui raconta quels avoient été ses combats , qui n'avoient eu d'autres témoins que Dieu seul ; qu'elle voyoit le secours de sa providence dans celui d'une mère tendre qui approuvoit son inclination , et qui la dirigeroit par ses conseils ; que maintenant , appuyée de son support , tout l'engageoit à rester auprès d'elle , sans inquiétude pour le présent , et sans crainte pour l'avenir.

Madame de la Tour voyant que sa confiance avoit produit un effet contraire à celui qu'elle en attendoit , lui dit : « Mon enfant , » je ne veux point te contraindre ; délibère » à ton aise , mais cache ton amour à Paul. » Quand le cœur d'une fille est pris , son » amant n'a plus rien à lui demander.

Vers le soir , comme elle étoit seule avec Virginie , il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue C'étoit un ecclésiastique missionnaire de l'île et confesseur de madame de la Tour et de Virginie. Il étoit envoyé par le gouverneur. « Mes enfans , » dit-il en entrant , Dieu soit loué ! Vous » voilà riches. Vous pourrez écouter votre » bon

» bon cœur , faire du bien aux pauvres. Je
» sais ce que vous a dit M. de la Bourdon-
» nais ; et ce que vous lui avez répondu.
» Bonne maman , votre santé vous oblige de
» rester ici ; mais vous , jeune demoiselle ,
» vous n'avez point d'excuse. Il faut obéir à
» la Providence ; à nos vieux parens , même
» injustes C'est un sacrifice , mais c'est l'or-
» dre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous ,
» il faut , à son exemple , se dévouer pour le
» bien de sa famille. Votre voyage en France
» aura une fin heureuse Ne voulez-vous pas
» bien y aller , ma chère demoiselle ».

Virginie les yeux baissés , lui répondit en
tremblant : « Si c'est l'ordre de Dieu , je ne
» m'oppose a rien. Que la volonté de Dieu
» soit faite , dit-elle en pleurant ».

Le missionnaire sortit , et fut rendre
compte au gouverneur du succès de sa com-
mission. Cependant madame de la Tour
m'envoya prier par Domingue de passer
chez elle , pour me consulter sur le départ
de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis
qu'on la laissât partir. Je tiens pour princi-
pes certains du bonheur , qu'il faut préférer
les avantages de la nature à tous ceux de la
fortune , et que nous ne devons point aller
chercher hors de nous ce que nous pouvons
trouver chez nous. J'étends ces maximes à
tout , sans exception. Mais que pouvoient

mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune , et mes raisons naturelles contre les préjugés du monde et une autorité sacrée pour madame de la Tour ? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance , et elle ne délibéra plus , depuis la décision de son confesseur. Marguerite même , qui , malgré les avantages qu'elle espéroit pour son fils de la fortune de Virginie , s'étoit opposée fortement à son départ , ne fit plus d'objections. Pour Paul , qui ignoroit le parti auquel on se détermineroit , étonné des conversations secrètes de madame de la Tour et de sa fille , il s'abandonnoit à une tristesse sombre. « On » trâme quelque chose contre moi , dit-il , » puisqu'on se cache de moi ».

Cependant , le bruit s'étant répandu dans l'île , que la fortune avoit visité ces rochers , on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent au milieu de ces pauvres cabanes , les plus riches étoffes de l'Inde ; de superbes basins de Goudelour , des mouchoirs de Palicate et de Mazulipatan , des mousselines de Dacca , unies , rayées , brodées , transparentes comme le jour , des bastas de Surate d'un si beau blanc , des chittes de toutes couleurs et des plus rares , à fond sablé et à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la

Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir; des taffetas rose, des satins à pleine main, des pékins moëeux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de la Tour voulut que sa fille achetât tout ce qu'il lui feroit plaisir; elle veilla seulement sur le prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mère, à Marguerite et à son fils. « Ceci, disoit-elle, » étoit bon pour des meubles, cela pour l'usage de Marie et de Domingue ». Enfin le sac de piastres étoit employé, qu'elle n'avoit pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présens qu'elle avoit distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune, qui lui présageoient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi, Il me dit d'un air accablé : « Ma sœur s'en va; elle fait déjà les apprêts » de son voyage. Passez chez nous, je vous prie. Employez votre crédit sur l'esprit de sa mère et de la mienne, pour la retenir ». Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seroient sans effet.

Si Virginie m'avoit paru charmante en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore toute autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle étoit vêtue de mousseline blanche doublée de taffetas rose. Sa taille légère et élevée se dessinait parfaitement sous son corset, et ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnoient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étoient remplis de mélancolie; et son cœur agité par une passion combattue, donnoit à son teint une couleur animée, et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle sembloit porter malgré elle, rendoit sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvoit la voir ni l'entendre, sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier : « Pourquoi, mon fils, te nourrir de » fausses espérances, qui rendent les priva- » tions encore plus amères ? Il est temps » que je te découvre le secret de ta vie et de » la mienne. Mademoiselle de la Tour ap- » partient, par sa mère, à une parente riche » et de grande condition : Pour toi, tu n'es » que le fils d'une pauvre paysanne, et, » qui pis est, tu es bâtard ».

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul ; il ne l'avoit jamais oui prononcer : il en demanda la signification à sa mère, qui lui répondit : « Tu n'as point eu de père légitime. Lorsque j'étois fille , l'amour me fit commettre une foiblesse dont tu as été le fruit. Ma faute t'a privé de ta famille paternelle , et mon repentir , de la famille maternelle. Infortuné , tu n'as d'autres parens que moi seule dans le monde ! » et elle se mit à répandre des larmes Paul la serrant dans ses bras , lui dit : Oh , ma mère ! puisque je n'ai d'autres parens que vous dans le monde , je vous en aimerai d'avantage. Mais quel secret venez-vous de me révéler ! Je vois maintenant la raison qui éloigne de moi mademoiselle de la Tour depuis deux mois , et qui la décide aujourd'hui à partir. Ah ! sans doute , elle me méprise ! »

Cependant . l'heure de souper étant venue , on se mit à table , où chacun des convives , agité de passions différentes , mangea peu et ne parla point. Virginie en sortit la première , et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après , et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il fesoit une de ces nuits délicieuses , si communes entre les tropiques ; et dont le

plus habile pinceau ne rendroit pas la beauté. La lune paroissoit au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipoient par degrés. Sa lumière se répandoit insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brilloient d'un vert argenté. Les vents retenoient leurs haleines. On entendoit dans les bois, au fond des valées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux, qui se caressoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit, et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe; les étoiles étinceloient au ciel, et se réfléchissoient au sein de la mer, qui répétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards distraits, son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle apperçut à l'entrée du port une lumière et une ombre : c'étoit le fanal et le corps du vaisseau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, et détourna la tête, pour que Paul ne la vit pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite et moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bananiers; et dans le silence de la nuit,

nous entendîmes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit : « Mademoiselle, vous partez, » dit-on, dans trois jours. Vous ne craignez pas de vous exposer aux dangers de la mer... de la mer dont vous êtes si effrayée ! — Il faut, répondit Virginie, que j'obéisse à mes parens, à mon devoir. — Vous nous quittez, reprit Paul, pour une parente éloignée, que vous n'avez jamais vue ! — Hélas, dit Virginie, je voulois rester ici toute ma vie ; ma mère ne l'a pas voulu. Mon confesseur m'a dit que la volonté de Dieu étoit que je partisse, que la vie étoit une épreuve : ... Oh ! c'est une épreuve bien dure ».

« Quoi, répartit Paul, tant de raisons vous ont décidée, et aucune ne vous a retenue ! Ah ! il en est encore que vous ne me dites pas. La richesse a de grands attraits. Vous trouverez bientôt dans un nouveau monde, à qui donner le nom de frère que vous ne me donnez plus. Vous le choisirez, ce frère, parmi des gens dignes de vous par une naissance et une fortune que je ne peux vous offrir : mais pour être plus heureuse, où voulez-vous aller ? Dans quelle terre aborderez-vous, qui vous soit plus chère que celle où vous êtes née ? Où formerez-vous une

» société plus aimable que celle qui vous
» aime? Comment vivrez - vous sans les ca-
» resses de votre mère, auxquelles vous êtes
» si accoutumée? Que deviendra-t-elle elle-
» même, déjà sur l'âge, lorsqu'elle ne vous
» verra plus à ses côtés, à la table, dans la
» maison, à la promenade où elle s'appuyoit
» sur vous? Que deviendra la mienne,
» qui vous chérit autant qu'elle? Que leur
» dirai-je à l'une et à l'autre, quand je les
» verrai pleurer de votre absence? Cruelle!
» je ne vous parle point de moi, mais que
» deviendrai-je moi-même, quand le matin
» je ne vous verrai plus avec nous, et que
» la nuit viendra sans nous réunir; quand
» j'appercevrai ces deux palmiers plantés à
» notre naissance; et si long-temps témoins
» de notre amitié mutuelle? Ah! puisqu'un
» nouveau sort te touche, que tu cherches
» d'autres pays que ton pays natal, d'autres
» biens que ceux de mes travaux, laisse-moi
» t'accompagner sur le vaisseau où tu parts.
» Je te rassurerai dans les tempêtes qui te
» donnent tant d'effroi sur la terre. Je
» reposerai ta tête sur mon sein; je ré-
» chaufferai ton cœur contre mon cœur, et
» en France, où tu vas chercher de la for-
» tune et de la grandeur, je te servirai comme
» ton esclave. Heureux de ton seul bonheur,
» dans ces hôtels où je te verrai servie et

» adorée , je serai encore assez riche et assez
» noble , pour te faire le plus grand des
» sacrifices , en mourant à tes pieds ».

Les sanglots étouffèrent sa voix , et nous entendîmes aussitôt celle de Virginie , qui lui disoit ces mots entrecoupés de soupirs...

C'est pour toi que je parts.... pour toi que
» j'ai vu chaque jour courbé par le travail
» pour nourrir deux familles infirmes. Si je
» me suis prêtée à l'occasion de devenir
» riche , c'est pour te rendre mille fois le
» bien que tu nous as fait. Est-il une for-
» tune digne de ton amitié ? Que me dis-tu
» de ta naissance ? Ah ! S'il m'étoit encore
» possible de me donner un frère , en choi-
» sirois-je un autre que toi ? O Paul !
» O Paul ! tu m'es beaucoup plus cher qu'un
» frère ! Combien m'en a-t-il coûté pour te
» repousser loin de moi ? Je voulois que tu
» m'aidasses à me séparer de moi - même ,
» jusqu'à ce que le ciel pût bénir notre
» union. Maintenant , je reste , je parts , je
» vis , je meurs : fais de moi ce que tu veux.
» Fille sans vertu ! J'ai pu résister à tes ca-
» resses , et je ne peux soutenir ta douleur ».

A ces mots , Paul la saisit dans ses bras , et la tenant étroitement serrée , il s'écria d'une voix terrible : « Je parts avec elle ;
» rien ne pourra m'en détacher. » Nous courûmes tous à lui. Madame de la Tour lui

dit : « Mon fils , si vous nous quittez , qu'alongs - nous devenir ! »

Il répéta en tremblant ces mots : « Mon
» fils , mon fils Vous ma mère , lui
» dit-il , vous qui séparez le frère d'avec la
» sœur ! Tous deux nous avons sucé votre
» lait , tous deux , élevés sur vos genoux ,
» nous avons appris de vous à nous aimer ;
» tous deux , nous nous le sommes dit mille
» fois . Et maintenant vous l'éloignez de
» moi ! Vous l'envoyez en Europe , dans ce
» pays barbare qui vous a refusé un asyle ,
» et chez des parens cruels qui vous ont
» vous-même abandonnée . Vous me direz :
» vous n'avez plus de droit sur elle , elle
» n'est pas votre sœur . Elle est tout pour
» moi , ma richesse , ma famille , ma nais-
» sance , tout mon bien . Je n'en connais
» plus d'autre . Nous n'avons eu qu'un toit ,
» qu'un berceau ; nous n'aurons qu'un tom-
» beau . Si elle part , il faut que je la suive .
» Le gouverneur m'en empêchera ? M'em-
» pêchera-t-il de me jeter à la mer ? Je la
» suivrai à la nage . La mer ne sauroit m'être
» plus funeste que la terre . Ne pouvant vivre
» ici près d'elle , au moins je mourrai sous
» ses yeux , loin de vous . Mère barbare ,
» femme sans pitié ! puisse cet océan où
» vous l'exposez , ne jamais vous la rendre !
» puissent ses flots vous rapporter mon corps

» et le roulant avec le sein parmi les cailloux
» de ces rivages , vous donner , par la perte
» de vos deux enfans , un sujet éternel de
» douleur ».

A ces mots , je le saisis dans mes bras , car le désespoir lui ôtoit la raison. Ses yeux étinceloient ; la sueur couloit à grosses gouttes sur son visage en feu ; ses genoux trembloient , et je sentois dans sa poitrine brûlante , son cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée lui dit : O mon ami !
» j'atteste les plaisirs de notre premier âge ,
» tes maux , les miens , et tout ce qui doit lier
» à jamais deux infortunés , si je reste , de
» ne vivre que pour toi ; si je parts , de reve-
» nir un jour pour être à toi. Je vous prends
» à témoins , vous tous qui avez élevé mon
» enfance , qui disposez de ma vie et qui
» voyez mes larmes. Je le jure par ce ciel qui
« m'entend , par cette mer que je dois tra-
» verser , par l'air que je respire , et que je
» n'ai jamais souillé du mensonge ».

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Appennins , ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme , à la voix de l'objet aimé. Sa tête altière étoit baissée , et un torrent de pleurs couloit de ses yeux. Sa mère , mêlant ses larmes aux siennes , le tenoit embrassé sans

pouvoir parler. Madame de la Tour , hors d'elle , me dit : « Je n'y puis tenir ; mon ame » est déchirée. Ce malheureux voyage n'aura » pas lieu. Mon voisin , tâchez d'emmener » mon fils. Il y a huit jours que personne » ici n'a dormi ».

Je dis à Paul : « Mon ami , votre sœur » restera. Demain nous en parlerons au gou- » verneur ; laissez reposer votre famille , et » venez passer cette nuit chez moi. Il est » tard , il est minuit ; la croix du sud est » droite sur l'horizon ».

Il se laissa emmener sans rien dire , et après une nuit fort agitée , il se leva au point du jour , et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus long-temps le récit de cette histoire ? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connoître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons , notre révolution rapide n'est que d'un jour , et une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière , que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

» Mon père , lui dis-je , je vous en con- » jure , achevez , de me raconter ce que vous » avez commencé d'une manière si tou- » chante. Les images du bonheur nous plai- » sent , mais celles du malheur nous instrui- » sent. Que devint , je vous prie , l'infortuné » Paul ? ».

Le

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardoit vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu'il l'aperçut : « Où est Virginie ? » Marie tourna la tête vers son jeune maître, et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, et courut au port. Il y apprit que Virginie s'étoit embarquée au point du jour, que son vaisseau avoit mis à la voile aussitôt, et qu'on ne les voyoit plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paroisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en divisent la hauteur, sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si escarpée, qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui, y entretiennent plusieurs ruisseaux qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne, que, de cette hauteur, on n'entend point le

bruit de leur chute. De ce lieu, on voit une grande partie de l'île avec ses mornes surmontés de leurs pitons, entre autres Piterboth et les Trois-Mamelles avec leurs vallons remplis de forêts ; puis la pleine mer, et l'île Bourbon qui est à quarante lieues de là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul apperçut le vaisseau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu de l'océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer : il étoit déjà disparu, qu'il croyoit le voir encore ; et quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les yeux fixés vers la terre. Je marchois après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre, et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation, et son premier mouvement, en revoyant madame de la Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avoit trompé. Madame de la Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vais-

seau étant au moment d'appareiller , le gouverneur , suivi d'une partie de son état major et du missionnaire , étoit venu chercher Virginie en palanquin ; et que , malgré ses propres raisons , ses larmes et celles de Marguerite , tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous , ils avoient emmené sa fille à demi-mourante. « Au moins , répondit » Paul , si je lui avois fait mes adieux , je serois tranquille à présent. Je lui aurois dit : » Virginie , si , pendant le tems que nous » avons vécu ensemble , il m'est échappé » quelque parole qui vous ait offensée , avant » de me quitter pour jamais , dites-moi que » vous me la pardonnez. Je lui aurois dit : » Puisque je ne suis plus destiné à vous revoir , adieu , ma chere Virginie ! adieu ! » Vivez loin de moi contente et heureuse ! » Et comme il vit que sa mère et madame de la Tour pleuroient : « Cherchez maintenant » leur dit-il , quelque autre que moi qui essuie vos larmes ! » puis il s'éloigna d'elles en gémissant , et se mit à errer ça et là dans l'habitation. Il en parcouroit tous les endroits qui avoient été les plus chers à Virginie. Il disoit à ses chèvres et à leurs petits chevreaux qui le suivoient en bêlant : « Que » me demandez-vous ? vous ne reverrez plus » avec moi celle qui vous donnoit à manger » dans sa main. » Il fut au repos de Virginie ,

et à la vue des oiseaux qui voltigeoient autour, il s'écria : « Pauvres oiseaux, vous » n'irez plus au-devant de celle qui étoit » votre bonne nourrice. » En voyant Fidèle qui flairoit ça et là, et marchoit devant lui en quêtant, il soupira et lui dit ; « Oh ! » tu ne la retrouveras plus jamais » Enfin, il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avoit parlé la veille ; et à l'aspect de la mer où il avoit vu disparaître le vaisseau qui l'avoit emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et madame de la Tour le prioient par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin celle-ci parvint à le calmer, en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appeloit son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, et à y prendre quelque peu de nourriture. Il se mit à table avec nous, auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance ; et, comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressoit la parole, et lui présentoit les mets qu'il savoit lui être les plus agréables ; mais dès qu'il s'apercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivans, il recueillit

tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés, une tasse de coco où elle avoit coutume de boire ; et comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisoit et les mettoit dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin voyant que ses regrets augmentoient ceux de sa mère et de madame de la Tour, et que les besoins de la famille demandoient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt ce jeune homme, indifférent comme un créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarqueroit, et dans l'histoire, pour connoître les mœurs de la société où elle alloit vivre. Ainsi il s'étoit perfectionné dans l'agriculture, et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiète, que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts, et c'est de ses pri-

vations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire et sur-tout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère davantage. Il n'y voyoit que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'appercevoit pas les causes; des guerres sans sujet et sans objet; des intrigues obscures, des nations sans caractère, et des princes sans humanité. Il préféreroit à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentimens et des intérêts des hommes, lui offroient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisoit à sa mère et à madame de la Tour les endroits qui l'affectoient davantage: alors ému par de touchans souvenirs, sa voix s'étouffoit, et les larmes couloient de ses yeux. Il lui sembloit trouver dans Virginie la dignité et la sagesse

d'Antiope , avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté , il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode , pleins de mœurs et de maximes licencieuses ; et quand il sut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe , il craignit , non sans quelque apparence de raison , que Virginie ne vint à s'y corrompre et à l'oublier.

En effet , plus d'un an et demi s'étoit écoulé , sans que madame de la Tour eût des nouvelles de sa santé et de sa fille : seulement elle avoit appris , par une voie étrangère que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin , elle reçut par un vaisseau qui alloit aux Indes , un paquet et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille , elle jugea qu'elle étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation et son caractère , que je l'ai retenue presque mot pour mot.

» Très-chère et bien aimée maman.

» Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres de
» mon écriture , et comme je n'en ai pas eu
» de réponse , j'ai lieu de craindre qu'elles
» ne vous soient point parvenues. J'espère
» mieux de celle-ci , par les précautions que
» j'ai prises pour vous donner de mes nou-
» velles , et pour recevoir des vôtres.

“ J’ai versé bien des larmes depuis notre
,, séparation , moi qui n’avois presque ja-
,, mais pleuré que sur les maux d’autrui !
,, Ma grand’tante fut bien surprise à mon ar-
,, rivée , lorsque m’ayant questionnée sur
,, mes talens , je lui dis que je ne savois ni
,, lire ni écrire. Elle me demanda qu’est-ce
,, que j’avois donc appris depuis que j’étois
,, au monde ; et quand je lui eus répondu
,, que c’étoit à avoir soin d’un ménage et à
,, faire votre volonté , elle me dit que j’avois
,, reçu l’éducation d’une servante. Elle
,, me mit, dès le lendemain, en pension
,, dans une grande abbaye auprès de Paris ,
,, où j’ai des maîtres de toute espèce ; ils
,, m’enseignent, entre autres choses, l’his-
,, toire, la géographie, la grammaire, les
,, mathématiques, et à monter à cheval ;
,, mais j’ai de si foibles dispositions pour
,, toutes ces sciences , que je ne profiterai pas
,, beaucoup avec ces messieurs. Je sens que je
,, suis une pauvre créature qui ai peu d’esprit ,
,, comme ils le font entendre. Cependant,
,, les bontés de ma tante ne se refroidissent
,, point. Elle me donne des robes nouvelles
,, à chaque saison. Elle a mis près de moi
,, deux femmes-de-chambre , qui sont aussi
,, bien parées que de grandes dames. Elle
,, m’a fait prendre le titre de comtesse ; mais
,, elle m’a fait quitter mon nom de LA TOUR ,

„ qui m'étoit aussi cher qu'à vous - même ,
„ par tout ce que vous m'avez raconté des
„ peines que mon père avoit souffertes pour
„ vous épouser. Elle a remplacé votre nom
„ de femme par celui de votre famille , qui
„ m'est encore cher cependant , parce qu'il
„ a été votre nom de fille. Me voyant dans
„ une situation aussi brillante , je l'ai sup-
„ pliée de vous envoyer quelques secours.
„ Comment vous rendre sa réponse ? Mais
„ vous m'avez recommandée de vous dire
„ toujours la vérité. Elle m'a donc répondu
„ que peu ne vous serviroit à rien , et que ,
„ dans la vie simple que vous menez , beau-
„ coup vous embarrasseroit. J'ai cherché à
„ vous donner de mes nouvelles par une
„ main étrangère , au défaut de la mienne.
„ Mais n'ayant à mon arrivée ici , personne
„ en qui je pusse prendre confiance , je me
„ suis appliquée nuit et jour à apprendre à
„ lire et à écrire ; Dieu m'a fait la grace d'en
„ venir à bout en peu de temps. J'ai chargé
„ de l'envoi de mes premières lettres les
„ dames qui sont autour de moi ; j'ai lieu
„ de croire qu'elles les ont remises à ma
„ grand'tante. Cette fois j'ai eu recours à une
„ pensionnaire de mes amies : c'est sous son
„ adresse ci-jointe que je vous prie de me
„ faire passer vos réponses. Ma grand'tante
„ m'a interdit toute correspondance au-de-

» hors qui pourroit , selon elle , mettre obs-
» tacle aux grandes vues qu'elle a sur moi.
» Il n'y a qu'elle qui puisse me voir à la
» grille , ainsi qu'un vieux seigneur de ses
» amis , qui a , dit-elle , beaucoup de goût
» pour ma personne. Pour dire la vérité , je
» n'en ai point du tout pour lui , quand
» même j'en pourrais prendre pour quel-
» qu'un.

» Je vis au milieu de l'éclat de la for-
» tune , et je ne peux disposer d'un sou. On
» dit que si j'avais de l'argent , cela tireroit
» à conséquence. Mes robes même appar-
» tiennent à mes femmes de chambre qui
» se les disputent avant que je les aie quit-
» tées. Au sein des richesses , je suis bien
» plus pauvre que je ne l'étois auprès de vous ;
» car je n'ai rien à donner. Lorsque j'ai vu
» que les grands talens que l'on m'enseignoit
» ne me procuroient pas la facilité de faire
» le plus petit bien , j'ai eu recours à mon
» aiguille , dont heureusement vous m'avez
» appris à faire usage. Je vous envoie donc
» plusieurs paires de bas de ma façon , pour
» vous , maman Marguerite , un bonnet pour
» Domingue , et un de mes mouchoirs rouges
» pour Marie ; je joins à ce paquet des pepins
» et des noyaux des fruits de mes collations ,
» avec des graines de toutes sortes d'arbres
» que j'ai recueillies à mes heures de récréa-

» tion , dans le parc de l'abbaye. J'y ai
» ajouté aussi des semences de violettes ,
» de marguerites , de bassinets , de coque-
» licots , de bluets , de scabieuses , que j'ai
» ramassées dans les champs. Il y a dans les
» prairies de ce pays de plus belles fleurs
» que dans les nôtres ; mais personne ne s'en
» soucie. Je suis sûre que vous et maman
» Marguerite serez plus contentes de ce sac
» de graines que du sac de piastres qui a été
» la cause de notre séparation et de mes lar-
» mes. Ce sera une grande joie pour moi , si
» vous avez un jour la satisfaction de voir
» des pommiers croître auprès de nos bana-
» niers , et des hêtres mêler leurs feuillages
» à celui de nos cocotiers. Vous vous croirez
» dans la Normandie que vous aimez tant.

» Vous m'avez enjoint de vous mander
» mes joies et mes peines. Je n'ai plus de joies
» loin de vous : pour mes peines , je les adou-
» cis en pensant que je suis dans un poste où
» vous m'avez mise par la volonté de Dieu.
» Mais le plus grand chagrin que j'y éprouve
» est que personne ne me parle ici de vous ,
» et que je n'en puis parler à personne. Mes
» femmes-de-chambre , ou plutôt celles de
» ma grand'tante , car elles sont plus à elle
» qu'à moi , me disent , lorsque je cherche à
» amener la conversation sur des objets qui
» me sont si chers. Mademoiselle , souve-

» nez-vous que vous êtes française , et que
 » vous devez oublier le pays des sauvages.
 » Ah ! je m'oublierois plutôt moi-même que
 » d'oublier le lieu où je suis née , et où vous
 » vivez ! C'est ce pays-ci qui est pour moi un
 » pays de sauvages ; car j'y vis seule , n'ayant
 » personne à qui je puisse faire part de l'a-
 » mour que vous portera jusqu'au tombeau ,
 » Très chère est bien-aimée maman ,
 » Votre obéissante et tendre fille ,
 » VIRGINIE DE LA TOUR ».

» Je recommande à vos bontés Marie et
 » Domingue qui ont pris tant de soin de
 » mon enfance : caressez pour moi Fidèle ,
 » qui m'a retrouvée dans les bois ».

Paul fut bien étonné de ce que Virginie
 ne parloit pas du tout de lui , elle qui n'avoit
 pas oublié dans ses ressouvenirs le chien de la
 maison ; mais il ne savoit pas que , quelque
 longue que soit la lettre d'une femme , elle
 n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à
 la fin.

Dans un post-scriptum , Virginie recom-
 mandoit particulièrement à Paul deux espèces
 de graines ; celles de violettes et de sca-
 bieuses. Elle lui donnoit quelques instruc-
 tions sur les caractères de ces plantes , et sur
 les lieux les plus propres à les semer. « La
 » violettes , lui mandoit-elle , produit une
 » petite fleur d'un violet foncé qui aime à se
 » cacher

» cacher sous les buissons ; mais son char-
» mant parfum l'y fait bientôt découvrir ». Elle lui enjoignoit de la semer sur le bord de la fontaine , au pied de son cocotier.
» La scabieuse , ajoutoit-elle , donne une
» jolie fleur d'un bleu mourant , et à fond
» noir piqueté de blanc. On la croiroit en
» deuil. On l'appelle aussi pour cette raison
» fleur de veuve. Elle se plaît dans les lieux
» après et battus des vents ». Elle le prioit de la semer sur le rocher où elle lui avoit parlé la nuit , la dernière fois et de donner à ce rocher , pour l'amour d'elle , le nom du **ROCHER DES ADIEUX.**

Elle avoit renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu étoit fort simple , mais qui parut sans prix à Paul , lorsqu'il y apperçut un P et un V entrelacés , et formés de cheveux qu'il reconnut à leur beauté pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille ; sa mère lui répondit au nom de la société de rester ou de revenir à son gré , l'assurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son départ , et que pour elle en particulier , elle en étoit inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue , où il l'assuroit qu'il alloit rendre le jardin digne

d'elle, et y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afrique, ainsi qu'elle avoit entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyoit des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre semence de l'île, afin que le desir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la supplioit de se rendre au plutôt aux vœux ardens de leur famille, et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvoit désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et sur-tout celle de voilettes et de scabieuses, dont les fleurs sembloient avoir quelque analogie avec le caractère et la situation de Virginie qui les lui avoit si particulièrement recommandées, mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre qui ne put venir à sa perfection.

Cependant l'envie qui va même au-devant du bonheur des hommes, sur-tout dans les colonies françaises, répandit dans l'île des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avoient apporté la lettre de Virginie, assuroient qu'elle étoit sur le point de se marier : Ils

nommoient le seigneur de la cour qui devoit l'épouser ; quelques-uns même disoient que la chose étoit faite, et qu'ils en avoient été témoins. D'abord Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais comme plusieurs habitans de l'île, par une pitié perfide, s'empressoient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahison traitée de plaisanterie, et comme il savoit que ces livres renfermoient des peintures assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de la Tour ne vint à s'y corrompre, et à oublier ses anciens engagemens. Ses lumières le rendoient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux de l'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace de six mois, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venoit me voir souvent pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Montagne

Longue. C'est là que je passe ma vie seul, sans femme, sans enfans et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes, cherche la solitude. Il est même très-remarquable que sous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernemens, tout produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude et au célibat. Tels ont été les Egyptiens dans leurs décadence, les Grecs du bas empire ; et tels sont de nos jours les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés, divisées par tant de préjugés, l'ame est dans une agitation continuelle ; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguier les uns les autres. Mais dans la solitude, elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent, elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur :

Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'ame. C'est dans la classe des solitaires que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie ; tels sont les brames de l'Inde. Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paroît impossible d'y goûter un plaisir durable, de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul : il est lié avec tout le genre humain par ses besoins ; il doit donc ses travaux aux hommes ; il se doit aussi au reste de la nature. Mais comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux élémens du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces

sens , il s'est réservé pour lui seul , qui est l'auteur de la vie , le cœur qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes , que j'ai voulu servir , et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique , je me suis fixé dans cette île peu habitée , séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre , un petit champ défriché de mes mains , une rivière qui coule devant ma porte suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celles de quelques bons livres , qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables , et par la comparaison que je fais de leur sort au mien , ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher , je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde , mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin , et que je ne suis plus sur le leur , je ne les hais plus ; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné ,

je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût énévré de ses propres misères. Ils m'écoutoient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderois à acquérir de la gloire ou de la fortune; mais voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvoient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur: ils blâmoient ma vie solitaire, ils prétendoient qu'eux seuls étoient utiles aux hommes, et ils s'efforçoient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix; les protections,

la fortune, la réputation, les voluptés et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit, et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivages; et par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde, de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'aperçoive pas de mon hermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, sur-tout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au dehors. La rivière qui coule devant ma porte, passe en ligne droite à travers les bois, ensorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toute sortes de feuillages : il y a des ratamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pommes, bois d'olives et bois de canelle; des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues, et longues de plus de cent pieds, surmontées

à leurs sommets d'un bouquet de palmes , et paroissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages , qui , s'enlaçant d'un arbre à l'autre , forment ici des arcades de fleurs , là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres , et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtemens même , qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt , quelque heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs , vous les diriez à demi-couverts de neige. A la fin de l'été , plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent par un instinct incompréhensible , de régions inconnues , au-delà des vastes mers , récolter les graines des végétaux de cette île , et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le soleil. Telles sont entre autres , diverses espèces de perruches , et les pigeons bleus , appelés ici pigeons hollandois. Les singes , habitans domiciliés de ces forêts , se jouent dans leurs sombres rameaux dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre et leur face toute noire ; quelques-uns s'y suspendent par la queue , et se balancent en l'air ; d'autres sautent de branche en branche , portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces

paisibles enfans de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillemens et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides, leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que des jeux de leurs heureux habitans : à mille pas de là, elle se précipite de différens étages de rocher, et forme par sa chute une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ses eaux tumultueuses ; et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la-fois, et assourdissent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île sur le haut même des montagnes.

A quelques distances de là, est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur et de leur murmure. Nous

allions quelquefois , dans les grandes chaleurs dîner à l'ombre de ce rocher , madame de la Tour , Marguerite , Virginie , Paul et moi. Comme Virginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes , elle ne mangeoit pas un fruit à la campagne , qu'elle n'en mit en terre les noyaux ou les pepins. « Il en viendra , disoit-elle , » des arbres qui donneront leurs fruits à » quelque voyageur , ou au moins à un oi- » seau. » Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher , elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après , il y crût plusieurs papayers , parmi lesquels il y en avoit une femelle , c'est à-dire , qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas si haut que le genou de Virginie à son départ ; mais comme il croît vite , deux ans après il avoit vingt pieds de hauteur , et son tronc étoit entouré , dans sa partie supérieure , de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul s'étant rendu par hasard dans ce lieu , fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par son amie , et en même-temps , il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas appercevoir de la rapidité de notre vie ; ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible ; mais ce sont

ceux que nous revoyons tout-à-coup après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfans, qu'il avoit laissés à la mamelle devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il vouloit l'abattre, parce qu'il lui rendoit trop sensible la longueur du temps qui s'est écoulé depuis le départ de Virginie; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisoit son tronc, et il lui adressoit des paroles pleines d'amour et de regrets. O arbre dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt et de vénération que les arcs de triomphe des Romains! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monumens de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille!

C'étoit donc au pied de ce papayer que j'étois sûr de rencontrer Paul, quand il venoit dans mon quartier. Un jour, je l'y trouvai accablé de mélancolie, et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux

nuyeux par mes longues digressions , pardonnable à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue , afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme , et il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs , par le sens de ses questions et de mes réponses. Il me dit :

„ Je suis bien chagrin. Mademoiselle de
 „ la Tour est partie depuis deux ans et deux
 „ mois ; et depuis huit mois et demi , elle
 „ ne nous a pas donné de ses nouvelles. Elle
 „ est riche , je suis pauvre : elle m'a oublié.
 „ J'ai envie de m'embarquer ; j'irai en
 „ France , je servirai le roi ; j'y ferai for-
 „ tune , et la grand tante de mademoiselle
 „ de la Tour me donnera sa petite nièce en
 „ mariage , quand je serai devenu un grand
 „ seigneur.

LE VIEILLARD.

„ Oh mon ami ! ne m'avez-vous pas dit
 „ que vous n'aviez pas de naissance ?

P A U L.

„ Ma mère me l'a dit , car pour moi , je
 „ ne sais ce que c'est de la naissance. Je
 „ ne me suis jamais apperçu que j'en eusse
 „ moins qu'un autre , ni que les autres en
 „ eussent plus que moi.

LE VIEILLARD. „ Le défaut de naissance
 „ vous ferme en France le chemin aux grands

„ emplois. Il y a plus ; vous ne pouvez même
 „ être admis dans aucun corps distingué.

PAUL. „ Vous m'avez dit plusieurs fois
 „ qu'une des causes de la grandeur de la
 „ France , étoit que le moindre sujet pouvoit
 „ y parvenir à tout , et vous m'avez cité
 „ beaucoup d'hommes célèbres , qui sortis
 „ de petits états , avoient fait honneur à leur
 „ patrie. Vous vouliez donc tromper mon
 „ courage ?

LE VIEILLARD. „ Mon fils , jamais je ne
 „ l'abattraï. Je vous ai dit la vérité sur les
 „ temps passés ; mais les choses sont bien
 „ changées à présent : tout est devenu vénal
 „ en France ; tout y est aujourd'hui le pa-
 „ trimoine d'un petit nombre de familles ,
 „ ou le partage des corps. Le roi est un
 „ soleil que les grands et les corps envi-
 „ ronnent comme des nuages ; il est presque
 „ impossible qu'un de ses rayons tombe sur
 „ vous. Autrefois , dans une administration
 „ moins compliquée , on a vu ces phéno-
 „ mènes. Alors , les talens et le mérite se
 „ sont développés de toutes parts , comme
 „ des terres nouvelles , qui , venant à être
 „ défrichées , produisent avec tout leur suc.
 „ Mais les grands rois , qui savent connoître
 „ les hommes et les choisir , sont rares. Le
 „ vulgaire des rois ne se laisse aller qu'aux
 „ impulsions des grands et des corps qui les
 „ environnent.

PAUL. „ Mais je trouverai peut-être un
„ de ces grands qui me protégera.

LE VIEILLARD. „ Pour être protégé des
„ grands , il faut servir leur ambition ou
„ leurs plaisirs. Vous n'y réussirez jamais ,
„ car vous êtes sans naissance , et vous avez
„ de la probité.

PAUL. „ Mais je ferai des actions si cou-
„ rageuses , je serai si fidèle à ma parole , si
„ exact dans mes devoirs , si zélé et si cons-
„ tant dans mon amitié , que je mériterai
„ d'être adopté par quelqu'un d'eux , comme
„ j'ai vu que cela se pratiquoit dans les his-
„ toires anciennes que vous m'avez fait lire.

LE VIEILLARD. „ Oh mon ami ! chez les
„ grecs et chez les romains , même dans leur
„ décadence , les grands avoient du respect
„ pour la vertu ; mais nous avons eu une
„ foule d'hommes célèbres en tout genre ,
„ sortis des classes du peuple , et je n'en
„ sache pas un seul qui ait été adopté par
„ une grande maison. La vertu , sans nos
„ rois , seroit condamnée en France à être
„ éternellement plébéienne. Comme je vous
„ l'ai dit , ils la mettent quelquefois en hon-
„ neur , lorsqu'ils l'aperçoivent , mais au-
„ jourd'hui les distinctions qui lui étoient
„ réservées , ne s'accordent plus que pour
„ de l'argent.

PAUL. „ Au défaut d'un grand , je cher-

„ cherai à plaire à un corps. J'épouserai en-
„ tièrement son esprit et ses opinions , je
„ m'en ferai aimer

LE VIEILLARD. „ Vous ferez donc comme
„ les autres hommes , vous renoncerez à votre
„ conscience pour parvenir à la fortune?

PAUL. „ Oh non ! je ne chercherai jamais
„ que la vérité.

LE VIEILLARD. „ Au lieu de vous faire
„ aimer vous pourriez bien vous faire haïr.
„ D'ailleurs , les corps s'intéressent fort peu
„ à la découverte de la vérité. Toute opinion
„ est indifférente aux ambitieux , pourvu
„ qu'ils gouvernent.

PAUL. „ Que je suis infortuné ! tout me
„ repousse. Je suis condamné à passer ma
„ vie dans un travail obscur , loin de Vir-
„ ginie ! Et il soupira profondément.

LE VIEILLARD. „ Que Dieu soit votre
„ unique patron ; et le genre humain votre
„ corps ! Soyez constamment attaché à l'un
„ et à l'autre. Les familles , les corps , les
„ peuples , les rois , ont leurs préjugés et
„ leurs passions ; il faut souvent les servir
„ par des vices. Dieu et le genre humain ne
„ nous demandent que des vertus.

„ Mais pourquoi voulez-vous être distingué
„ du reste des hommes ? c'est un sentiment
„ qui n'est pas naturel , puisque si chacun
„ l'avoit , chacun seroit en état de guerre



Desespoir de Paul en apprenant
le depart de Virginie

„ avec son voisin. Contentez-vous de remplir
 „ votre devoir dans l'état où la providence
 „ vous a mis, bénissez votre sort, qui vous
 „ permet d'avoir une conscience à vous, et
 „ qui ne vous oblige pas, comme les grands,
 „ de mettre votre bonheur dans l'opinion
 „ des petits, et, comme les petits, de ramper
 „ sous les grands pour avoir de quoi vivre.
 „ Vous êtes dans un pays et dans une con-
 „ dition où, pour subsister, vous n'avez be-
 „ soin ni de tromper, ni de flatter, ni de
 „ vous avilir, comme font la plupart de ceux
 „ qui cherchent la fortune en Europe, où
 „ votre état ne vous interdit aucune vertu,
 „ où vous pouvez être impunément bon,
 „ vrai, sincère, instruit, patient, tempérant,
 „ chaste, indulgent, pieux, sans qu'aucun
 „ ridicule vienne flétrir votre sagesse, qui
 „ n'est encore qu'en fleur. Le ciel vous a
 „ donné de la liberté, de la santé, une
 „ bonne conscience, et des amis; les rois,
 „ dont vous ambitionnez la faveur, ne sont
 „ pas si heureux.

PAUL. » Ah ! il me manque Virginie !
 „ Sans elle, je n'ai rien ; avec elle, j'aurois
 „ tout. Elle seule est ma naissance, ma gloire
 „ et ma fortune. Mais puisque enfin sa pa-
 „ rente veut lui donner pour mari un homme
 „ d'un grand nom, avec l'étude et des livres,
 „ on devient savant et célèbre ; je m'en vais

„ étudier. J'acquerrai de la science ; je ser-
 „ virai utilement ma patrie par mes lu-
 „ mières , sans nuire à personne , et sans
 „ en dépendre , je deviendrai fameux , et ma
 „ gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD. » Mon fils , les talens sont
 „ encore plus rares que la naissance et que
 „ les richesses ; et sans doute ils sont de plus
 „ grands biens , puisque rien ne peut les
 „ ôter , et que par-tout ils nous concilient
 „ l'estime publique ; mais ils coûtent cher.
 „ On ne les acquiert que par des privations
 „ en tout genre , par une sensibilité exquise ,
 „ qui nous rend malheureux au dedans et
 „ au dehors , par les persécutions de nos con-
 „ temporains. L'homme de robe n'envie
 „ point , en France , la gloire du militaire ,
 „ ni le militaire celle de l'homme de mer ;
 „ mais tout le monde y traversera votre che-
 „ min , parce que tout le monde s'y pique
 „ d'avoir de l'esprit. Vous servirez les hom-
 „ mes , dites-vous , mais celui qui fait pro-
 „ duire à un terrain une gerbe de blé de
 „ plus , leur rend un plus grand service , que
 „ celui qui leur donne un livre.

PAUL » Oh ! celle qui a planté ce pa-
 „ payer , a fait aux habitans de ces forêts un
 „ présent plus utile et plus doux , que si elle
 „ leur avoit donné une bibliothèque. » Et
 en même temps il saisit cet arbre dans ses
 bras , et le baisa avec transport.

LE VIEILLARD. » Le meilleur des livres
» qui ne prêche que l'égalité, l'amitié, l'hu-
» manité et la concorde : l'évangile , a servi
» pendant des siècles de prétexte aux fureurs
» des Européens. Combien de tyrannie pu-
» bliques. et particulières s'exercent encore
» en son nom sur la terre. Après cela, qui
» se flattera d'être utile aux hommes par
» un livre ? Rappelez-vous quel a été le sort
» de la plupart des philosophes qui leur ont
» prêché la sagesse. Homère, qui l'a revê-
» tue des vers si beaux, demandoit l'aumône
» pendant sa vie. Socrate, qui en donna aux
» Athéniens de si aimables leçons, par ses
» discours, et pas ses mœurs, fut empoisonné
» juridiquement par eux. Son sublime dis-
» ciple Platon, fut livré à l'esclavage par l'or-
» dre du prince même qui le protégeoit ; et
» avant eux, Pythagore, qui étendoit l'hu-
» manité jusqu'aux animaux, fût brûlé vif
» par les Crotoniates. Que dis-je ? la plupart
» même de ces noms illustres sont venus à
» nous défigurés par quelques traits de satire
» qui les caractérisent, l'ingratitude humaine
» se plaisant à les reconnoître là ; et si, dans
» la foule la gloire de quelques-uns est venue
» nette et pure jusqu'à nous, c'est que ceux
» qui les ont portés ont vécu loin de la société
» de leurs contemporains : semblables à ces
» statues qu'on tire entières des champs de

„ la Grèce et de l'Italie, et qui, pour avoir
„ été ensevelies dans le sein de la terre, ont
„ échappé à la fureur des barbares.

„ Vous voyez donc que, pour acquérir la
„ gloire orageuse des lettres, il faut bien de
„ la vertu, et être prêt à sacrifier sa propre
„ vie. D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire
„ intéresse en France les gens riches? Ils se
„ soucient bien des gens de lettres, auxquels
„ la science ne rapporte ni dignité dans la
„ patrie, ni gouvernement, ni entrée à la
„ cour. On persécute peu dans ce siècle in-
„ différent à tout; hors à la fortune et aux
„ voluptés; mais les lumières et la vertu n'y
„ mènent à rien de distingué, parce que
„ tout est, dans l'état, le prix de l'argent.
„ Autrefois, elles trouvoient des récom-
„ penses assurées dans les différentes places
„ de l'église, de la magistrature et de l'ad-
„ ministration; aujourd'hui, elles ne servent
„ qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu
„ prisé des gens du monde est toujours digne
„ de son origine céleste. C'est à ces mêmes
„ livres qu'il est réservé particulièrement de
„ donner de l'éclat à la vertu obscure, de
„ consoler les malheureux, d'éclairer les
„ nations, et de dire la vérité même aux
„ rois. C'est, sans contredit, la fonction la
„ plus auguste dont le ciel puisse honorer
„ un mortel sur la terre. Quel est l'homme

„ qui ne se console de l'injustice ou du mé-
„ pris de ceux qui disposent de la fortune ,
„ lorsqu'il pense que son ouvrage ira de siè-
„ cle en siècle et de nations en nations ser-
„ vir de barrière à l'erreur et aux tyrans ; et
„ que , du sein de l'obscurité où il a vécu , il
„ jaillira une gloire qui effacera celle de la
„ plupart des rois , dont les monumens pé-
„ rissent dans l'oubli , malgré les flatteurs
„ qui les élèvent et qui les vantent ?

PAUL. „ Ah ! je ne voudrois cette gloire que
„ pour la répandre sur Virginie , et la ren-
„ dre chère à l'univers. Mais vous qui avez
„ tant de connoissances , dites-moi si nous
„ nous marierons ? Je voudrois être savant ,
„ au moins pour connoître l'avenir.

LE VIEILLARD „ Qui voudroit vivre , mon
„ fils , s'il connoissoit l'avenir ? Un seul
„ malheur prévu nous donne tant de vaines
„ inquiétudes ! la vue d'un malheur certain
„ empoisonneroit tous les jours qui le pré-
„ céderoient. Il ne faut pas même trop appro-
„ fondir ce qui nous environne ; et le ciel ,
„ qui nous donna la réflexion pour prévoir
„ nos besoins , nous a donné les besoins
„ pour mettre des bornes à notre réflexion.

PAUL. „ Avec de l'argent dites-vous , on
„ acquiert en Europe des dignités et des
„ honneurs. J'irai m'enrichir au Bengale
„ pour aller épouser Virginie à Paris. Je
„ vais m'embarquer.

LE VIEILLARD. ,, Quoi ! vous quitteriez sa
,, mère et la vôtre ?

PAUL. ,, Vous m'avez vous-même donné le
,, conseil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD. ,, Virginie étoit alors ici.
,, Mais vous êtes maintenant l'unique soutien
,, de votre mère et de la sienne.

PAUL. ,, Virginie leur fera du bien par sa
,, riche parente.

LE VIEILLARD. ,, Les riches n'en font
,, guère à ceux qui leur font honneur dans
,, le monde, Ils ont des parens bien plus à
,, plaindre que madame de la Tour, qui,
,, faute d'être secourus par eux, sacrifient
,, leur liberté pour avoir du pain, et pas-
,, sent leur vie renfermés dans des couvens.

PAUL. ,, Quel pays que l'Europe ! Oh ! il
,, faut que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle
,, besoin d'avoir une parente riche ? Elle
,, étoit si contente sous ces cabanes, si jolie
,, et si bien parée avec un mouchoir rouge
,, ou de fleurs autour de sa tête ! Reviens,
,, Virginie ! quitte tes hôtels et tes gran-
,, deurs. Reviens dans ces rochers, à l'om-
,, bre de ces bois et de nos cocotiers. Hélas !
,, tu es peut-être maintenant malheureuse...
,, Et il se mettoit à pleurer. Mon père, ne
,, me cachez rien : si vous ne pouvez me dire
,, si j'épouserai Virginie, au moins appre-
,, nez-moi si elle m'aime encore, au milieu

„ de ces grands seigneurs qui parlent au roi,
 „ et qui la vont voir.

LE VIEILLARD. » Oh ! mon ami , je suis sûr
 „ qu'elle vous aime , par plusieurs raisons ,
 „ mais sur-tout parce qu'elle a de la vertu. »
 A ces mots il me sauta au cou transporté de
 joie.

PAUL. » Mais , croyez-vous les femmes
 „ d'Europe fausses comme on les représente
 „ dans les comédies et dans les livres que
 „ vous m'avez prêtés ?

LE VIEILLARD. » Les femmes sont fausses
 „ dans les pays où les hommes sont tyrans.
 „ Par tout la violence produit la ruse.

PAUL. » Comment peut-on être tyran des
 „ femmes ?

LE VIEILLARD. » En les mariant sans les
 „ consulter , une jeune fille avec un vieil-
 „ lard , une femme sensible avec un homme
 „ indifférent.

PAUL. » Pourquoi ne pas marier ensemble
 „ ceux qui se conviennent , les jeunes avec
 „ les jeunes , les amans avec les amantes ?

LE VIEILLARD. » C'est que la plupart des
 „ jeunes gens , en France , n'ont pas assez
 „ de fortune pour se marier , et qu'ils n'en
 „ acquièrent qu'en devenant vieux. Jeunes
 „ ils corrompent les femmes de leurs voi-
 „ sins ; vieux , ils ne peuvent fixer l'affec-
 „ tion de leurs épouses. Ils ont trompé étant

„ jeunes ; on les trompent à leur tour étant
 „ vieux. C'est une des réactions de la justice
 „ universelle qui gouverne le monde. Un
 „ excès y balance toujours un autre excès.
 „ Ainsi la plupart des Européens passent
 „ leur vie dans ce double désordre , et ce
 „ désordre augmente dans une société , à me-
 „ sure que les richesses s'y accumulent sur
 „ un moindre nombre de têtes. L'état est
 „ semblable à un jardin , où les petits arbres
 „ ne veulent venir s'il y en a de trop grands
 „ qui les ombragent ; mais il y a cette diffé-
 „ rence , que la beauté d'un jardin peut ré-
 „ sultier d'un petit nombre de grands arbres ,
 „ et que la prospérité d'un état dépend tou-
 „ jours de la multitude et de l'égalité des
 „ sujets , et non pas d'un petit nombre de
 „ riches.

PAUL. » Mais qu'est-il besoin d'être riche
 „ pour se marier ?

LE VIEILLARD. » Afin de passer ses jours
 „ dans l'abondance , sans rien faire.

PAUL. » Et pourquoi ne pas travailler ? je
 „ travaille bien moi.

LE VIEILLARD. „ C'est qu'en Europe le
 „ travail des mains déshonore. On l'appelle
 „ travail mécanique. Celui même de labou-
 „ rer la terre y est le plus méprisé de tous.
 „ Un artisan y est bien plus estimé qu'un
 „ paysan.

PAUL.

PAUL. „ Quoi ! l'art qui nourrit les hommes
„ est méprisé en Europe ! Je ne vous com-
„ prends pas.

LE VIEILLARD. „ Oh ! il n'est pas possible
„ à un homme élevé dans la nature , de com-
„ prendre les dépravations de la société. On
„ se fait une idée précise de l'ordre , mais non
„ pas du désordre. La beauté , la vertu , le
„ bonheur , ont des proportions ; la laideur ,
„ le vice et le malheur n'en ont point.

PAUL. „ Les gens riches sont donc bien
„ heureux ! ils ne trouvent d'obstacles à
„ rien ; ils peuvent combler de plaisirs les
„ objets qu'ils aiment.

LE VIEILLARD. „ Ils sont la plupart usés
„ sur tous les plaisirs , par cela même qu'ils
„ ne leur coûtent aucunes peines. N'avez-
„ vous pas éprouvé que le plaisir du repos
„ s'achète par la fatigue ; celui de manger ,
„ par la faim ; celui de boire , par la soif ?
„ Hé bien , celui d'aimer et d'être aimé , ne
„ s'acquiert que par une multitude de priva-
„ tions et de sacrifices. Les richesses ôtent
„ aux riches tous ces plaisirs-là , en préve-
„ nant leurs besoins. Joignez à l'ennui qui
„ suit leur satiété , l'orgueil qui naît de leur
„ opulence , et que la moindre privation
„ blesse , lors même que les plus grandes
„ jouissances ne les flattent plus. Le parfum
„ de mille roses ne plaît qu'un instant ; mais

„ la douleur que cause une seule de leurs
 „ épines , dure long-tems après sa piqure.
 „ Un mal au milieu des plaisirs est pour les
 „ riches une épine au milieu des fleurs. Pour
 „ les pauvres , au contraire , un plaisir au
 „ milieu des maux est une fleur au milieu des
 „ épines ; ils en goûtent vivement la jouis-
 „ sance. Tout effet augmente par son con-
 „ traste. La nature a tout balancé. Quel état,
 „ à tout prendre , croyez-vous préférable , de
 „ n'avoir presque rien à espérer et tout à
 „ craindre , ou presque rien à craindre ni à es-
 „ pérer ? Le premier état est celui des riches ,
 „ et le second celui des pauvres. Mais ces ex-
 „ trêmes sont également difficiles à supporter
 „ aux hommes , dont le bonheur consiste
 „ dans la médiocrité et la vertu.

PAUL. „ Qu'entendez-vous par la vertu ?

LE VIEILLARD. „ Mon fils ! vous qui sou-
 „ tenez vos parens par vos travaux , vous n'a-
 „ vez pas besoin qu'on vous la définisse. La
 „ vertu est un effort fait sur nous-mêmes
 „ pour le bien d'autrui , dans l'intention de
 „ plaire à Dieu seul.

PAUL. „ Oh que Virginie est vertueuse !
 „ C'est par vertu qu'elle a voulu être riche
 „ afin d'être bienfaisante. C'est par vertu
 „ qu'elle est partie de cette île : la vertu l'y
 „ ramenera. „ L'idée de son retour prochain
 allumant l'imagination de ce jeune homme ,

toutes ses inquiétudes s'évanouissoient. Virginie n'avoit point écrit, parce qu'elle alloit arriver. Il falloit si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent ! Il faisoit l'énumération des vaisseaux qui avoient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'étoit embarquée n'en mettroit pas plus de deux. Les constructeurs étoient aujourd'hui si savans, et les marins si habiles ! il parloit des arrangemens qu'il alloit faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il alloit bâtir, des plaisirs et des surprises qu'il lui ménageroit chaque jour, quand elle seroit sa femme. Sa femme, cette idée le ravissoit. Au moins, mon père, me disoit-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous réjouir. Et il alloit, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il étoit enivré.

En peu de temps, les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'ame dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenoit me voir, accablé de tristesse. Il me disoit : „ Virginie ne m'écrit „ point. Si elle étoit partie d'Europe, elle

„ m'auroit mandé son départ. Ah ! les bruits
 „ qui ont couru d'elle ne sont que trop fondés.
 „ Sa tante l'a mariée à un grand seigneur.
 „ L'amour des richesses l'a perdue comme
 „ tant d'autres. Dans ces livres qui peignent
 „ si bien les femmes, la vertu n'est qu'un su-
 „ jet de roman. Si Virginie avoit eu de la
 „ vertu, elle n'auroit pas quitté sa propre
 „ mère et moi. Pendant que je passe ma vie
 „ à penser à elle, elle m'oublie. Je m'afflige,
 „ et elle se divertit. Ah ! cette pensée me
 „ désespère. Tout travail me déplaît ; toute
 „ société m'ennuie. Plût à Dieu que la
 „ guerre fût déclarée dans l'Inde ! j'irois y
 „ mourir.

„ Mon fils, lui répondis-je, le courage qui
 „ nous jette dans la mort, n'est que le cou-
 „ rage d'un instant. Il est souvent excité par
 „ les vains applaudissemens des hommes. Il
 „ en est un plus rare et plus nécessaire, qui
 „ nous fait supporter chaque jour, sans té-
 „ moin et sans éloge, les traverses de la vie,
 „ c'est la patience. Elle s'appuie, non sur
 „ l'opinion d'autrui ou sur l'impulsion de
 „ nos passions, mais sur la volonté de Dieu.
 „ La patience et le courage de la vertu »

„ Ah ! s'écria-t-il, je n'ai donc point de
 „ vertu ! Tout m'accable et me désespère. —
 „ La vertu, repris-je, toujours égale, cons-
 „ tante, invariable, n'est pas le partage de

» l'homme. Au milieu de tant de passions
» qui nous agitent , notre raison se trouble et
» s'obscurcit ; mais il est des phrases où nous
» pouvons en rallumer le flambeau ; ce sont
» les lettres.

» Les lettres , mon fils , sont un secours du
» ciel. Ce sont des rayons de cette sagesse qui
» gouverne l'univers , que l'homme , inspiré
» par un art céleste , a appris à fixer sur la
» terre. Semblables aux rayons du soleil , elles
» éclairent , elles réjouissent , elles échauf-
» fent ; c'est un feu divin. Comme le feu ,
» elles s'approprient toute la nature à notre
» usage. Par elles , nous réunissons autour
» de nous , les choses , les lieux , les hommes
» et les temps. Ce sont elles qui nous rap-
» pellent aux règles de la vie humaine. Elles
» calment les passions , elles repriment les
» vices , elles excitent les vertus par les exem-
» ples augustes des gens de bien qu'elles
» célèbrent , et dont elles nous présentent
» les images toujours honorées. Ce sont des
» filles du ciel qui descendent sur la terre
» pour charmer les maux du genre humain.
» Les grands écrivains qu'elles inspirent ont
» toujours paru dans les temps les plus diffi-
» ciles à supporter à toute société , les temps
» de barbarie et ceux de dépravation. Mon
» fils , les lettres ont consolé une infinité
» d'hommes plus malheureux que vous. Xé-

» nophon , exilé de sa patrie après y avoir
 » ramené dix mille Grecs ; Scipion l'Afri-
 » cain , lassé des calomnies des Romains ;
 » Luculus de leurs brigues ; Catinat , de
 » l'ingratitude de sa cour. Les Grecs , si in-
 » génieux , avoient réparti à chacune des
 » Muses qui président aux lettres , une par-
 » tie de notre entendement pour le gouver-
 » ner : nous devons donc leur donner nos
 » passions à régir , enfin qu'elles leur imposent
 » un joug et un frein. Elles doivent rem-
 » plir , par rapport aux puissances de notre
 » ame , les mêmes fonctions que les Heures
 » qui attelloient et conduisoient les chevaux
 » du soleil.

» Lisez , donc , mon fils. Les sages qui ont
 » écrit avant nous , sont des voyageurs qui
 » nous ont précédés dans les sentiers de l'in-
 » fortune , qui nous tendent la main et nous
 » invitent à nous joindre à leur compagnie ,
 » lorsque tout nous abandonne. Un bon
 » livre est un bon ami.

» Ah ! s'écrioit Paul , je n'avois pas besoin
 » de savoir lire quand Virginie étoit ici. Elle
 » n'avoit pas plus étudié que moi ; mais quand
 » elle me regardoit en m'appellant son ami ,
 » il m'étoit impossible d'avoir du chagrin ».

» Sans doute , lui disois-je , il n'y a point
 » d'ami aussi agréable qu'une maîtresse qui
 » nous aime. Il y a de plus , dans la femme ,

„ une gaîté légère qui dissipe la tristesse de
 „ l'homme. Ses graces font évanouir les noirs
 „ fantômes de la réflexion. Sur son visage
 „ sont les doux traits et la confiance. Quelle
 „ joie n'est rendue plus vive par sa joie? Quel
 „ front ne se dérïde à son sourire. Quelle
 „ colère résiste à ses larmes? Virginie re-
 „ viendra avec plus de philosophie que vous
 „ n'en avez. Elle sera bien surprise de ne pas
 „ retrouver le jardin tout-à-fait rétabli, elle
 „ qui ne songe qu'à l'embellir, malgré les
 „ persécutions de sa parente, loin de sa
 „ mère et de vous „.

L'idée du retour prochain de Virginie re-
 nouvelloit le courage de Paul, et le ramenoit
 à ses occupations champêtres. Heureux au
 milieu de ses peines, de proposer à son tra-
 vail une fin qui plaisoit à sa passion!

Un matin, au point du jour (c'étoit le 24
 décembre 1744) Paul, en se levant, apper-
 çut un pavillon blanc arboré sur la montagne
 de la Découverte. Ce pavillon étoit le signa-
 lement d'un vaisseau qu'on voyoit en mer.
 Paul courut à la ville pour savoir s'il n'ap-
 portoit pas des nouvelles de Virginie. Il y
 resta jusqu'au retour du pilote du port, qui
 s'étoit embarqué pour aller le reconnoître,
 suivant l'usage. Cet homme ne revint que le
 soir. Il rapporta au gouverneur que le vais-
 seau signalé étoit le Saint-Géran, du port de
 700 tonneaux, commandé par un capitaine

appelé M. Aubin ; qu'il étoit à quatre lieues au large , et qu'il ne mouilleroit au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi , si le vent étoit favorable. Il n'en faisoit point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportoit de France. Il y en avoit une pour madame de la Tour , de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt , la baisa avec transport , la mit dans son sein et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille , qui attendoit son retour sur le rocher des Adieux ; il éleva la lettre en l'air sans pouvoir parler ; et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de la Tour , pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à sa mère qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante , qu'elle l'avoit voulu marier malgré elle , ensuite déshéritée , et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettoit d'arriver à l'île de France que dans la saison des ouragans , qu'elle avoit essayé en vain de la fléchir , en lui représentant ce qu'elle devoit à sa mère et aux habitudes du premier âge , qu'elle en avoit été traitée de fille insensée , dont la tête étoit gâtée par les romans ; qu'elle n'étoit maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille , et qu'elle eût satisfait cet ardent desir dès le jour même,

si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote ; mais qu'il s'étoit opposé à son départ , à cause de l'éloignement de la terre , et d'une grosse mer qui régnoit au large , malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue , que toute la famille transportée de joie , s'écria : « Virginie est arrivée ! Maîtresse et serviteurs tous s'embrassèrent. Madame de la Tour dit à Paul. « Mon fils , allez prévenir nos voisins » de l'arrivée de Virginie. » Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde , et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvoit être dix heures du soir. Je venois d'éteindre ma lampe et de me coucher , lorsque j'aperçus à travers les palissades de ma cabane , une lumière dans les bois. Bientôt après , j'entendis la voix de Paul qui m'appeloit. Je me lève ; et à peine j'étois habillé , que Paul , hors de lui et tout ésoufflé , me saute au cou en me disant : « Allons , allons , Virginie est arrivée. Allons au port , » le vaisseau y mouillera au point du jour. »

Sur-le-champ nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la Montagne-Longue , et que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplermouses au port , j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'étoit un noir qui s'avançoit à grands

pas. Dès qu'ils nous eut atteints , je lui demandai d'où il venoit et où il alloit en si grande hâte. Il me répondit : » Je viens du » quartier de l'île appelé la Poudre-d'Or : on » m'envoie au port , avertir le gouverneur » qu'un vaisseau de France est mouillé sous » l'île d'ambre. Il tire du canon pour de- » mander du secours , car la mer est bien » mauvaise ». Cet homme ayant ainsi parlé , continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : « Allons vers le quar- » tier de la Poudre-d'Or , au-devant de Vir- » ginie ; il n'y a que trois lieues d'ici ». Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée ; on voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obscurité affreuse. On distinguoit , à la lueur fréquente des éclairs , de longues files de nuages épais , sombres , peu élevés , qui s'entassoient vers le milieu de l'île , et venoient de la mer avec une grande vitesse , quoiqu'on ne sentit pas le moindre vent à terre. Chemin faisant , nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais ayant prêté l'oreille attentivement , nous reconnûmes que c'étoient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains , joints à l'aspect d'un ciel orageux , me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'ils ne fussent les

signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout, et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avoit précédé.

Nous nous hâtions d'avancer, sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'Or. Les flots s'y brisoient avec un bruit épouvantable; ils en couvroient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes à ces lueurs phosphoriques les pirogues des pêcheurs qu'on avoit tirées bien avant sur la sable.

A quelque distance de là, nous vîmes à l'entrée du bois un feu autour duquel plusieurs habitans s'étoient rassemblés. Nous fîmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitans nous raconta que dans l'après-midi il avoit vu un vaisseau en pleine mer porté sur l'île par les courans; que la nuit l'avoit dérobé à sa vue; que deux heures après le coucher du soleil, il l'avoit entendu tirer du canon pour appeler du secours, mais que la mer étoit si mauvaise qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui; que bientôt après il avoit cru

appercevoir ses fanaux allumés , et que , dans ce cas , il craignoit que le vaisseau venu si près du rivage , n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre , prenant celle-ci pour le Coin-de-Mire , près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis , que si cela étoit , ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer , ce vaisseau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole et nous dit qu'il avoit traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte , qu'il l'avoit sondé ; que la tenure et le mouillage en étoient très-bons , et que le vaisseau y étoit en parfaite sûreté comme dans le meilleur port. « J'y mettrois toute ma fortune , » ajouta-t-il , et j'y dormirois aussi tranquillement qu'à terre ». Un troisième habitant dit qu'il étoit impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal , où à peine les chaloupes pouvoient naviguer. Il assura qu'il l'avoit vu mouiller au-delà de l'île d'Ambre , en sorte que si le vent venoit à s'élever au matin , il seroit le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitans ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestoient entr'eux , suivant la coutume des Créols oisifs , Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour ; mais il faisoit trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer

guer aucun objet sur la mer , qui d'ailleurs étoit couverte de brume ; nous n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre , qu'on nous dit être l'île d'Ambre , située à un quart de lieue de la côte. On n'appercevoit dans ce jour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions , et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île , qui apparoissoient de temps en temps au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les sept heures du matin , nous entendîmes dans les bois un bruit des tambours ; c'étoit le gouverneur , M. de la Bourdonnais qui arrivoit à cheval , suivi d'un détachement de soldats armés de fusils , et d'un grand nombre d'habitans et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage , et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à-la-fois. A peine leur décharge fut faite , que nous aperçûmes sur la mer une lueur , suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau étoit à peu de distance de nous , et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçûmes alors à travers le brouillard le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près que malgré le bruit des flots nous entendîmes le sifflet du maître qui commandoit la manœuvre , et les cris des matelots qui crièrent trois fois VIVE LE ROI ; car c'est

le cri des français dans les dangers extrêmes ainsi que dans les grandes joies : comme si dans les dangers ils appelloient leur prince à leur secours , ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Géran aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de la Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitans du voisinage chercher des vivres, des planches, des cables, et des tonneaux vuides. On'en vît arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs chargés de provisions et d'agres, qui venoient des habitations de la Poudre-d'Or, du quartier de Flacque et de la rivière du Rempart. Un des plus anciens de ces habitans s'approcha du gouverneur, et lui dit : « Monsieur on a » entendu toute la nuit des bruits sourds » dans la montagne ; dans les bois, les feuilles » des arbres remuent sans qu'il fasse de vent ; » les oiseaux de marine se réfugient à terre ; » certainement tous ces signes annoncent un » ouragan — Eh bien mes amis, répondit » le gouverneur, nous y sommes préparés, » et surement le vaisseau l'est aussi. »

En effet, tout présageoit l'arrivée pro-

chaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguoit au zenith étoient à leur centre d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissoit des cris des pailencus, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venoient de tous les points de l'horison chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrens d'eau mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà » l'ouragan » ! et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'île d'Ambre et son canal. Le Saint-Géran parut alors à découvert, avec son port chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune, quatre cables sur son avant, et un de retenu amené sur le tillac, son pavillon en berne, sur son arrière. Il étoit mouillé entre l'île d'Ambre et la terre en-deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'île de France, et qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avoit passé avant lui. Il présentoit son avant aux flots qui venoient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, sa proue se soulevoit toute entière, de sorte qu'on en voyoit la carène en l'air : mais dans ce mouvement, sa poupe

venant à plonger , disparoissoit à la vue jusqu'au couronnement , comme si elle eût été submergée. Dans cette position , où le vent et la mer le jettoient à terre , il lui étoit également impossible de s'en aller par où il étoit venu , ou , en coupant ses cables , d'échouer sur le rivage dont il étoit séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venoit briser sur la côte , s'avançoit en mugissant jusqu'au fond des anses , et y jettoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres ; puis venant à se retirer , elle découvroit une grande partie du lit du rivage , dont elle rouloit les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer , soulevée , par le vent , grossissoit à chaque instant , et tout le canal compris entre cette île et l'île d'ombre , n'étoit qu'une vaste nappe d'écumes blanches , creusée de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassoient dans le fond des anses , à plus de six pieds de hauteur , et le vent qui en balayoit la surface , les portoit par - dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes , on eût dit une neige qui sortoit de la mer. L'horison offroit tous les signes d'une longue tempête ; la mer y paroissoit confondue avec le ciel. Il s'en dé-

tachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible , qui traversoit le zénith avec la vitesse des oiseaux , tandis que d'autres y paroisoient immobiles comme de grands rochers. On n'appercevoit aucune partie azurée du firmament ; une lueur olivâtre et blafarde éclairoit seule tous les objets de la terre , de la mer et des cieux.

Dans les balancemens du vaisseau , ce qu'on craignoit arriva. Les cables de son avant rompirent ; et comme il n'étoit plus retenu que par une seule ansière , il fut jetté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élancer à la mer , lorsque je le saisis par le bras. « Mon fils , lui dis-je , » voulez-vous périr ? — Que j'aie à son » secours , s'écria-t-il , ou que je meurs » ! Comme le désespoir lui ôtoit la raison , pour prévenir sa perte , Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint-Géran , tantôt nageant , tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois , il avoit l'espoir de l'aborder ; car la mer , dans ses mouvemens irréguliers , laissoit le vaisseau presque à sec , de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied : mais bientôt après , revenant sur ses pas avec une nouvelle furie , elle le couvroit d'énormes

voûtes d'eau qui soulevoient tout l'avant de sa carène , et rejettoient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang , la poitrine meurtrie , et à demi noyé. A peine ce jeune homme avoit-il repris l'usage de ses sens , qu'il se relevoit et retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau que la mer cependant entr'ouvroit par d'horribles secousses. Tout l'équipage désespérant alors de son salut , se précipitoit en foule à la mer sur des vergues , des planches , des cages à poules , des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Géran , tendant les bras vers celui qui faisoit tant d'efforts pour la joindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne exposée à un si terrible danger nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie , d'un port noble et assuré , elle nous faisoit signe de la main , comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étoient jettés à la mer. Il n'en restoit plus qu'un sur le pont , qui étoit tout nu et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect , nous le vîmes se jeter à ses genoux , et s'efforcer même de lui ôter ses habits ; mais elle , le repoussant avec dignité , dé-

tourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la , sauvez-la ; ne la quittez pas ». Mais dans ce moment , une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte , et s'avança en rugissant vers le vaisseau qu'elle menaçoit de ses flancs noirs et de ses sommets écumans. A cette terrible vue , le matelot s'élança seul à la mer ; et Virginie , voyant la mort inévitable , posa une main sur ses habits , l'autre sur son cœur , et levant en haut des yeux sereins , parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avoit portés à s'avancer vers Virginie , ainsi que le matelot qui l'avoit voulu sauver à la nage. Cet homme échappé à une mort presque certaine , s'agenouilla sur le sable , en disant : « O mon Dieu , vous m'avez sauvé la vie ; mais je l'aurois donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle qui n'a jamais voulu se deshabiller comme moi ». Domingue et moi nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connoissance , rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens ; et nous

cherchâmes de notre côté le long du rivage, si la mer n'y apporteroit point le corps de Virginie : mais le vent ayant tourné subitement comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avoient péri, la plupart doutant, par une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence ; car il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant on avoit mis Paul, qui commençoit à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jettoit beaucoup des débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes, et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous

l'avions vue périr. Ses traits n'étoient point sensiblement altérés. Ses yeux étoient fermés ; mais la sérénité étoit encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confondoient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains étoit sur ses habits , et l'autre , qu'elle appuyoit sur son cœur , étoit fortement fermée et roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte : mais qu'elle fut ma surprise , lorsque je vis que c'étoit le portrait de Paul , qu'elle lui avoit promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivroit ! A cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée , je pleurai amèrement. Pour Domingue , il se frappoit la poitrine et perçoit l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs , où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares qui prirent soin de le laver

Pendant qu'elles s'occupaient de ce triste office , nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de la Tour et Marguerite en prières en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de la Tour m'aperçut , elle s'écria : « Où » est ma fille , ma chère fille , mon enfant » ? Ne pouvant douter de son malheur à mon silence et à mes larmes , elle fut saisie tout-

à-coup d'étouffemens et d'angoisses douloureuses ; sa voix ne faisoit plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : « Où est mon fils ? je ne vois » point mon fils » ; et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle ; et l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul étoit vivant, et que le gouverneur en faisoit prendre soin. Elle ne reprit ses sens que pour s'occuper de son amie, qui tomboit de temps en temps dans de longs évanouissemens. Madame de la Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances ; et par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'étoit égale à la douleur maternelle. Quand-elle recouvroit la connoissance, elle tournoit des regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appellions par les noms les plus tendres ; elle paroissoit insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortoit de sa poitrine oppressée que de sourds gémissemens.

Dès le matin on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'usage de ses sens ; mais il ne pouvoit proférer une parole. Son entrevue avec sa mère et madame de la Tour, que j'avois d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avois pris jusqu'alors. Un rayon de

consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baisèrent, et leurs larmes qui avoient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, et leur procura un repos léthargique semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de la Bourdonnais m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par son ordre, et que de-là, on alloit le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis où je trouvai des habitans de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avoit de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avoient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiroient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvroient la marche du convoi; ils portoient leurs fusils baissés. Leurs tambours, couverts de longs crépes, ne faisoient entendre que des sons lugubres, et on voyoit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avoient tant de fois affronté la mort dans

les combats , sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île , vêtues de blanc , et tenant des palmes à la main , portoient le corps de leur vertueuse compagne , couvert de fleurs. Un chœur de petits enfans le suivoit en chantant des hymnes : après eux venoit tout ce que l'île avoit de plus distingué dans ses habitans et dans son état-major , à la suite duquel marchoit le gouverneur , suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avoit ordonné pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne , à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait si long-temps le bonheur , et que sa mort remplissoit maintenant de désespoir , toute la pompe funèbre fut dérangée ; les hymnes et les chants cessèrent ; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs et des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines , pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs , des chapelets et des couronnes de fleurs , en l'invoquant comme une sainte. Les mères demandoient à Dieu une fille comme elle ; les garçons , des amantes aussi constantes ; les pauvres , une amie aussi tendre ; les esclaves , une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de sa sépulture , des négresses de Madagascar et des Cafres de Mosambique , déposèrent autour d'elle des paniers de fruits , et suspendirent des pièces d'étoffes aux arbres voisins , suivant l'usage de leur pays ; des Indiennes du Bengale et de la côte Malabare , apportèrent des cages pleines d'oiseaux , auxquelles elles donnèrent la liberté sur son corps : tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations , et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse , puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau !

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse , et en écarter quelques filles de pauvres habitans qui vouloient s'y jeter à toute force , disant qu'elles n'avoient plus de consolation à espérer dans le monde , et qu'il ne leur restoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église de Pamplemousses , sur son côté occidental , au pied d'une touffe de bambous , où , en venant à la messe avec sa mère et Marguerite , elle aimoit à se reposer , assise à côté de celui qu'elle appeloit alors son frère.

Au retour de cette pompe funèbre , M. de la Bourdonnais monta ici , suivi d'une partie de son nombreux cortège. Il offrit à madame de la Tour et à son amie tous les

secours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots , mais avec indignation contre sa tante dénaturée ; et s'approchant de Paul , il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. « Je desirois , lui dit-il , votre » bonheur et celui de votre famille : Dieu » m'en est témoin. Mon ami , il faut aller » en France ; je vous y ferai avoir du service. Dans votre absence , j'aurai soin de » votre mère comme de la mienne » ; et en même temps il lui présenta la main ; mais Paul retira la sienne , et détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi , je restai dans l'habitation de mes amies infortunées , pour leur donner , ainsi qu'à Paul , tous les secours dont j'étois capable. Au bout de trois semaines , Paul fut en état de marcher ; mais son chagrin paroissoit augmenter à mesure que son corps reprenoit des forces. Il étoit insensible à tout , ses regards étoient éteints , et il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. Madame de la Tour , qui étoit mourante , lui disoit souvent : « Mon fils , » tant que je vous verrai , je croirai voir ma » chère Virginie ». A ce nom de Virginie , il tressailloit et s'éloignoit d'elle , malgré les invitations de sa mère , qui le rappeloit auprès de son amie. Il alloit seul se retirer dans le jardin , et s'assevoit au pied du co-

cotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur qui avoit pris le plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que pour le tirer de sa noire mélancolie, il falloit lui laisser faire tout ce qu'il lui plairoit, sans le contrarier en rien; qu'il n'y avoit que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinoit.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdois pas de vue, je me mis en marche après lui, et je dis à Domingue de prendre des vivres, et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendoit cette montagne, sa joie et ses forces sembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplémousses; et quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée; là il s'agenouilla, et levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Être Suprême, faisoit voir que son ame commençoit à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi, nous nous mêmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui. Ensuite il se leva, et prit sa route

vers le nord de l'île , sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savois qu'il ignoroit non-seulement où on avoit déposé le corps de Virginie , mais même s'il avoit été retiré de la mer , je lui demandai pourquoi il avoit été prier Dieu au pied de ces bambous , il me répondit : « Nous y avons » été si souvent » !

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture ; ensuite nous dormîmes sur l'herbe au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se détermineroit à revenir sur ses pas. En effet , il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplemousses , avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvemens comme pour y retourner ; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt , en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention , et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la Poudre-d'Or. Il descendit précipitamment au bord de la mer , vis-à-vis du lieu où avoit péri le Saint-Géran. A la vue de l'île d'Ambre et de son canal alors uni comme un miroir , il s'écria : « Virginie ! ô ma » chère Virginie » ! et aussi tôt il tomba en défaillance. Domingue et moi nous le por-

tâmes dans l'intérieur de la forêt , où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens , il voulut retourner sur les bords de la mer , mais l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la nôtre par de si cruels ressouvenirs , il prit une autre direction. Enfin , pendant huit jours , il se rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de son enfance Il parcourut le sentier par où elle avoit été demander la grace de l'esclave de la Rivière Noire ; il revit ensuite les bords de la Rivière des Trois-Mamelles , où elle s'assit ne pouvant plus marcher , et la partie du bois où elle s'étoit égarée. Tous les lieux qui lui rappeloient les inquiétudes , les jeux , les repas , la bienfaisance de sa bien-aimée ; la rivière de la Montagne-Longue , ma petite maison , la cascade voisine , le papayer qu'elle avoit planté , les pelouses où elle aimoit à courir , les carrefours de la forêt où elle se plaisoit à chanter , firent tour-à-tour couler ses larmes ; et les mêmes échos qui avoient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs , ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux : « Virginie ! ô ma chère Virginie » !

Dans cette vie sauvage et vagabonde , ses yeux se cavèrent , son teint jaunit et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le

sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs , et que les passions s'accroissent dans la solitude , je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappeloient le souvenir de sa perte , et de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams , où il n'avoit jamais été. L'agriculture et le commerce répandoient dans cette partie de l'île beaucoup de mouvement et de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui écarissoient des bois et d'autres qui les scioient en planches ; des voitures alloient et venoient le long de ses chemins , de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y passoient dans de vastes pâturages , et la campagne y étoit parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettoit en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyoit çà et là des moissons de blé dans la plaine , des tapis de fraisiers dans les éclaircis des bois , et des haies de rosiers le long des voûtes. La fraîcheur de l'air , en donnant de la tension aux nerfs , y étoit même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs situées vers le milieu de l'île , et entourées de grands bois , on n'appercevoit ni la mer , ni le Port-Louis , ni l'église des

Pamplémousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes mêmes, qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus du côté des plaines de Williams qu'un long promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduisis Paul. Je le tenois sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions, par l'ignorance du lieu où nous étions, et du chemin que nous avions perdu. Mais l'âme d'un amant retrouve par-tout les traces de l'objet aimé. La nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos, elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je demandois à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams : « Où irons-nous maintenant ? » Il se tournoit vers le nord, et me disoit : « Voilà nos montagnes, » retournons-y ».

Je vis bien que tous les moyens que j'e tentois pour le distraire étoient inutiles, et qu'il ne me restoit d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma faible raison. Je lui répondis donc : « Oui, voilà » les montagnes où demeuroit votre chère » Virginie, et voilà le portrait que vous lui » aviez donné, et qu'en mourant elle portoit » sur son cœur, dont les derniers mouvemens » ont encore été pour vous ». Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses foibles mains, et le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, et dans ses yeux à demi sanglans, des larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis : « Mon fils, écoutez-moi, qui » suis votre ami, qui ai été celui de Vir- » ginie, et qui, au milieu de vos espérances, » ai souvent tâché de fortifier votre raison » contre les accidens imprévus de la vie. » Que déplorez-vous avec tant d'amertume ! » est-ce votre malheur ? est-ce celui de Vir- » ginie ?

» Votre malheur ? Oui, sans doute il est » grand. Vous avez perdu la plus aimable » des filles, qui auroit été la plus digne des

» femmes. Elle avoit sacrifié ses intérêts aux
» vôtres , et vous avoit préféré à la fortune ,
» comme la seule récompense digne de sa
» vertu. Mais que savez-vous si l'objet de qui
» vous deviez attendre un bonheur si pur ,
» n'eût pas été pour vous la source d'une
» infinité de peines ? Elle étoit sans bien et
» déshéritée ; vous n'aviez désormais à par-
» tager avec elle que votre seul travail. Re-
» venue plus délicate par son éducation ,
» et plus courageuse par son malheur même ,
» vous l'auriez vue chaque jour succomber ,
» en s'efforçant de partager vos fatigues.
» Quand elle vous auroit donné des enfans ,
» ses peines et les vôtres auroient augmenté ,
» par la difficulté de soutenir seule avec
» vous de vieux parens , et une famille nais-
» sante.

» Vous me direz : Le gouverneur nous
» auroit aidés. Que savez-vous si dans une
» colonie qui change si souvent d'adminis-
» trateurs vous aurez souvent des la Bour-
» donnais ? S'il ne viendra pas ici des chefs
» sans mœurs et sans morale ? si , pour ob-
» tenir quelque misérable secours , votre
» épouse n'eût pas été obligée de leur faire
» sa cour ? Ou elle eût été foible , et vous
» eussiez été à plaindre ; ou elle eût été
» sage , et vous fussiez resté pauvre : heureux
» si à cause de sa beauté et de sa vertu ,

» vous n'eussiez pas été persécuté par ceux
» mêmes de qui vous espérez de la protec-
» tion!

» Il me fut resté, me direz-vous, le bon-
» heur indépendant de la fortune, de pro-
» téger l'objet aimé qui s'attacha à nous à
» proportion de sa foiblesse même; de le
» consoler par mes propres inquiétudes; de
» le réjouir de ma tristesse, et d'accroître
» notre amour de nos peines mutuelles. Sans
» doute la vertu et l'amour jouissent de ces
» plaisirs amers. Mais elle n'est plus, et il
» vous reste ce qu'après vous, elle a le plus
» aimé; sa mère est la vôtre, que votre dou-
» leur inconsolable conduira au tombeau.
» Mettez votre bonheur à les aider comme
» elle l'y avoit mis elle-même. Mon fils, la
» bienfaisance est le bonheur de la vertu;
» il n'y en a point de plus assuré et de plus
» grand sur la terre. Les projets de plaisirs,
» de repos, de délices, d'abondance, de
» gloire, ne sont point faits pour l'homme
» foible, voyageur et passager. Voyez comme
» un pas vers la fortune nous a précipités
» tous d'abîme en abîme. Vous vous y êtes
» opposé, il est vrai; mais qui n'eût pas cru
» que le voyage de Virginie devoit se ter-
» miner par son bonheur et par le vôtre?
» Les invitations d'une parente riche et
» âgée, les conseils d'un sage gouverneur,

» les applaudissemens d'une colonie , les
» exhortations et l'autorité d'un prêtre , ont
» décidé du malheur de Virginie. Ainsi ,
» nous courons à notre perte , trompés par
» la prudence même de ceux qui nous gou-
» vernent. Il eut mieux valu sans doute ne
» pas les croire , ni se fier à la voix et aux
» espérances d'un monde trompeur. Mais
» enfin , de tant d'hommes que nous voyons
» si occupés dans ces plaines , de tant d'au-
» tres qui vont chercher la fortune aux Indes ,
» ou qui , sans sortir de chez eux , jouissent
» en repos en Europe des travaux de ceux-
» ci , il n'y en a aucun qui ne soit destiné
» à perdre un jour ce qu'il chérit le plus ,
» grandeurs , fortune , femme , enfans , amis.
» La plupart auront à joindre à leur perte
» le souvenir de leur propre imprudence.
» Pour vous , en rentrant en vous-même ,
» vous n'avez rien à vous reprocher. Vous
» avez été fidèle à votre foi. Vous avez eu ,
» à la fleur de la jeunesse , la prudence d'un
» sage , en ne vous écartant pas du senti-
» ment de la nature. Vos vues seules étoient
» légitimes , parce qu'elles étoient pures ,
» simples , désintéressées , et que vous aviez
» sur Virginie des droits sacrés , qu'aucune
» fortune ne pouvoit balancer. Vous l'avez
» perdue , et ce n'est ni votre imprudence ,
» ni votre avarice , ni votre fausse sagesse

» qui vous l'ont fait perdre , mais Dieu
» même qui a employé les passions d'autrui
» pour vous ôter l'objet de votre amour ,
» Dieu , de qui vous tenez tout , qui voit
» tout ce qui vous convient , et dont la
» sagesse ne vous laisse aucun lieu au re-
» pentir et au désespoir qui marchent à la
» suite des maux dont nous avons été la cause.

» Voilà ce que vous pouvez vous dire
» dans votre infortune : Je ne l'ai pas mé-
» ritée. Est-ce donc le malheur de Virginie,
» sa fin , son état présent , que vous déplorez ?
» Elle a subi le sort réservé à la naissance ,
» à la beauté et aux empires mêmes. La vie
» de l'homme , avec tous ses projets , s'élève
» comme une petite tour dont la mort est
» le couronnement. En naissant , elle étoit
» condamnée à mourir. Heureuse d'avoir dé-
» noué les liens de la vie avant sa mère , avant
» la vôtre , avant vous ; c'est-à-dire , de n'être
» pas morte plusieurs fois avant la dernière !

» La mort , mon fils , est un bien pour tous
» les hommes ; elle est la nuit de ce jour
» inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans
» le sommeil de la mort que reposent pour
» jamais les maladies , les douleurs , les cha-
» grins , les craintes qui agitent sans cesse
» les malheureux vivans. Examinez les hom-
» mes qui paraissent les plus heureux ; vous
» verrez qu'ils ont acheté leur prétendu bon-
» heur

» heur bien chèrement ; la considération pu-
» blique, par des maux domestiques ; la for-
» tune, par la perte de la santé ; le plaisir si
» rare d'être aimé par des sacrifices conti-
» nuels : et souvent, à la fin d'une vie sacrifiée
» aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour
» d'eux que des amis faux et des parens in-
» grats. Mais Virginie a été heureuse jus-
» qu'au dernier moment. Elle l'a été avec
» nous par les biens de la nature ; loin de
» nous, par ceux de la vertu ; et, même
» dans le moment terrible où nous l'avons
» vue périr, elle était encore heureuse ; car,
» soit qu'elle jetât les yeux sur une colonie
» entière à qui elle causoit une désolation
» universelle, ou sur vous qui couriez avec
» tant d'intrépidité à son secours, elle a vu
» combien elle nous étoit chère à tous. Elle
» s'est fortifiée contre l'avenir par le sou-
» venir de l'innocence de sa vie, et elle a
» reçu alors le prix que le ciel réserve à la
» vertu, un courage supérieur au danger.
» Elle a présenté à la mort un visage serein.
» Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les
» événemens de la vie à supporter, pour
» faire voir qu'elle seule peut en faire usage,
» et y trouver du bonheur et de la gloire.
» Quand il lui réserve une réputation illus-
» tre, il l'élève sur un grand théâtre et la
» met aux prises avec la mort ; alors son

» courage sert d'exemple , et le souvenir de
» ses malheurs reçoit à jamais un tribut de
» larmes de la postérité. Voilà le monument
» immortel qui lui est réservé sur une terre
» où tout passe , et où la mémoire même
» de la plupart des rois est bientôt ensevelie
» dans un éternel oubli.

» Mais Virginie existe encore. Mon fils ,
» voyez que tout change sur la terre , et que
» rien ne s'y perd. Aucun art humain ne
» pourroit anéantir la plus petite particule
» de matière ; et ce qui fut raisonnable ,
» sensible , aimant , vertueux , religieux ,
» auroit péri , lorsque les élémens dont il
» étoit revêtu sont indestructibles ! Ah ! si
» Virginie a été heureuse avec nous , elle
» l'est maintenant bien davantage. Il y a un
» Dieu , mon fils : toute la nature l'annonce ;
» je n'ai pas besoin de vous le prouver Il
» n'y a que la méchanceté des hommes qui
» leur fasse nier une justice qu'ils craignent.
» Son sentiment est dans votre cœur , ainsi
» que ses ouvrages sont sous vos yeux.
» Croyez-vous donc qu'il laisse Virginie sans
» récompense ? Croyez-vous que cette même
» puissance qui avoit revêtu cette ame si
» noble d'une forme si belle , où vous sen-
» tiez un art divin , n'auroit pu la tirer des
» flots ? que celui qui a arrangé le bonheur
» actuel des hommes par des loix que vous ne

» connoissez pas , ne puisse en préparer un
» autre à Virginie par des loix qui vous sont
» également inconnues ? Quand nous étions
» dans le néant , si nous eussions été capables
» de penser , aurions-nous pu nous former
» une idée de notre existence ? Et maintenant
» que nous sommes dans cette existence té-
» nébreuse et fugitive , pouvons-nous prévoir
» ce qu'il y a au-delà de la mort par où nous
» en devons sortir ? Dieu a-t-il besoin ,
» comme l'homme , du petit globe de notre
» terre , pour servir de théâtre à son intelli-
» gence et à sa bonté , et n'a-t-il pu propager
» la vie humaine que dans les champs de la
» mort ? Il n'y a pas dans l'océan une seule
» goutte d'eau qui ne soit pleine d'êtres vi-
» vants qui ressortissent à nous , et il n'exis-
» teroit rien pour nous parmi tant d'astres
» qui roulent sur nos têtes ! Quoi ! il n'y au-
» roit d'intelligence suprême et de la bonté
» divine , précisément que là où nous som-
» mes , et dans ces globes rayonnans et in-
» nombrables , dans ces champs infinis de lu-
» mière qui les environnent , que ni les orages
» ni les nuits n'obscurcissent jamais , il n'y
» auroit qu'un espace vain et un néant éternel !
» Si nous , qui ne nous sommes rien donné ,
» osions assigner des bornes à la puissance de
» laquelle nous avons tout reçu , nous pour-
» rions croire que nous sommes ici sur les

» limites de son empire , où la vie se débat avec
» la mort , et l'innocence avec la tyrannie.

» Sans doute il est quelque part un lieu
» où la vertu reçoit sa récompense. Virginie
» maintenant est heureuse. Ah ! si du séjour
» des anges elle pouvoit se communiquer à
» vous , elle vous diroit comme dans ses
» adieux : O Paul ! la vie n'est qu'une épreuve.
» J'ai été trouvée fidèle aux lois de la na-
» ture , de l'amour et de la vertu. J'ai tra-
» versé les mers pour obéir à mes parens ;
» j'ai renoncé aux richesses pour conserver
» ma foi , et j'ai mieux aimé perdre la vie
» que de violer la pudeur. Le ciel a trouvé
» ma carrière suffisamment remplie. J'ai
» échappé pour toujours à la pauvreté , à la
» calomnie , aux tempêtes , au spectacle des
» douleurs d'autrui. Aucun des maux qui
» effraient les hommes ne peut plus désor-
» mais m'atteindre ; et vous me plaignez ! je
» suis pure et inaltérable comme une par-
» ticule de lumière ; et vous me rappelez
» dans la nuit de la vie ! O Paul ! ô mon
» ami ! souviens-toi de ces jours de bon-
» heur , où dès le matin , nous goûtions la
» volupté des cieux , se levant avec le soleil
» sur les pitons de ses rochers , et se répan-
» dant avec ses rayons au sein de nos forêts.
» Nous éprouvions un ravissement dont nous
» ne pouvions comprendre la cause. Dans

» nos souhaits innocens , nous desirions être
 » tout vue , pour jouir des riches couleurs de
 » l'aurore , tout odorat , pour sentir les par-
 » fums de nos plantes , tout ouïe , pour en-
 » tendre les concerts de nos oiseaux , tout
 » cœur , pour reconnoître ces bienfaits. Main-
 » tenant à la source de la beauté d'où découle
 » tout ce qui est agréable sur la terre , mon
 » ame voit , goûte , entend , touche immédia-
 » tement ce qu'elle ne pouvoit sentir alors
 » que par de foibles organes. Ah ! quelle
 » langue pourroit décrire ces rivages d'un
 » orient éternel que j'habite pour toujours !
 » Tout ce qu'une puissance infinie et une
 » bonté céleste ont pu créer pour consoler un
 » être malheureux ; tout ce que l'amitié d'une
 » infinité d'êtres , réjouis de la même félicité ,
 » peut mettre d'harmonie dans des transports
 » communs , nous l'éprouvons sans mélange.
 » Soutiens donc l'épreuve qui t'est donnée ,
 » afin d'accroître le bonheur de ta Virginie
 » par des amours qui n'auront plus de terme ,
 » par un hymen dont les flambeaux ne pour-
 » ront plus s'éteindre. Là j'appaiserai tes
 » regrets ; là j'essuierai tes larmes. O mon
 » ami ! mon jeune époux ! élève ton ame
 » vers l'infini , pour supporter des peines
 » d'un moment ».

Ma propre émotion mit fin à mon discours.
 Pour Paul , me regardant fixement , il

s'écria : « Elle n'est plus ! elle n'est plus » ! et une longue foiblesse succéda à ces douloureuses paroles. Ensuite, revenant à lui, il dit : « Puisque la mort est un bien, et que » Virginia est heureuse, je veux aussi mourir » pour me rejoindre à Virginia ». Ainsi mes motifs de consolation ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étais comme un homme qui veut sauver son ami coulant à fond au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avoit submergé. Hélas ! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, et Paul n'en avoit jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvais sa mère et madame de la Tour dans un état de langueur qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les caractères vifs sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : « O mon bon voisin ! il m'a » semblé cette nuit voir Virginia vêtue de » blanc, au milieu de bocages et de jardins délicieux. Elle m'a dit : je jouis d'un » bonheur digne d'envie. Ensuite, elle s'est » approchée de Paul d'un air riant, et l'a » enlevé avec elle. Comme je m'efforçois de » retenir mon fils, j'ai senti que je quittois » moi-même la terre, et que je le suivais

» avec un plaisir inexprimable. Alors j'ai
» voulu dire adieu à mon amie ; mais je l'ai
» vue qui nous suivoit avec Marie et Domin-
» gue. Mais ce que je trouve encore de plus
» étrange , c'est que madame de la Tour a
» fait cette même nuit , un songe accom-
» pagné des mêmes circonstances.

Je lui répondis : « Mon amie , je crois
» que rien n'arrive dans le monde sans la
» permission de Dieu. Les songes annon-
» cent quelquefois la vérité. »

Madame de la Tour me fit le récit d'un
songe tout-à-fait semblable , qu'elle avoit
eu cette même nuit. Je n'avois jamais remar-
qué dans ces deux dames aucun penchant à
la superstition ; je fus donc frappé de la con-
cordance de leur songe , et je ne doutai pas
en moi-même qu'il ne vint à se réaliser. Cette
opinion , que la vérité se présente quelque-
fois à nous pendant le sommeil , est répandue
chez tous les peuples de la terre. Les plus
grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi ,
entr'autres , Alexandre , César , les Scipions ,
les deux Catons et Brutus , qui n'étoient pas
des esprits foibles. L'ancien et le nouveau
testament nous fournissent quantité d'exemples
de songes qui se sont réalisés. Pour moi , je
n'ai besoin à cet égard que de ma propre
expérience , et j'ai éprouvé plus d'une fois
que les songes sont des aver-

tissemens que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnemens, des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme a bien le pouvoir de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets et cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploieroit-elle pas de semblables pour la même fin ? Un ami console son ami par une lettre, qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme ; pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'une ame vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul ? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur ?

Pourquoi douter des songes ? La vie remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe ?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Vir-

ginie , dont il prononçoit sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils , avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de la Tour , « dans l'espérance , lui dit-elle , d'une douce » et éternelle réunion. La mort est le plus » grand des biens , ajouta-t-elle ; on doit la » désirer. Si la vie est une punition , on doit » en souhaiter la fin : si c'est une épreuve , » on doit la demander courte »

Le gouvernement prit soin de Domingue et de Marie , qui n'étoient plus en état de servir , et qui ne survécurent pas long-temps à leurs maîtresses. Pour le pauvre Fidèle , il étoit mort de langueur à peu-près dans le même temps que son maître.

J'amenai chez moi madame de la Tour , qui se soutenoit au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit consolé Paul et Marguerite jusqu'au dernier instant , comme si elle n'avoit eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus , elle m'en parloit chaque jour comme d'amis chéris qui étoient dans le voisinage. Cependant elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante , loin de lui reprocher ses maux , elle prioit Dieu de les lui pardonner , et d'appaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle étoit tom-

bée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté, J'appris par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux qu'elle étoit agitée de vapeurs qui lui rendoient la vie et la mort également insupportables. Tantôt, elle se reprochoit la fin prématurée de sa charmante petite nièce, et la perte de sa mère qui s'en étoit suivie. Tantôt elle s'aplaudissoit d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disoit-elle, avoient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : « Que n'en voit-t-on, s'écrioit-elle, ces fainéans périr » dans nos colonies « ? Elle ajoutoit que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n'étoient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis se jettant tout-à-coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnoit à des terreurs superstitieuses qui la remplissoient de frayeurs mortelles. Elles couroit porter d'abondantes aumônes à des riches moines qui la dirigeoient, les suppliants d'appaiser la divinité par le sacrifice de sa fortune, comme si des biens qu'elle avoit refusés aux malheureux, pouvoient plaire au Père des

hommes ! Souvent son imagination lui représentoit des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erroient en l'appelant à grands cris. Elle se jetoit aux pieds de ses directeurs, et elle imaginait contre elle-même des tortures et des supplices; car le ciel, le juste ciel envoie aux âmes cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour-à-tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avoit sacrifié les sentimens de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passeroit après elle à des parens qu'elle haïssoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie; mais ceux-ci profitant des accès de vapeurs auxquelles elle étoit sujette, la firent enfermer comme folle, et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses même achevèrent sa perte; et comme elles avoient endurci le cœur de celle qui les possédoit, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les désiroient. Elle mourut donc, et ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison, pour connoître qu'elle étoit dépouillée et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avoit dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie , au pied des mêmes roseaux , son ami Paul ; et autour d'eux , leurs tendres mères et leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles terres , ni gravé d'inscriptions à leurs vertus ; mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie ; mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre , sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse , à consoler la pauvreté mécontente de son sort , à nourrir dans les jeunes amans une flamme durable , le goût des biens naturels , l'amour du travail et la crainte des richesses.

La voix du peuple qui se tait sur les monumens élevés à la gloire des rois , a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre , au milieu des écueils un lieu appelé LA PASSE DU SAINT-GÉRAN , du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous appercevez à trois lieues d'ici , à demi couverte des flots de la mer , que le Saint-Géran ne put doubler la veille de l'ouragan , pour entrer dans le port , s'appelle LE CAP MALHEUREUX ; et
voici

voici devant nous , au bout de ce vallon , LA BAYE DU TOMBEAU , où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable , comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille , et rendre les derniers devoirs à sa pudeur , sur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis ! mères infortunées ! chère famille ! ces bois qui vous donnoient leurs ombrages , ces fontaines qui couloient pour vous , ces côteaux où vous reposiez ensemble , déplorent encore votre perte. Nul , depuis vous , n'a osé cultiver cette terre désolée , ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages , vos vergers sont détruits : vos oiseaux sont enfuis , et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi depuis que je ne vous vois plus , je suis comme un ami qui n'a plus d'amis , comme un père qui a perdu ses enfans , comme un voyageur qui erre sur la terre où je suis resté seul. En disant ces mots , ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes , et les miennes avoient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

FIN DE PAUL ET VIRGINIE.



P A U L
ET
V I R G I N I E ,
C O M É D I E
EN TROIS ACTES , EN PROSE ,
MÉLÉE D'ARIETTES.

PERSONNAGES.

PAUL.	MM. <i>Michu.</i>
M. DE LA BOURDONNAIS.	<i>Grangé.</i>
LE PASTEUR de l'île.	<i>Saulié.</i>
DOMINGUE, noir.	<i>Trial.</i>
DORVAL, colon.	<i>Cellier.</i>
ZABI, nègre de Dorval.	<i>Elvion.</i>
UN OFFICIER de port.	<i>Favart.</i>
UN MATELOT.	<i>Dufrenoy.</i>
JOSEPH, enfant créole.	<i>Dlle. Masse.</i>
VIRGINIE.	<i>Mde. Saint-Aubin.</i>
Mde. DE LA TOUR.	<i>Desforges.</i>
MARGUERITE.	<i>Lescot.</i>
NEGRES.	

La scène est à l'île de France.

PAUL ET VIRGINIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une partie sauvage de l'île de France et les bords d'un large ruisseau qui traverse le chemin: ce ruisseau, dont les eaux paroissent fort basses au commencement de l'acte, est semé de pointes de rochers qui débordent toujours au-dessus de l'eau; ils doivent être assez rapprochés les uns des autres pour qu'un homme puisse traverser à sec en enjambant d'un rocher à l'autre. La suite doit offrir une perspective sauvage, imposante et pittoresque; plusieurs bananiers sont épars çà et là, un dattier couvert de fruit est au milieu du théâtre.

A la fin de l'ouverture on doit entendre le bruit de la pluie. Au moment où la toile se lève, Paul et Virginie paroissent sous le dattier; ils sont couverts l'un et l'autre du jupon de Virginie sur leur tête.

SCENE PREMIERE.

PAUL ET VIRGINIE.

Paul. Appuye-toi bien contre moi, ne crains rien.

Virginie. Ah! mon frère!

Paul, sortant la tête de dessous le jupon.

Bah! le nuage est passé, il ne pleut plus.

Virginie Toujours des orages!

Paul. Nous sommes dans la saison; mais c'est le dernier.

Virginie. Crois-tu?

Paul, quittant l'arbre.

Attends, je vais voir, tu sais que je me connois au tems... (*Il regarde l'horizon.*)

Viens, viens.

Virginie. Q'est-ce que je vois en l'air?

Paul. C'est l'arc-en-ciel: tiens quand on voit ça, le pasteur m'a dit qu'il n'y avoit plus rien à craindre.... A présent que nous sommes plus tranquilles, chante moi la petite chansonnette que notre noir *Domingue* t'a apprise, ça te délassera de ta fatigue.

Virginie. Volontiers.

C H A N S O N.

Ma Zoé, si quitter caze,
Adieu tout bonheur à moi:
Ami, rester en extase,
Rien seul qu'à penser à toi;
Le jour pour moi sans lumière,
Le bouquet n'a plus d'odeur,
La nuit sommeil fuir paupière,
Causer moi qu'avec mon cœur.

Quand toi revenir de ville,
Chanter ainsi qu'un oiseau,
Cœur alors bien plus tranquille,
Eil plus ne se fondre en eau;

Prends doux baiser sous l'ombrage :
Toi me dis ivre d'amour.
Que jour plus beau du voyage,
Ah ! c'est le jour du retour.

Paul. Elle est jolie, ta chanson, mais plus jolie encore quand tu la chantes.

Virginie. Ha ça, sais-tu bien le chemin pour nous en retourner ? nous sommes venus ici toujours causant ensemble, et nous nous sommes bien avancés dans ce vallon ; je meurs de faim, et si la nuit nous prenoit ?...

Paul. La nuit, mais tu n'y penses pas ; le soleil est d'aplomb sur nos têtes, les arbres donnent à peine de l'ombre sur leurs pieds ; quand elle s'étendra nous partirons : voilà encore quelques provisions qui sont courtes, à la vérité, mais nous ne sommes pas si loin de chez nous que tu crois. (*Il pose le panier à terre.*) Attends que je m'oriente. (*Il regarde en l'air.*) Quand nous sommes partis les nuages alloient comme ça, et nous allions à rebours ; à présent nous n'avons qu'à les suivre, et nous nous trouverons à notre habitation ; ce n'est pas plus fin que ça.

Virginie. Nos mères sont inquiètes ; elles sont si bonnes, car j'aime la tienne comme la mienne.

Paul. Et moi donc, madame de la Tour ne m'appelle-t-elle pas son fils, ne le serai-je pas véritablement un jour ? car enfin, nous

nous marierons , faut l'espérer ; il viendra un tems où quand je voudrai embrasser ma sœur , qui sera pour lors ma femme , elle ne se mettra plus à fuir , pour ne pas me donner un baiser (*se rapprochant d'elle*) qui coûte si peu.

Virginie , lui mettant la main sur la bouche.

Paul , Paul , ne me parles pas de ça , causons plutôt de nos mères , du chagrin qu'elles ont d'être éloignées de leur patrie : n'as-tu pas remarqué que la mienne est bien plus triste encore , depuis qu'elle a reçu cette lettre de France ? Ah ! si je savois lire , ou toi , et que nous puissions accrocher cette feuille-là quelque jour.

Paul. Nous ferions mal , Virginie , nous volerions un secret. Je les dédommage cependant le mieux que je puis , d'être loin des lieux qui les ont vu naître : premier régisseur de notre habitation , j'ai arrangé notre case comme on dit que sont celles de France ; j'ai nommé un coin de notre enclos , la *Bretagne* , l'autre , la *Normandie*. Ce sont les deux provinces que nos mères habitoient : ce qui regarde le ménage est de ton ressort ; moi , je bêche la terre avec notre bon nègre *Domingue* ; je soigne le jardin qui est charmant , nos cannes de sucre , ces deux palmiers que *Domingue* a plantés le jour de notre nais-

sance, et qui s'élèveront ensemble. Chez nous l'amitié filiale est née de l'amitié maternelle ; nous nous chérissons l'un et l'autre, nous l'avouons devant nos mères, et le plaisir qu'elles ont à nous entendre, égale celui que nous avons à nous le dire.

Virginie. Mon petit frère ! (*Avec un cri.*)
ah ! vois-tu ce noir qui vient à nous ? ah ! j'ai peur.

Paul, se mettant au-devant d'elle.

Avec moi ? si donc ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ZABI, *se trainant le long des arbres.*

Virginie. Dans quel état il est, mon ami !

Paul. Comme il se traîne le long des arbres !... Oh ! je vais lui donner le bras.

Virginie, voulant l'arrêter.

S'il te fait mal ?

Paul. Ne verra-t-il pas bien que je veux le soulager ?... Venez, bon ami.

Zabi. Grand merci ; avez bons cœurs, vous êtes blancs... Ah ! je suis bien à plaindre.

Paul. Asseyez-vous, et prenez confiance en nous. Je m'appelle Paul ; elle , Virginie.

Zabi. Oh ! connois vous autres , bonnes gens , aimés dans toute l'île , logés près d'ici.

Paul , à Virginie.

Vois-tu que nous ne sommes pas bien loin de chez nous ? ConteZ-nous votre aventure.. Ses pauvres pieds sont tout en sang.. Ah ! mon Dieu !

(*Zabi s'assied sur un banc de gazon , à côté de Virginie qui lui essuie le front avec son mouchoir. Paul cueille des feuilles d'arbres , avec lesquelles il enveloppe les pieds du nègre.)*

T R I O.

P A U L.

Apprenez-nous votre peine.
Bon noir , ouvrez votre cœur ,
Voilà ma sœur , elle est humaine ,
Nous calmerons votre douleur.

Z A B I.

Gentille personne
Saura mes malheurs ,
Et son ame bonne
Calmera mes pleurs.

P A U L E T V I R G I N I E.

Sachons vos malheurs.

Z A B I.

Un maître sévère
Me fait maux bien grands ;
Dans terre étrangère

Vais passer vieux ans,
Vend à nouveau maître,
Qui loin va partir.
Lieux qui m'ont vu naître,
Il faut donc vous fuir !
Mourrai moi, j'espère,
Sous bien peu de tems,
Car dans ma chaumière
A moi garde enfans.

Ensemble.

ZABI.

PAUL ET VIRGINIE.

Oui, mourrai, j'espère,
Après maux si grands,
Si quitte chaumière
Sans petits enfans.
Ah ! pauvre père !

Que je plains un père,
Après tels malheurs !
Sa triste carrière
Finir dans les pleurs.
Ah ! pauvre père !

Paul. Infortuné ! venez avec nous dans notre habitation, vous aiderez *Domingue*, nous vous nourrirons de nos récoltes, et, comme elles seront abondantes cette année, de ce que nous vendrons, j'achèterai vos deux enfans.

Zabi. Oh ! bons petits, veux de tout mon cœur... Ah !

Paul. Vous souffrez beaucoup !

Zabi. Depuis deux jours, je marche la nuit dans les montagnes, le jour dans les bois, demi-mort de faim, poursuivi par les chasseurs ; je suis le maître qui a vendu moi à un Français qui part demain pour pays à lui, je voulois me noyer, mais voyant qu'il y a bons blancs dans notre île, il ne faut pas mourir.

Virginie. Rassurez-vous bon noir.

P A U L

C O U P L E T.

P A U L.

Fatigué de si longue route,
Ayant gravi sur les rochers,
La faim vous tourmente sans doute ?

(*A Virginie.*)

Offre-lui les fruits de nos vergers :
Enseigner à ton ami bonne
A soulager c'est la servir ;
Tu sais trop que la main qui donne,
Pour le cœur achète un plaisir.

Z A B I.

Oh ! fruit à vous comme ils sont doux !
Fraîcheur et goût me rend la vie !
Allois bientôt mourir sans vous.

(*A Paul.*)

Merci, blanc.

(*A Virginie.*)

Merci. toi jolie.

P A U L E T V I R G I N I E.

Oh ! nous éprouvons aujourd'hui,
Bon noir, en vous offrant du nôtre,
Que le plus heureux est celui
Qui peut donner ses fruits à l'autre.

Paul. Et vous viendrez chez nous ce soir...
Si vous êtes fatigué, pourtant... Hé bien,
je vais faire une petite cabane avec des
branches, que je couvrirai de feuilles ; vous
allez voir. (*Bas à Virginie.*) Virginie, pen-
dant que je vais m'en occuper, fais le boire,
entends-

entends-tu ? (*Il va chercher des branches d'arbres , qu'il place autour du banc de Zabi.*)

Virginie. Vous avez soif ?

Zabi. Oh ! Beaucoup.

Virginie. J'ai vu près d'ici une source.,
Attendez-moi. (*Elle sort.*)

Paul, regardant son ouvrage.

Ça va comme un charme !

Zabi, resté seul.

Même âge ! eux soigner Zabi comme leur père ; moi pleurer voyant leur jeunesse , crois voir à moi petits enfans..... Pauvre Zabi !

Virginie, revient apportant de l'eau dans ses mains.

Buvez. (*Approchant ses mains de la bouche de Zabi.*) Si cela ne vous désaltère pas assez, je ferai un second voyage.

Zabi, buvant dans les mains de Virginie.

Que ça fait du bien ! Oh ! je suis perdu... voici maître à moi.

Virginie. Qu'il a l'air méchant ! Paul , Paul , viens à moi : oh ! cache-toi derrière nous. (*Poussant Zabi derrière elle.*)

 S C E N E I I I .

LES PRÉCÉDENS ; DORVAL, *en costume de Colon, un bâton à la main*, NÈGRES, VALETS.

Dorval, à ses Nègres.

Le voici, saisissez-le, et qu'on l'enchaîne.

Paul. Ah ! monsieur !

Dorval. Obéissez.

Paul, d'un ton plus ferme.

Non.

Dorval, avec un ton menaçant, à ses nègres.

Je vous l'ordonne.

Virginie, arrêtant Paul, qu'elle voit prêt à s'emporter.

Mon frère... Monsieur !

Paul, à Virginie.

Un malheureux, accablé de fatigue, et qu'il arrache à ses enfans !

Dorval. Jeune imprudent de quel droit viens-tu t'opposer à ma volonté ?

Paul. Du droit que tout homme a de défendre son semblable.

Dorval. Sais-tu que cet esclave m'appartient, que je l'ai vendu, et que je dois le livrer au gouverneur, qui l'a acheté ?

Virginie, vivement.

Le gouverneur... celui qui reçut si durement ma mère, lorsqu'elle fut implorer sa protection ; ah ! pauvre noir, que je te plains de lui appartenir !

Dorval, avec feu.

A monsieur de la Bourdonnais ! je vois bien, jeunes gens que vous ne le connoissez pas : n'importe, je ne suis pas ici pour le défendre, j'y viens pour mes intérêts, pour satisfaire à l'engagement que j'ai pris avec un galant homme, le père, le dieu de notre île, et pour faire punir ce déserteur comme il le mérite : nègres, qu'on s'en empare ?

Paul et Virginie. Ah ! monsieur, de grace pardonnez-lui...

Dorval, durement.

Non, s'enfuir !... quitter !...

Paul. C'est notre faute ; il alloit retourner à votre habitation ; c'est nous, Paul et Virginie, qui l'avons retenu.

Dorval, à part.

Paul, Virginie...

Virginie, à part, seule.

Tu dis que nous l'avons retenu. Tu mens, mon frère.

Paul, bas à Virginie.

Oui, mais je le sauve.

Dorval, à part, les ayant considérés.

Plus je les examine... Oui, ce sont-là ces charmans créoles...

Zabi, se jettant aux genoux de Dorval.

Maître, pardon ; si toi m'avois vendu avec mes enfans, aurois à toi obéi ; mais quitter seul, les laisser !

Dorval. (A Zabi.) Paix. (Regardant Virginie.) Qu'elle est intéressante !..

Virginie. Vous voyez qu'il pleure, il est bien fâché ; allons, laissez-vous fléchir... Quand nous retournerons tous les deux chez nos mères, qu'une bonne raison, une aventure heureuse, puissent excuser notre absence.

Dorval. Virginie, oh ! vous avez bien de l'éloquence !... Relève-toi... Je lui pardonne. *(Aux Nègres.)* Qu'on ne lui fasse rien.

Zabi. Merci, bon maître.

Dorval. Remercie bien ces jolis enfans, leurs prières m'ont attendri ; je sens qu'il est difficile de résister à celles de l'innocence ; retourne promptement à la case, rejoindre *M. de la Bourdonnais*, ton nouveau maître, qui doit partir ce soir au coucher du soleil ; quant à tes enfans, sois sans inquiétude, tu les reverras un jour.

Virginie bas au nègre.

Nous les achèterons.

Dorval. Notre brave gouverneur ne retourne en France que pour y recevoir les récompenses qu'il mérite : nos habitations ont trop besoin de leur père pour qu'il ne hâte pas son retour, adieu, aimables enfans, on vous aime dans l'île, et je vois qu'on a bien raison. *(Il sort.)*

Paul, prenant la tête du nègre, et l'embrassant.

Adieu, bon noir, souviens-toi de Virginie.

Virginie. Et de Paul.

Zabi. Oh! oui longtemps, toujours; adieu.

(Il sort avec les nègres.)

SCÈNE IV.

PAUL, VIRGINIE.

Virginie. Hé bien, Paul, n'ai-je pas bien parlé à ce monsieur?

Paul. Oh! ce sont tes yeux qui ont tout fait : comme il te regardoit. Ha ça, nous voilà satisfait, nous pouvons penser à nous à présent.

Virginie. Il faut partir , je ne sais comment je pourrai marcher.

Paul. Il faut manger , d'abord.

Virginie. Tu as raison , car la faim m'est revenue : as - tu quelque chose ?

Paul. Et le panier donc ?

Virginie. Est - ce sur lui que tu comptes ? il n'y a plus rien , tu m'as dit de lui donner tout.

Paul. C'est vrai ; nous voilà bien avancés avec notre générosité ; mais il ne faut pas nous en affliger , elle nous a procuré un trop grand plaisir... Comment faire ? ces arbres ne produisent que de mauvais fruit ; il n'y a seulement pas un tamarin , pas un citronnier pour se rafraîchir. Eh ! tiens , voici un dattier... Oh ! ma sœur !

Virginie voulant y atteindre.

Les branches sont bien hautes.

Paul. J'y vais monter.

Virginie. Prends bien garde de te casser le cou.

Paul. Est-ce que je tombe donc ? quand il y a des vaisseaux en rade de l'autre côté de notre habitation , est-ce que je ne grimpe pas au haut des mats.

Virginie. Je n'en vois rien , heureusement.

Paul sur l'arbre.

Tiens , voilà une branche superbe , je n'y

peux pas atteindre , elle déborde trop de l'arbre ; attends , mets-toi dessous , en pesant dessus avec mon pied , je vais tâcher de la baisser à ta hauteur , tâche de t'accrocher : y est - tu ?

Virginie. Oui. (*Au moment où Virginie est prête à saisir la branche , Paul retire son pied , et la branche se relève de manière qu'elle ne peut rien cueillir.*) Hé bien , voyez donc l'étourdi ; je n'ai rien , tu as retiré ton pied trop tôt : tâche d'en cueillir , je te promets un baiser pour ta peine.

Paul. En voici une superbe à ma portée...
Approche.

DUO ET COUPLETS.

Virginie , sous l'arbre.

De ta main cueille ces fruits,
Et jette-les dans la mienne.

(*Paul lui jette des dattes.*)

Reçois le baiser promis
Pour te payer de ta peine.

(*Elle lui envoie un baiser avec ses doigts.*)

P A U L.

Comme ça , ce n'est pas bien ;
Le vent l'emporte , et je n'ai rien.

V I R G I N I E.

Paul j'en vois beaucoup ici,
Tiens ; je te promets d'avance
Deux baisers pour celles-ci...

Paul à part.

Bon, j'aurai ma récompense.

(Il jette des dattes.)

Mais je la prendrai si bien,
Que le vent n'en aura rien.

J'ai tout moissonné je crois,
Je veux t'offrir la dernière...
Ma sœur, reçois-là de moi
D'une plus douce manière...

Il met une datte dans sa bouche, et descend à la hauteur de Virginie : elle s'approche pour recevoir la datte : au moment où elle est prête à la saisir, Paul la laisse tomber et l'embrasse.

Paul, à Virginie, qui est un peu honteuse.

Celui-là, je le tiens bien,
Le vent je crois, n'en aura rien.

Si tu ne me refusais pas toujours, je ne serois pas obligé d'employer la ruse. Allons, boude-moi bien, faisons la paix, et partons.

Virginie. Mais, par où prendre ? voilà le ruisseau que nous avons passé à pied sec, qui est considérablement augmenté de la pluie, s'il faut faire un grand circuit pour regagner notre habitation, je ne sais comment faire, je suis rendue.

Paul. (Il va pour reconnoître le chemin, et revient.)

Je te porterai ; mais quel chemin prendre à présent ? il faudra faire du détour peut-être.

Virginie, pleurant.

Hé bien , nous voilà perdu . . . et nos pauvres mères vont être d'une inquiétude . . . C'est ta faute aussi , tu veux toujours faire des voyages.

Paul. (Il écoute.)

Ne me gronde pas... Paix... paix donc... Entends-tu ?

Virginie. C'est Fidèle , le chien de notre case : oui , je reconnois sa voix ; serions-nous si près de chez nous , et derrière notre montagne ?

Paul , presque en criant.

Ma sœur , voilà Domingue.

S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS , DOMINGUE , de l'autre côté du rivage.

Domingue. Oh ! mes bons petits maîtres ! ce sont eux. Attendez , attendez.

(*Il traverse le ruisseau sur les pointes des rochers.*)

Virginie. Ah ! Paul, il va périr ; ce courant est si rapide...

Paul. Ne crains rien , il sait nager ; d'ailleurs ces pointes de rochers qui débordent , l'aideront à traverser. (*Il va à Domingue et lui donne la main pour sauter sur le rivage.*)
Mon pauvre Domingue !

Domingue. Oh ! mes jeunes maîtres , que je suis heureux de vous trouver ! mais que vos mères ont d'inquiétudes ! comme elles ont été surprises de ne plus vous trouver au retour de la case voisine où je les accompagnois ! Marie qui travailloit dans un coin de l'habitation n'a su me dire où vous étiez ; j'allois ; je courois par-tout vous demandant à tout le monde , ne sachant de quel côté aller vous chercher. . . . Enfin , je me suis avisé d'une idée ; j'ai pris vos habits à l'un et à l'autre , je les ai fait flairer à Fidèle , le chien de notre habitation ; et sur-le-champ , comme si le pauvre animal eût deviné ma peine , il s'est mis à quêter sur vos pas ; il m'a conduit en remuant la queue , jusqu'à l'entrée du bois : là j'ai rencontré des noirs qui m'ont dit que vous étiez au bord de ce ruisseau : Fidèle m'a mené jusqu'au rivage , où il s'est mis à aboyer de toutes ses forces ;

alors j'ai couru , j'ai couru , vous v'là , j'vous trouve... C'est singulier comme le plaisir délasse ; je ne me sens pas du chemin qu'il m'a fallu faire pour vous rejoindre... Je suis si content !

Paul. Et nous... Tiens , nous allions partir.

Domingue. Comment ferez-vous ? il faut faire un circuit , à cause du ruisseau : et il y a loin... des chemins ! Si vous n'avez pas pris la même route que moi... faut que vous ayez fait quatre lieues.

Virginie. Mon dieu , oui ; ausi je n'en puis plus.

Paul. Mais il faut nous en aller , si nos mères pleurent , se désespèrent ; nous ne sommes pourtant pas à la moitié du jour.

Domingue. C'est vrai , mais voilà la première fois qu'elles sont si long-tems sans vous voir , et pour des mères qui pleurent les heures sont bien longues ! mon dieu , mon dieu ! et Mlle. Virginie ? .. comment franchir ces rochers , ces racines ? .. Où est le tems où je vous portois dans mes bras l'un et l'autre ? mais à présent vous êtes si grands ! n'importe.

Paul , avec feu.

Mais moi , Domingue , ne suis-je pas jeune et fort ? N'ai-je pas vingt ans et du courage ?

Tu m'as vu porter des gerbes énormes , des souches d'acajou ; ma petite sœur n'est pas aussi lourde , vas nous nous en tirerons.

Domingue. Mais pour traverser le ruisseau ? voyez-donc comme il est rapide.

Paul. Mais regarde donc ces rochers qui débordent , je suis sûr qu'en les enjambant avec précaution. Allons , Domingue , nos mères pleurent , il faut se hâter de les consoler... place Virginie sur mes épaules , vite , vite.

Domingue, à part.

Le bon jeune homme ! ah ! ma Zizi , j'en ferois autant pour toi.

Virginie, montée sur un petit rocher.

Non , mon ami , j'ai trop peur...

Domingue. Nous nous relaiérons , ne craignez pas ; quand on porte son bien , manque-t-on de force ?

Virginie. Tu le veux , allons , Mais , si par malheur le pied te glisse ? L'herbe est humide au moins.

Domingue. Chut , j'entends.

Virginie, effrayée.

Ah ! Paul !

Domingue. Hé ! ce sont les bons amis qui m'ont appris où vous étiez.

SCENE

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS , NÈGRES , à l'autre bord.

CHOEURS DE NÈGRES.

PETITS blancs , bien doux ,
Attendez - nous ;
Vous ne pas risquer davantage .
Craignez ce ruisseau ;
Nous plus hardis pour passer l'eau ,
Portez vous en petit voyage ;
Petits blancs , bien doux .
Vous point partir , attendez-nous .

(Les uns se précipitent à la nage , les autres traversent le ruisseau sur les pointes des rochers .

PAUL.

Ce sont bons noirs , ma Virginie ,
Qu'en ces lieux nous venons de voir .
Ils se disoient : elle est bonne et jolie ,
Ils t'aideront , c'est mon espoir .

UN NÈGRE.

Si pour Zabi toi prier maître .
Oh ! toi vois que nous en souviens ,
Noirs tu le verras , aiment bien ,
Et n'ont pas cœur méchant ni traître .

CHOEUR.

Nous porter toi chez tes parens ,
Sur un petit lit de feuillage ;
Leur ramener jolis enfans ,
Tout plaisir pour nous ce voyage .

(Pendant ce couplet , d'autres nègres ont

arrangé une espèce de petite civière avec des branches d'arbres que Paul avoit coupées, sur lesquelles ils placent Virginie ; deux noirs la portent, Paul lui donne la main; les autres nègres suivent et précèdent en chantant.)

C H Œ U R.

Nous porter toi chez tes parens,
Sur ce petit lit de feuillage ;
Leur ramener jolis enfans ,
Tout plaisir pour nous ce voyage

Fin du premier acte.

A C T E I I.

Le théâtre représente le jardin de l'habitation de Mde. la Tour. Deux palmiers à-peu-près de même grandeur sont à l'entrée.

S C E N E P R E M I E R E.

Mde. L A T O U R , M A R G U E R I T E .

D U O

Mde. L A T O U R .

HÉLAS ! hélas !
Ils ne viennent pas ;
Loin de nous qui les arrête ?

ET VIRGINIE.

MARGUERITE.

Calmez votre ame inquiète
Domingue est allé sur leurs pas.

Mde. LA TOUR.

Ma compagne, mon amie,
Que mon cœur est agité!
Ah! sans ma chère Virginie,
De crainte qu'il est tourmenté.

MARGUERITE.

Chez un colon du voisinage,
Peut-être Paul la conduit;
Prenez courage,
Il est aimé du voisinage.
Reposez-vous sur lui.

Ensemble.

MARGUERITE.
Calmez votre ame in-
quiète,
Domingue est allé sur
leurs pas, etc.

Mde. LA TOUR.
Hélas! hélas!
Ils ne viennent pas,
Loin de nous qui les
arrête? etc.

Marguerite. Reposez-vous sur la fidélité de ce bon noir. Que ce moment d'inquiétude appartienne à l'amitié, vous lui devez le détail de vos peines; devant nos enfans, votre cœur n'ose s'ouvrir... mais avec moi...

Mde. la Tour. Vous savez les motifs qui m'ont fait quitter la France: mon cœur avoit choisi mon époux; je ne voulus jamais céder aux arrangemens de ma famille, ni former d'autre lien que celui qui m'attacheroit à M. la Tour. Menacée, aigrie, persé-

cutée , je partis avec mon époux , et je vins m'établir dans cette île : riche de son courage et de ses espérances , j'eus le malheur de le perdre ; et je me trouvai sans appui , mais avec un gage de son amour , Virginie , ma fille. Réduite à la plus modique fortune , j'eus le bonheur de vous connoître ; vous étiez malheureuse : nos cœurs se rapprochèrent plus vite.

Marguerite. Et moi , quelle différence !.. oui , trompée par le plus perfide des hommes qui ne me laissa , en m'abandonnant , que mon malheureux fils. Ce gage de l'amour le plus tendre , dont l'hymen devoit assurer l'existence et le bonheur , fut condamné à souffrir dès les premiers jours de sa vie. Errante et fugitive , repoussée par toute ma famille , je viens chercher le calme loin des lieux où j'aurois dû le trouver : mais ne parlons pas de mes peines , je les bénis , je leur dois une bonne amie.

Mde. la Tour. En réunissant l'une et l'autre le peu qui nous restoit , nous achetâmes cette petite habitation ; j'avois une parente en France , Madame de Saint - Phar , je lui écrivis , et je priai M. de la Bourdonnais de la voir dans un voyage qu'il fit dans ce royaume : à son retour , je volai chez lui , impatiente de savoir le succès de ses dé-

marches et de mes sollicitations. Le gouverneur me peignit cette tante irritée contre moi ; et me refusant toute espèce de secours ; lui-même ajouta encore à mes peines en me disant que j'avois tort , qu'un mariage d'inclination entraînoit de justes infortunes. Tel fut le fruit de onze années d'espérances.

Marguerite. Eh ! qu'avons-nous besoin de tes parens ? n'avons-nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour avec mon fils ? nous n'avons rien à craindre ; marions Paul avec ta fille ; ils ont , l'un pour l'autre , un sentiment que leur jeunesse ne rend pas encore dangereux : mais quand l'âge aura déployé toute l'énergie de ce caractère ardent , alors je crains que Paul...

Mde. la Tour. Ils sont trop jeunes , trop pauvres ; Paul est notre unique espoir ; en le faisant passer aux Indes avec une pacotille... Il annonce de l'intelligence... Alors , au retour de Virginie.

Marguerite. Au retour de Virginie... Comment ?

Mde. la Tour. Voilà ce que tu ignores , et le sujet de mes larmes ; cette lettre.

Marguerite. Hé bien.

Mde. la Tour. Est de M. de la Bourdonnais ; ce brave militaire , que j'accusois in-

justement de dûreté, témoin de ma position, à son second voyage en France, a plaidé ma cause auprès de Madame de Saint-Phar ; il l'a touchée en ma faveur, elle me veut du bien, mais à quel prix ! Elle me demande d'envoyer Virginie auprès d'elle ; un vaisseau part aujourd'hui, et ce soir le gouverneur doit venir chercher ma réponse.

Marguerite. Te séparer de ta fille !

Mde. la Tour. Paix, n'entends-tu pas ?

Marguerite. C'est la voix de Paul, ce sont nos enfans.

S C E N E II.

LES PRÉCÉDENS, PAUL, VIRGINIE,
LES NÈGRES.

Paul. C'est nous, c'est nous.

Mde. la Tour. Malheureux enfans, d'où venez-vous ? dans quelles angoisses vous nous avez jettés !

Virginie, avec naïveté.

Nous venons de la prairie, le long de la rivière ; nous avons demandé la grace d'un nègre, à qui nous avons donné le déjeû-

ner de la maison , parce qu'il mouroit de faim , et voilà que ces bons noirs nous ont ramenés.

Mde. la Tour, l'embrassant.

Tu me payes de tout le mal que j'ai souffert.

Marguerite. Et toi aussi , Paul , tu as fait une bonne action.

Paul. Et je vous vois mon cœur est heureux... mais pourquoi cet arbre cassé?

Marguerite. Oh c'est l'orage de ce matin ; tu sais que nous en avons tous les jours.

Paul. Hélas ! oui , ça me fait une peine pour ces vaisseaux et ceux qui partiront demain... (à ce mot , Marguerite lui met la main sur la bouche et l'embrasse.

Virginie gaiement.

Pourquoi partent-ils ? qu'ils fassent comme nous , qu'ils restent... Ne pleure donc pas maman , me v'la.

Domingue à Mde. la Tour.

Maîtresse bons amis sont fatigués... si vous vouliez les faire rafraîchir?

Mde. de la Tour. Oui , tout ce que tu voudras : donne , voilà mes clefs.

Domingue , aux noirs.

Allons , venez vous rafraîchir dans la case.
(*Les nègres sortent avec Domingue.*)

Paul. Ciel ! et le bosquet de Virginie !

Mde. la Tour. Mes enfans , je n'ai pas encore été voir votre enclos ; mais je crois que ce rocher , qui borne la mer , aura garanti vos petites possessions.

Paul , montrant les deux palmiers.

Allons les voir tous ensemble. Heureusement qu'il n'est rien arrivé à nos deux amis... Allons , maman , Virginie... et toi Domingue , songe à ce que je t'ai dit , aie bien soin d'eux , n'oublie pas les petits cadeaux.

Virginie. Tu sais bien.

Mde. la Tour , à Marguerite , à part.

Et vous , mon amie , pendant notre promenade , prévenez doucement votre fils de la proposition que l'on me fait , et du parti cruel que le bonheur de Virginie me force à prendre.

Virginie et Paul. Adieu , bons noirs.

Paul. Bon appétit.

(Ils sortent avec leurs mères.)

S C E N E V.

DOMINGUE , LES NÈGRES.

Domingue. Tenez , vous donnerez chacun à vos maîtresses ces petits anneaux que mes

maîtres m'ont dit de vous offrir. (*Au plus jeune.*) Et toi, tu feras ce présent à ta bonne amie.

Le Nègre. Bon. (*Il se regarde dedans*) Oh ! joli, la verrai donc deux fois comme moi ?

Domingue. Oui.

Le Nègre, enchanté.

Toi, bien remercier Virginie.

Domingue. Voilà M. de la Bourdonnais.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LA BOURDONNAIS,
DEUX NÈGRES, portant une petite malle.

(*Les Nègres vont au devant de M. de la Bourdonnais, et lui baisent les basques de son habit.*)

La Bourdonnais. Bonjour, mes amis, bonjour ; n'est-ce pas ici que loge madame de la Tour ?

Domingue. Oui.

La Bourdonnais, avec bonté.

Je voudrais lui parler.

Domingue. La voilà, si vous avez quelques

bonnes nouvelles à lui donner. Oh ! tant mieux, elle paroît avoir bien du chagrin aujourd'hui ; elle a besoin qu'on la console.

(Il sort avec les nègres.)

S C E N E V I I.

LA BOURDONNAIS, *Mde.* LA TOUR.

La Bourdonnais. Pardon, madame, si je vous rends ma visite si tard ; les affaires générales me distraient souvent des particulières qui auroient des grands droits sur mon cœur. J'ai à réparer avec vous la manière dont je vous reçus lorsque vous me fîtes l'honneur de venir me chercher ; vous devez m'excuser, madame, l'homme en place n'est pas toujours ce qu'il voudroit être ; il est quelquefois trompé ; et, malgré les intentions les plus pures, il accorde souvent à l'intrigue ce qu'il ne croit donner qu'au mérite et à la vertu. Madame de Saint-Phar, que j'ai vue à mon dernier voyage en France, désireroit posséder Virginie auprès d'elle... Sa lettre que vous avez dû recevoir.

Mde. la Tour. La voici, monsieur ; que de larmes elle m'a fait répandre ! ma santé, les préventions injustes de madame de Saint-Phar

Phar contre moi, une amie que j'ai trouvée dans mes peines, et que je n'abandonnerai pas aux horreurs de la solitude, tous ces motifs réunis ne me permettent pas un voyage.

La Bourdonnais. Mais l'intérêt de Virginie, son bonheur le commande; vous ne sauriez la priver, sans injustice, d'une si grande succession; je ne vous cache pas qu'appartenant à tout ce qu'il y a de mieux à la cour, votre tante avoit employé l'autorité pour rappeler Virginie auprès d'elle.

Mde. la Tour. L'autorité! en est-il contre les droits d'une mère?

La Bourdonnais. Les bureaux m'ont écrit à ce sujet, d'user de tout mon pouvoir; mais ne l'exerçant que pour rendre heureux les habitans de cette colonie, j'attends de votre volonté seule un sacrifice de quelques années d'où dépend l'établissement de votre fille et le bonheur de sa vie.

Mde. la Tour. Je conviens que dans ma patrie je pourrois trouver ma fortune, et jouir des richesses qui m'appartiennent de droit; mais le bonheur et la paix sont plus précieux qu'elles; une amie, un enfant valent bien tout ce que je peux attendre; et le jeune Paul?

La Bourdonnais. N'est pas indifférent pour mon cœur; ami des arts et de l'indus-

trie, protecteur né des hommes qui ne doivent leur fortune qu'à eux-mêmes, votre jeune ami est dans la classe de ceux que je me fais un devoir de protéger. Je sais tous les services qu'il vous a rendus, je sais que cet établissement est son ouvrage; et moi, qu'un poste honorable met dans l'heureuse possibilité de le secourir, je ferai tout pour lui... Une petite flotte que j'envoie dans l'Inde me met à même de le placer avantageusement, et j'y ai songé. Quant à Virginie, si vous ne pouvez entreprendre ce voyage avec elle, daignez me la confier; mon caractère mérite peut-être une entière confiance; je sais chérir et honorer la vertu; l'innocence est si intéressante! Virginie sera l'objet de mes soins, de mon respect, et je vous promets de la traiter comme ma fille.

Mde. la Tour. La perspective de son bonheur, la générosité de vos offres commandent à ma raison plus fortement qu'à mon cœur, je sens que le devoir d'une mère est de faire tout pour ses enfans... Je vais l'instruire des propositions que vous daignez me faire; je prierai même notre pasteur d'encourager sa sensibilité et la mienne... Elle vient.

La Bourdonnais. Je vous laisse avec elle: voici des marchandises que j'ai ordre de lui remettre, ainsi que ce sac de piastres, qui

lui appartiennent : je vous prie de les lui donner vous-même ; la main qui donne ajoute encore au présent. Je vais visiter les cases de l'île avant mon départ , qui sera au coucher du soleil , et je viendrai réclamer le dépôt que vous daignerez , j'espère , me confier. Adieu , madame , (*Arrêtant Mde. la Tour qui le reconduit.*) Demeurez , les habitans de l'île me traitent comme leur ami... comme leur père ; de grace , agissez comme eux , avec moi. (*Il sort.*)

S C E N E V I I I.

Mde. LA TOUR, seule.

Pauvre Virginie ! me séparer de toi !... armons-nous de courage ; ton bonheur , un avenir plus heureux , tout me l'ordonne , je ne dois plus balancer.

S C E N E I X.

*Mde. LA TOUR, VIRGINIE, LE PASTEUR
de l'île appuyé sur un enfant.*

Virginie, gaiement.

Maman , maman , notre bosquet n'est pas endommagé ; il y a quelques petits arbustes

déracinés, mais Paul les replante... Hé bien ! tu parois toujours chagrine ; tiens, voilà notre bon pasteur qui vient te consoler avec moi ; sois tranquille petite mère, je ne partirai plus.

Mde. la Tour, à part.

Elle ne partira plus. (*Haut.*) Bon jour pasteur... (*A part.*) Il vient bien à propos.

Le Pasteur. La matinée a été orageuse, je voulois savoir si cela ne vous avoit pas fait de tort ; mais il n'y a rien. Voulez-vous me permettre de m'asseoir ?

Virginie, le mène sous un arbre.

Oui, mon père, mettez-vous là, à l'ombre. (*Appercevant la petite malle qui est ouverte.*) Ah ! mon Dieu ! maman ! qu'est-ce que c'est que cela ?

Mde. la Tour. C'est à toi, ma fille.

Virginie. A moi !

Mde. la Tour. C'est un présent que te fait une parente que nous avons en France.

Virginie. Une parente ! ah ! c'est celle dont tu m'as parlé quelquefois... Elle t'aime donc à présent ?

Mde. la Tour. Oui, elle a même grande envie de te voir ; examine ce que renferme cette malle.

Virginie. Oh ! les belles mousselines , les belles toiles !... de l'argent... Ah ! ma mère , tu ne manqueras plus de rien. (*Allant au pasteur et lui mettant des pièces dans son chapeau.*) Tenez , pasteur , il y a des malheureux dans l'île , me voilà riche , tâchez qu'il n'y en ait plus... voilà pour eux , et quand vous en trouverez , envoyez-les moi tous.

Le pasteur. Je vous le promets... (*A part.*)
La belle ame !

Mde. de la Tour. Tu dois bien aimer cette parente , elle désire te voir heureuse.

Virginie. Puisque , grace à ses bontés , je pourrai t'offrir plus que le nécessaire , je l'aime ; tiens , je l'embrasserois d'aussi bon cœur que toi.

Mde. la Tour. Tu ne serois donc pas fâchée de la voir ?

Virginie. Au contraire , la reconnoissance dit à mon cœur de la chercher.

Mde. la Tour prête à tout avouer.

Hé bien , prie notre pasteur de te lire cette lettre , (*A part.*) je n'en aurois jamais le courage. (*Elle lui donne la lettre.*)

Virginie. Volontiers. (*A part.*) C'est probablement la lettre dont je parlois à Paul ce matin. (*A sa mère.*) Toi , choisis dans

cette malle ce qui te conviendra le mieux ;
c'est à toi puisqu'on me l'a donné. (*Elle va
près du pasteur , et lui donne la lettre.*)

Mde. la Tour , à part.

Que va-t elle apprendre ! je le sens , cette
lettre va déchirer son ame sensible ; elle ne
connoît que sa mère , et...

Le pasteur lit.

» Madame ,

» La manière dont M. de la Bourdonnais
» m'a parlé de vous , à son dernier voyage,
» vos malheurs , l'intérêt tendre que votre
» fille inspire ; tous ces motifs réunis ont
» touché mon cœur , injustement armé
» contre vous . . . il me reste à réparer mes
» torts ; puisse - je en espérer l'oubli en
» employant tous les moyens de vous rendre
» heureuse !

Virginie , allant à sa mère.

Entends-tu ? . . vous rendre heureuse . . .
Tu n'écoutes pas . . .

Mde. la Tour.

Ciel !

Le pasteur continuant.

» Je désire rapprocher de moi Virginie ;
» mon cœur l'appelle , et tous mes biens
» l'attendent. M. la Bourdonnais doit re-
» venir en France , daignez lui confier ce

» dépôt précieux... que votre fille parte
» avec lui, qu'elle revienne retrouver...

Virginie, avec feu, arrachant la lettre.

Oh ciel ! quitter ce pays, aller en France...
ma mère !..

Mde. la Tour. Hé bien Virginie ?

Virginie. Tu n'as donc pas lu cette lettre
avant de me la donner ?

Mde. la Tour.

Moi . . .

Virginie. Sais-tu ce qu'elle me propose ?..
cette parente ; le sais-tu ? oh non, tu ne le
sais sûrement pas...

A R I E T T E.

Elle propose à Virginie
De fuir sa mère et sa patrie ;
De s'arracher de ses bras...
Eh ! que m'importent ses richesses,
Et ses trésors et ses promesses,
Sans toi, sans toi, non, non, je n'en veux pas.
Je suis heureuse, j'ai ton cœur.
Près de lui le mien me ramène ;
Je lui raconte mon bonheur,
Oui, j'y dépose ma peine,
Ce bien est tout pour mon cœur...
Non, ne crois pas que Virginie,
Quitte sa mère et sa patrie
Qu'elle s'arrache de tes bras.
Eh ! que m'importent ses richesses,
Et ses trésors et ses promesses ?
Sans toi, sans toi, non, non, je n'en veux pas.
(Elle tombe dans les bras de sa mère.)
Non, ma mère, je ne te quitterai pas.

Mde. la Tour. Tu dois bien sentir ce qu'il m'en coûte de me séparer de toi ; mais avec mon amie , ton frère, je ne serai pas malheureuse. Songe donc à l'avenir, si tu venois à me perdre , Paul et toi vous seriez obligés de travailler à la terre, ou de vendre votre liberté pour vivre : ah ! cette idée me pénètre de douleur.

Virginie. Le ciel nous a condamnés au travail , vous m'avez appris à le bénir chaque jour , jusqu'à présent , il ne nous a point abandonnés , il ne nous abandonnera pas encore ; et cet argent , voilà de quoi vivre heureux toute notre vie.

Mde. la Tour. Mais songe donc que ce n'est pas une séparation , ce n'est qu'un voyage.

Virginie. Ah ! maman , c'est le premier !

Mde. la Tour. Rapproche donc tous les motifs qui doivent t'y résoudre. Ton intérêt , le mien , celui de Paul , de sa mère , de tout ce qui nous entoure , car ta fortune deviendra la nôtre ; et dans ce pays on voit tant de gens qui s'expatrient pour l'aller chercher !

Virginie. Ils n'ont sûrement pas leur mère.

Mde. la Tour. Tiens , consulte notre honnête pasteur , je m'en rapporte à lui. (*Au pasteur.*) Vous avez lu la lettre que m'écrit madame de Saint-Phar ; vous avez su

combien elle étoit aigrie contre moi ; voyez tout ce qu'elle offre à Virginie : peut-elle balancer ?

Le pasteur. Non.

Virginie. Quoi ! vous qui recommandez aux enfans l'amitié, l'attachement pour leurs mères, vous qui m'avez dit souvent, qu'ils ne vivoient que pour elles . . . que les abandonner . . .

Le pasteur. Ne suis-je pas juste ; votre mère est pauvre, depuis tant d'années son courage l'a élevée au-dessus de l'infortune ; mais il s'affoiblit avec l'âge, alors le bonheur des parens devient un devoir, et puisque vous pouvez . . .

Virginie. Mais voyez cet or, cet argent, ce n'est plus à moi, c'est à ma mère, il y en a beaucoup.

Le pasteur, avec chaleur. Pour rendre sa vieillese moins affreuse, vous n'en aurez jamais trop ; et les malheureux répandus dans cette île . . . Vous contractez l'obligation de les secourir du moment que les moyens vous en sont offerts : balancez la peine que ce départ vous cause, avec le plaisir qui vous attend au retour ; voyez votre mère n'ayant plus à lutter contre l'infortune : l'enfant timide offrant avec confiance à votre cœur

toute sa famille malheureuse , bien sûr que vous adoucirez sa misère . . . Ah ! Virginie , les charmes du retour et de la bienfaisance répareront bien les maux que votre ame sensible aura dû souffrir.

Virginie , la voix étouffée par ses sanglots.

Hé bien , oui , je partirai , ma mère ! ah ! qu'il a bien deviné ce qu'il falloit pour m'y résoudre Mais Paul , mon ami , mon frère partira - t - il avec moi ?

Le pasteur. Et qui auroit soin d'elle !

Virginie. Vous avez raison , annoncez-lui la résolution que le bonheur de nos mères , le sien , me fait prendre ; votre sagesse m'a décidée , que ce soit elle qui le console . . . Oh ! il est comme Virginie , il aura bien besoin de votre amitié.

Mde. la Tour. Oui , je vais le chercher avec notre pasteur ; ma fille , ma Virginie , le ciel et du courage ! (*Au pasteur.*) Venez. (*Au petit enfant.*) Toi , reste avec elle.

(*Elle sort avec le pasteur.*)

S C E N E X.

VIRGINIE, LE PETIT ENFANT.

Virginie, à part. Quitter ces lieux, Paul!. ces deux arbres, plantés le jour de notre naissance, que je voyois soir et matin... Ah! ne pesons pas sur nos peines, suivons le conseil du pasteur, occupons-nous de l'avenir: que j'ai besoin de ces illusions pour me consoler!... Petit, es-tu de l'Isle?

L'enfant. Oui, Mlle. Virginie.

Virginie. Je vais partir, fais-moi le plaisir d'apporter tous les matins un bouquet à Paul, un bouquet de ces fleurs-là; on en trouve par-tout: tu lui diras que c'est de ma part; et prie Dieu pour que je revienne bientôt.

L'enfant. Oh! oui, Mademoiselle. (*Il sort.*)

S C E N E X I.

PAUL, VIRGINIE.

Paul, rapidement. Est-ce vrai? m'ont-ils trompé? vous partez demain?

Virginie, effrayée. Je pars...

Paul. Ne me cachez rien , je sais tout , ils me l'ont dit.

Virginie. Il faut , mon cher Paul , que j'obéisse à mes parens , à mon devoir.

Paul. Vous quittez votre mère , la mienne , et Paul , votre frère , pour qui ? pour une parente que vous n'avez jamais vue.

Virginie. Hélas ! je voulois rester ici toute ma vie , on ne l'a pas voulu ; le gouverneur , ma mère , le pasteur lui - même . . .

Paul. Et voilà les raisons qui vous ont décidée , et aucunes ne vous ont retenue ? mais pour être heureuse , où voulez - vous aller ? dans quelle terre aborderez-vous qui vous soit plus chère que celle où vous êtes née ? comment vivrez-vous sans les caresses de votre mère , dont votre cœur s'étoit fait une si douce habitude ?

Virginie. Eh ! mon ami , crois-tu que je ne me sois pas dit tout ce que tu me rappelles ? crois-tu donc le cœur de Virginie d'accord avec ce funeste voyage ! . . méchant ! tu n'as pas vu toutes les larmes que j'ai déjà versées.

Paul, avec sensibilité. Je ne vous parle pas de moi ; mais que deviendrai-je moi-même , quand je ne vous verrai plus avec nous , et que le soir viendra sans nous réunir ; lorsqu'éveillé , le matin , par le chant harmo-
mieux

nieux des bangalès, je n'entendrai plus ta douce voix qui me les faisait oublier; lorsque ces fleurs embaumeront ce bosquet, et que je ne respirerai plus ton haleine, plus douce encore; (*plus vivement*) et quand j'apercevrai ces deux palmiers, plantés à notre naissance, qui croissoient avec notre amour ?

Virginie (*Elle jette un regard douloureux vers ces arbres.*) Mon frère !

Paul. Non, ils ne me rappelleront pas de cruels souvenirs; ils devoient mourir avec nous; mais le votre ne doit plus me donner de l'ombrage, puisque vous vous éloignez...

(*Il va pour déraciner l'arbre.*)

Virginie, courant à lui, le retenant par son habit.

Paul, Paul, mon frère ! je reviendrai, et nous vieillirons tous quatre ensemble. (*Etouffant et cachant sa tête dans ses mains.*)

Malheureuse Virginie !

Paul. Oh ! ne me cache pas tes larmes, c'est le seul bien qui me reste au monde... Tu regrettes ton frère ?

Virginie. Il me le demande !

Paul. Laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau où tu pars... je te rassurerai sur les tempêtes qui te causeraient tant d'effroi dans notre île., Vois-tu ce ciel ? il étoit en feu ce matin : déjà des nuages s'amoncelent du côté du midi ; ils présagent une tempête horrible.

Virginie, se jettant dans les bras de Paul.

Ah ! Paul, tu me fais trembler !

Paul. Hé bien, je ranimerai ton courage, je reposerai ta tête sur mon sein, je réchaufferai ton cœur contre mon cœur ; et en France, où tu vas chercher de la fortune et de la naissance, je te servirai comme esclave.

Virginie. Paul, c'est pour toi que je pars, pour toi que j'ai vu chaque jour courbé sous le travail pour nourrir nos deux mères. Si je me suis prêtée à l'occasion de devenir plus riche, c'est pour te payer mille fois le bien que tu nous as fait : est-il une fortune digne de ton amitié ? Si j'avois un époux à choisir, en choisirois-je un autre que Paul ? Combien m'en a-t-il coûté ! combien m'en coûte-t-il tous les jours de retenir ce cœur prêt à voler vers le tien ! Je voulois que tu m'aidasses à me séparer de moi-même jusqu'à ce que le ciel eût béni notre union ; maintenant tu m'accuses Tu peux soupçonner ta Virginie !... (*On entend un coup de canon.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, *Mde. LA TOUR*, *MARGUERITE*, *LE PASTEUR de l'île.*

Paul, hors de lui.

Entends-tu?... on t'appelle. (*Aux mères.*)
Voyez mon désespoir, le sien ; je pars avec elle, rien ne pourra m'en détacher.

Marguerite. Quoi ! Paul, tu veux aussi nous quitter ! qu'allons-nous devenir ?

Paul, égaré. Laissez-moi. . . .

Mde. la Tour. Mon fils. . . .

Paul, s'animant par degré.

Votre fils ! vous, ma mère, vous, qui séparez le frère d'avec la sœur !.... nous avons appris, de vous à nous aimer ; tous deux nous nous le sommes dit mille fois, et maintenant vous l'éloignez de moi ; vous l'envoyez en Europe, dans ce pays qui vous a refusé un asyle, et chez des parens cruels qui vous ont vous-mêmes abandonnés ! (*Avec feu, s'attachant à Virginie.*) Mais je l'accompagnerai : si le gouverneur qui

Paul, d'une voix éteinte.

On me l'enlève, on m'en sépare!
Non, non, je n'y survivrai pas.
O ciel! avance mon trépas,
Et que Paul ne voye pas
Le sort affreux qu'on lui prépare.

(Il tombe sans connoissance.)

T O U S.

Paul, appaise-toi,
Ecoute-moi.

(On entend un bruit de tambour éloigné.)

V I R G I N I E.

Le tambour bat; seroit-ce le signal!
Ne peut-on retarder un moment si fatal!.

P A U L.

Déjà je toucherois à ce moment fatal!..

L E P A S T E U R.

Tu la verras revenir plus heureuse
Ce jour sera si doux pour toi!
Ah! laisse-là se séparer de toi!
Que ton ame soit généreuse!

P A U L.

Cruel! cruel! mes sermens et ma foi
Suffisoient pour la rendre heureuse.

Le Pasteur, Marguerite.

Ah! laissez-là se séparer..

Virginie, à sa mère.

Maman, maman, ton bonheur est ma loi;
Il rend mon ame courageuse.

S C E N E X I I I.

LES PRÉCÉDENS , M. DE LA BOUDONNAIS ,
 MATELOTS , SOLDATS , OFFICIERS , NÈGRES ,
 HABITANS *de l'île.*

Le vent s'élève il faut partir ,
 On n'attend plus que Virginie.

Virginie , aux matelots d'une voix étouffée.

Enlevez-moi.

Mde. la Tour , à Virginie.

Sans toi que vais-je devenir.

(A M. de la Bourdonnais.)

Vous emportez le bonheur de ma vie.

L A B O U R D O N N A I S.

Bientôt je la ramènerai.

C H O E U R.

Bientôt il la ramènera.

L A B O U R D O N N A I S.

Bientôt je la ramènerai
 Jouir d'un sort plus prospère ;
 Loin de vous je lui servirai
 D'ami, de tuteur et de père...

P A U L.

Jamais on ne l'arrachera
Des bras d'un ami , de son frère.

Paul , saisissant la main de Virginie.

C H Œ U R.

Bientôt il la ramenera
Jouer d'un sort plus prospère ;
Loin de vous je lui servirai
D'ami , de tuteur et de père...

*(Virginie est emportée par un matelot ,
tandis que les habitans de l'île empêchent
Paul et Mde. de la Tour de joindre Vir-
ginie.*

*(Virginie ayant gagné la porte qui ferme
le jardin , s'échappe des bras de celui qui
l'emportoit , et court à Paul en criant.)*

VIRGINIE. Paul ! Paul !

*(Elle s'élançe dans les bras de Paul ,
qui cherche à s'échapper avec elle.)*

C H Œ U R.

Bientôt il la ramenera.

P A U L.

Jamais on ne l'arrachera.

La Bourdonnais , cherchant à calmer Paul.

Bientôt je la ramènerai..

Virginie est séparée de Paul par les matelots ; des habitans de l'île s'emparent de Paul , et l'appaisent conjointement avec le pasteur et sa mère.

(Virginie entraînée du côté opposé par les matelots , les soldats et M. de la Bourdonnais , quand elle est prête à perdre sa mère de vue , pose son mouchoir sur ses yeux , paroît le mouiller de ses larmes et le jette à sa mère.

Virginie , d'une voix étouffée par les sanglots.

Adieu , ma mère , adieu !

(On l'emène tout-à-fait. Mde. la Tour , que des femmes de l'île retiennent , se précipite sur le mouchoir que sa fille lui a jetté , et , dans l'excès de sa douleur s'en couvre le visage , et s'évanouit ; des femmes l'entraînent à la case.)

A C T E I I.

*Le théâtre représente le rivage de la mer ;
sur un des côtés du rivage est un rocher
un peu élevé. [Il fait presque nuit.]*

S C E N E P R E M I E R E.**P A U L , L E P A S T E U R .****D U O .***Paul , courant eomme un homme égaré :*

Elle est partie,
Ma Virginie !
Il n'est plus pour moi de repos.

L E P A S T E U R .

Calmez ces pleurs et ces sanglots,
Paul . . .

P A U L .

J'ai perdu le bonheur de ma vie.
Hier encor je la voyois ,
J'entendois sa voix si touchante !
Que d'heureux jours je prévoyois ?
Et ma Virginie est absente !

*(Ensemble.)***L E P A S T E U R ,**

Calmez ces pleurs, ces
Sanglots.

P A U L .

Non, non, pour moi
plus de repos.

P A U L.

Sa mère, sa mère cruelle ,
 S'en sépare par intérêt ;
 Sa fille à mon cœur suffisoit ;
 Ah ! Paul est donc plus tendre qu'elle ?
 Ici le matin et le soir ,
 J'aurois goûté le plaisir de la voir.
 Un doux lien l'auroit pu rendre heureuse ;
 Vain espoir , projets superflus.
 Ma sœur, ma sœur, je ne la verrai plus ,
 Pour moi cette île est odieuse ...
 Elle est partie ,
 Ma Virginie :
 Il n'est plus pour moi de repos.

L E P A S T E U R.

Calmez ces pleurs, ces sanglots.

P A U L.

Non j'ai perdu le bonheur de ma vie.

L E P A S T E U R.

Conserve-toi pour Virginie.

Paul. Si du moins je lui avois fait mes adieux ; si une troupe cruelle ne m'avait pas privé de ses derniers regards, je serois tranquille ; je lui aurois dit : Virginie, si pendant que nous avons vécu ensemble, il m'est échappé quelque parole qui vous ait déplu, avant de me quitter pour jamais, dites-moi que vous me le pardonnez... je lui aurois dit : puisque je ne suis plus destiné à vous revoir, adieu ma chère Virginie, adieu ma sœur, vivez loin de moi contente et heureuse... Vous pleurez, mon pere ; je le crois, Virginie nous a quittés.

Le Pasteur. Ne vous a-t-on pas dit que son absence ne seroit pas longue, et que dans quelques mois...

Paul pleurant.

Quelques mois ?.. Elle va au bout de l'univers.. Ah ! si j'eusse deviné mon malheur et le sien, nous n'aurions pas quitté ce séjour tranquille et sauvage où j'étois ce matin avec elle ; il y avoit une source, un dattier, et ma Virginie ! que me falloit-il davantage ? Mais, mon pere, vous m'avez dit souvent qu'avec de l'or on acquéroit en Europe des dignités, des honneurs ; j'irai m'enrichir au Bengale pour épouser Virginie... Je veux m'embarquer.

Le Pasteur. Quoi ! vous quitteriez sa mère ?

Paul. Elle ne m'est plus rien.

Le Pasteur. Et la vôtre !

Paul. Ah ! vous avez raison, elle est bonne celle-là ; elle ne se sépareroit pas de son fils.. je resterai pour elle.

Le Pasteur. Et pendant l'absence de votre amie vous acquerrez des connoissances, qu'elle même rapportera dans cette île, je vous servirai de guide, je vous verrai tous les jours, je vous apprendrai à écrire.

Paul. Oh ! oui mon ami que je lui écrive demain.

Le Pasteur. Je vous apprendrai à lire les sages qui ont travaillé avant nous et qui nous donnent du courage lorsque tout nous abandonne ; un livre est un bien bon ami.

Paul, avec une naïveté sensible.

Ah ! je n'avois pas besoin de savoir lire , quand Virginie étoit ici ; elle n'avoit pas plus étudié que moi ; elle ne savoit que tracer son nom sur le sable ; c'étoit le seul que j'avois appris à lire ; et quand les flots l'avoient effacé , pour nous consoler , nous le recommencions ensemble.

Le Pasteur. Voici votre mère.

Paul. Je n'ai donc pas tout perdu ?

S C E N E I I.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE.

Paul courant à elle.

Ma mère, elle est partie !

Marguerite. Hélas ! oui, Paul, mon cher Paul... je viens te consoler ; mais Mde. la Tour, mon amie, elle se désespère, allons près d'elle, viens...

Paul

Paul, durement.

Moi, la voir, non, jamais ; elle a brisé mon cœur, qu'un autre sèche ses larmes. Moi, retourner à notre habitation, revoir les lieux qu'habitoit Virginie, ce jardin, ces fleurs, tout ce qui l'intéressoit... Errer dans les détours de notre enceinte, avec Fidèle, qui la chercheroit comme moi et qui ne la trouvera plus jamais. Non, ma mère, non, mais tiens, partons ensemble, quittons cette île... j'irai dans l'Inde ; je travaillerai pour toi, et tu seras heureuse.

Marguerite. Que me proposes-tu ? abandonner mon amie lorsqu'elle est dans la peine !... Paul ! je ne reconnois pas ton cœur ; reviens avec moi, la nuit s'avance, le temps se couvre : les nuages semblent annoncer...

Paul, effrayé.

Que dis-tu, une tempête ! (*Se tournant vers la mer en fondant en larmes.*) Et les flots emportent Virginie !

Le Pasteur. Venez plutôt avec moi sur le sommet de ce rocher.

Paul, avec une nuance de joie.

Il a raison... La lune, qui doit bientôt se lever, dissipera peut-être les nuages. On voit bien loin de là haut ?

Le Pasteur. Jusqu'à l'île d'Ambre.

Paul. Montons sur le rocher, ma mère; attendons le lever de la lune, nous verrons peut-être encore le pavillon du vaisseau de Virginie; peut-être portera-t-elle les yeux de ce côté; nous passerons la nuit à parler d'elle, et demain, au point du jour, nous la chercherons encore. (*Il court seul au rocher.*)

Le Pasteur. Montez avec lui, sur-tout ne l'abandonnez pas; sa tête est exaltée.

[*Paul revient.*]

Marguerite. Mais mon amie, qui seule le mouchoir de Virginie dans ses mains, mêle ses larmes.

Paul. Dieux! elle a quelque chose de Virginie; oh! elle est bien heureuse!... et moi je n'ai rien d'elle que mes souvenirs!

Paul et Marguerite sur le rocher.

Le Pasteur, resté en bas.

TRIO. M A R G U E R I T E.

Regardons bien.

P A U L.

Je ne vois rien.

L E P A S T E U R.

Il ne voit rien.

ET VIRGINIE.

61

PAUL.

Que la nuit promptement s'avance.

(Ensemble.)

PAUL. MARGUERITE. LE PASTEUR.
Regardons bien. Je ne vois rien. Il ne voit rien.

PAUL et MARGUERITE.

On ne voit rien.

Paul, avec feu.

Pour ajouter à mes tourmens affreux,
La nuit semble épaissir ses ombres,
Et couvrir ces lieux
De ses ténèbres les plus sombres.

(Eclairs.)

Les éclairs embrâsent les cieux,
L'île est dans un morne silence;
Tout est conforme à ma douleur;
Avec le jour fuit l'espérance,
Et la mort reste dans mon cœur.

(Ensemble.)

LE PASTEUR, MARGUERITE.

Cher Paul! conserve l'espérance,
Sur les rochers, viens allumer des feux,
De Virginie, ils frapperont les yeux,
Elle verra qu'on pleure son absence.

[*Coup de tonnerre éloigné.*]

PAUL.

Entends-tu ces horribles coups?
Vois ces nuages sur ma tête?

21

Ciel je t'en conjure à genoux,
De ma sœur détourne les coups;
Et sur moi seul fais tomber la tempête.

T O U S.

Ciel! nous t'en prions à genoux,
Du vaisseau détourne les coups,
loin de lui.
Et ——— fais tomber la tempête.
sur moi seul.

S C E N E I I I.

LES PRÉCÉDENS, JOSEPH, *enfant*,
HABITANS, *avec des cordages*.

Le Pasteur, aux habitans. Hé bien!...

Un habitant. L'officier du port craint un orage pour cette nuit. Le ciel est noir... le couchant enflammé... Il dit qu'on allume des feux sur le mole, sur le rivage et partout.

Paul. Ah ciel! et Virginie!

Le Pasteur. Rassurez - vous, mon cher Paul.

Joseph. M. Paul, voilà ce que Mlle. Virginie m'a chargé de vous remettre.

Paul. Son anneau! Ah! ma mère!

Joseph. Elle vous recommande bien de le garder jusqu'à son retour.

Paul. Oh ! il ne me quittera jamais.

Le Pasteur. Mon cher Paul , travaillez avec nos habitans.

Paul. Volontiers. (*Il rejoint les habitans.*)

Le Pasteur , à Marguerite.

Cela le distraira ; tant qu'il sera occupé , sa tête sera plus calme.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS , L'OFFICIER de port accompagné de soldats avec des flambeaux. Tout doit être en mouvement sur le rivage pendant cette scène. Paul travaille avec les habitans. L'officier , rapidement.

Bon soir , Pasteur : je vois avec plaisir , que l'on a exécuté mes ordres. Cette nuit sera terrible , le vent s'élève avec force : la chaleur est étouffante ; il y a un vaisseau près de la côte ; je ne suis pas trop tranquille. Pendant que je vais aller à la caserne pour distribuer des troupes le long du rivage et faire lancer un canon à la mer , daignez encourager les habitans ; veillez sur-tout le monde : trop heureux si nous pouvons sauver la vie à quelques passagers. (*Il sort.*)

Marguerite. Ah ! mon Dieu !

Le Pasteur. Du courage , madame ; vous voyez que s'il arrivoit un accident , les secours seroient prompts.

Marguerite. Pasteur , je vous recommande mon fils , il est d'une intrépidité qui me fait frémir. Je compte sur vous ; je retourne auprès de mon amie ; je vais lui offrir les secours de l'amitié. (*Elle sort.*)

F I N A L E.

LE P A S T E U R.

Courage , amis , courage ;
Travaillez tous avec ardeur ,
Et par vos soins , sur ce rivage ,
Prévenez quelque affreux malheur.

*CHOEUR d'habitans , occupés à lier des
planches , des tonneaux.*

Courage , amis , courage ;
Travaillons tous avec ardeur ,
Et par nos soins , sur ce rivage ,
Prévenons quelque affreux malheur.

(*Coups de tonnerre plus rapprochés , éclairs
qui couvrent toute l'île.*)

Un habitant , sur le rocher.

J'apperçois là - bas deux vaisseaux ,
Ranimez les feux davantage ;
Tous deux luttent contre les flots :
Amis , du zèle et du courage.

Paul, courant au pasteur.

Ciel ! il parle de deux vaisseaux ,
 Ah ! l'avenir me désespère ;
 Ils luttent contre les flots :
 Ma Virginie , hélas ! que faire ?
 Ah ! quel effroi !

LE PASTEUR.

Rassure toi.

PAUL.

Quitter une fille si chère ,
 Et l'envoyer si loin de soi !
 Voilà la faute de sa mère ;
 A présent quel est son effroi ?
 Oh ! tu te plains , ô fille chère !
 Tu l'accuses autant que moi.

LE PASTEUR.

Juge mieux cette fille chère ;
 Et bien moins cruelle que toi ,
 Crois qu'elle pardonne à sa mère.

(Coups de canons très-forts et éclairs.)

Un matelot sur le rocher.

C'est le vaisseau du gouverneur.

PAUL.

De Monsieur de la Bourdonnais ?

LE MATELOT.

Son grand mât vient de se briser.

(Coup de canon de détresse éloigné.)

(La scène est éclairée par les éclairs seulement.)

<p>LES HABITANS. Ils nous demandent du secours : Ah ! tâchons de sauver leurs jours.</p>	<p>PAUL. Ils nous demandent du secours : Ah ! de ma sœur sauvons les jours.</p>
---	--

(*Paul veut se jeter à la nage, le pasteur l'arrête.*)

S C E N E V .

LES PRÉCÉDENS , Mde. LA TOUR *échevelée* ,
 MARGUERITE.

Paul, au Pasteur.

Laissez-moi.

M A R G U E R I T E.

Mon fils , demeure.

Paul, hors de lui.

Entendez-vous, là - bas, là - bas.
 Paul s'échappera de vos bras,
 Il faut qu'il la sauve ou qu'il meure.

P A U L.

<i>Ensemble.</i>	}	Entendez-vous ce bruit affreux?
		M A R G U E R I T E.
		Non, mon fils, demeure en ces lieux.
		P A U L.
		Le canon annonce leur peine.
		M A R G U E R I T E.
		Paul, prends donc pitié de ma peine.
		P A U L.
		Non, je vole à ces malheureux ; Que sur ces bords je la ramène.

(Paul embrasse sa mère , lève les yeux au ciel , qu'il paroît implorer , et se débarrassant de ceux qui l'entourent , il monte précipitamment sur le haut du rocher et se jette à la mer.)

La scène suivante est toute pantomime.

(L'orchestre seul occupe les spectateurs ; et peint l'orage dans toute sa force , le tonnerre et les éclairs redoublent...)

(Mde. la Tour est sans connoissance ; Marguerite et le Pasteur sont près d'elle , occupés à la secourir , l'officier paroît avec des troupes qu'il disperse sur le rivage , de manière que la perspective de la mer soit toute en vue aux spectateurs ; des matelots sont sur les rochers , d'où ils jettent des planches et des cordages à la mer. Alors , on voit paroître dans l'éloignement , le vaisseau de M. la Bourdonnais , balotté par la tempête , sans mâts , sans voiles ; Virginie est sur la poupe debout , en saisissant un morceau d'une main et faisant signe de l'autre , à ceux qui sont sur le rivage ; un nègre est à ses genoux , qui paroît vouloir l'arracher de la poupe pour la sauver. La scène est tantôt brillamment éclairée par les éclairs , tantôt dans l'obscurité la plus affreuse ; le tonnerre tombe sur le vaisseau , le brise , et Virginie est engloutie dans les flots. }

C H O E U R.

O vains regrets, soins superflus !
 La mort a terminé leur vie ;
 Pleurons , pleurons, ils ne sont plus ;
 Malheureux Paul ! ah ! pauvre Virginie !

Marguerite, sortant de son accablement.

Quels accens ! quels tristes regrets !

C H O E U R.

Nous ne les reverrons jamais ,
 Malheureux Paul ! ah ! pauvre Virginie !

(Le ciel s'éclaircit, le jour revient, une ritournelle gaie annonce l'arrivée de Paul et de Zabi qui ramènent Virginie.)

LE PASTEUR. Les voici, ils sont sauvés !
(Tous les habitans, avec le cri de la joie.)

Ils sont sauvés !...

(Paul, Zabi, Nègres et Virginie paroissent au bord du rivage ; Paul prend Virginie dans ses bras et l'apporte, avec l'aide de Zabi, sur le devant de la scène elle est sans connoissance, il la tient pendant quelque tems sur son genou. Pendant le morceau de musique, Virginie revient peu à peu ; revenue à elle, et appercevant Paul, elle veut l'embrasser ; mais appercevant tous deux leurs mères, ils leur sautent au cou.)

La voici, la voici, c'est ce bon noir et moi.

SCENE VI, et dernière.

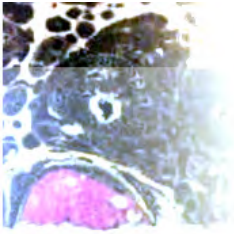
LES PRÉCÉDENS, LA BOURDONNAIS,
accourant , pâle , les cheveux en désordre.

La Bourdonnais. Elle est sauvée , quel bonheur ! dans le moment où je me suis jetté dans la chaloupe , où j'attendois Virginie , un coup de vent m'a séparé d'elle. Non ; malheureux enfans , et vous tendre mère , vous ne vous quitterez jamais ; je partirai seul pour la France , j'emploierai tout mon zèle à vous servir , je persuaderai Mde. de Saint-Phar de vous combler de ses bienfaits : si je n'y réussis pas , je suis riche et libre , je me chargerai seul de votre bonheur , (*à Zabi.*) Et toi , bon noir , toi qui aidas le brave jeune homme à sauver Virginie , voilà ma bourse ; sois libre , et meurs avec ces enfans.

C H Œ U R.

Plus de peines , plus de larmes ,
Que les plaisirs d'un plus beau jour ,
Tendres amans , succèdent aux allarmes ,
Et que vos cœurs soient unis par l'amour.

Fin du troisième et dernier acte.



1470

1190/51

513163

170

1190/51

